REVUE

DES

DEUX MONDES

XIIIe ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1er JANVIER 1843.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME PREMIER

TREIZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SERIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

—

1843

054
R3274
1843, v.1

CRISE ACTUELLE

DE

LA PHILOSOPHIE

ALLEMANDE.

I.

ÉCOLE DE HÉGEL.

M. Schelling quitta Munich, il y a dix-huit mois, et vint à Berlin, sur l'appel du roi de Prusse, professer sa nouvelle philosophie. Ce fut un évènement pour l'Allemagne. Il s'agissait cependant d'un enseignement trop élevé, semble-t-il, pour être d'un intérêt général, et trop désintéressé pour émouvoir les passions publiques. Mais l'illustre penseur allait se trouver en face des hégeliens, et soutenir contre eux la cause de la science chrétienne. Ce pouvait être un incident décisif dans la querelle philosophique et religieuse qui divise l'Allemagne : c'est pour cela que l'attente était si vivement éveillée. Chacun prédisait l'issue au gré de sa passion. Aujourd'hui, M. Schelling a presque terminé le cycle de ses cours : un jugement impartial est devenu possible.

L'Allemagne est entrée dans une phase nouvelle de son histoire. Son siècle classique a pris fin, et il semble à plusieurs égards qu'elle commence son XVIIIe siècle. L'analogie serait toutefois loin d'être entièrement juste. La poésie, il est vrai, s'en va. De cette troupe brillante de poètes qui faisaient cortége à son prince Goethe, il ne reste plus que quelques chanteurs dispersés comme les derniers oiseaux attardés dans les bois d'automne. Une critique destructive, chez quelques-uns la haine fougueuse du christianisme, rappellent presque le parti de l'Encyclopédie. Que de différences pourtant! Les questions sont tout autrement posées. Ce n'est point d'ailleurs une réaction contre le beau siècle de l'Allemagne : il a commencé tout ce qui s'achève maintenant. Le temps de Goethe n'était point celui des Bossuet et des Fénelon : l'Allemagne, au siècle dernier, par ses philosophes et ses érudits, discréditait déjà sa foi et lacérait la Bible, feuille après feuille. Voltaire attaquait Pascal; Hégel n'a fait que continuer Kant. Sauf l'esprit positif qui succède à la poésie, rien de nouveau, à vrai dire, qu'une illusion de moins. Hier, on ne soupçonnait pas le chemin qu'on avait déjà fait loin du christianisme : aujourd'hui l'aveuglement cesse. La somnambule qui s'égarait vers les abîmes s'est réveillée. Dès-lors aussi elle cherche à les fuir; elle veut résister à l'entraînement qui l'y pousse. L'Allemagne proteste contre son doute sans le pouvoir bannir; elle a le cœur plein de foi, et dans l'intelligence un insatiable scepticisme. Son peuple de penseurs et de savans s'est mis à une œuvre colossale de critique. Un débat solennel est ouvert sur toutes les anciennes croyances.

Je l'avouerai, j'ai hésité à parler ici de ces hautes discussions; je crains de mécontenter également les adeptes de la science et le public, de paraître frivole à quelques-uns, obscur au grand nombre. Je m'efforcerai d'être clair.

La première philosophie de M. Schelling répondait à un besoin vivement senti, qui assura son succès. Fichte avait un moment asservi l'Allemagne à son génie; mais son système était trop exclusif et trop paradoxal pour se maintenir. Nos instincts sont plus indestructibles que les subtilités d'un penseur, et Fichte leur faisait rude violence. Il a donné à l'idéalisme une grandeur héroïque, une austère majesté, et l'a rendu sublime de fierté et de hardiesse. Dédaigneux des sens, il ruinait par sa dialectique cette brillante illusion que l'on appelle la nature, et ne laissait plus dans l'univers dévasté qu'un audacieux penseur, roi solitaire de ces empires du vide et souverain possesseur, maître superbe de lui-même. Mais dans la sphère de la

pensée, l'équilibre n'est pas un besoin moins impérieux que dans celle de la nature. M. Schelling justifia de nouveau notre croyance au monde extérieur, et, par une de ces ironies fréquentes dans l'histoire de l'esprit humain, il n'eut besoin pour réfuter Fichte que de lui donner pleinement raison et d'élever ses principes à une valeur absolue. Le moi reste seul substance dans l'idéalisme; mais ce moi substance n'est pas, comme Fichte le voulait, le moi subjectif, tel ou tel moi déterminé : il doit contenir toutes choses; il ne peut être que le moi absolu qui renferme toutes les existences possibles. L'idéalisme, à ses dernières limites, se dépasse lui-même et introduit au panthéisme. La nature et l'esprit cessent d'être opposés comme étrangers l'un à l'autre. Ils deviennent les deux modes du moi infini qui anime l'univers et se manifeste en lui, dans la nature comme objet, dans l'esprit comme sujet, dans les deux toujours identique, toujours le même. L'être absolu apparaît dans la nature destitué de conscience, et n'en demeure pas moins la raison éternelle. Tout, depuis les nombres de la mécanique céleste et la géométrie des cristaux, jusqu'à l'organisation des plantes et de l'animal, porte les traces de l'intelligence et n'est qu'une plastique des idées divines. Mais la raison n'est vraiment raison que lorsqu'elle a conscience de soi. Il y a donc dans son essence une nécessité qui la force à sortir de l'obscurcissement où elle se trouve dans la nature. Elle s'élève ainsi de règne en règne, elle se spiritualise de plus en plus jusqu'à ce qu'elle resplendisse de toute sa clarté dans l'homme et arrive à prendre en lui conscience de soi.

Cette philosophie satisfaisait les besoins les plus opposés, le bon sens qui nous fait croire au monde extérieur, la raison qui se retrouvait partout dans l'univers, la sympathie qui nous attire vers la nature et nous fait aimer en elle une sœur associée à nos destins. Toutes les sciences prirent un nouvel essor. Elles ne demeuraient plus isolées, comme les pierres éparses d'un édifice dont on a perdu le plan. Leur noblesse était relevée, car toutes avaient pour fin l'auguste science de Dieu. C'était sa vie dont on surprenait le secret dans la nature, c'était son histoire que l'on retrouvait dans les fastes de l'humanité. Tout se coordonnait dans une magnifique harmonie.

Ce fut un enthousiasme général et bientôt une véritable ivresse. Un système aussi poétique sollicitait l'imagination. L'analogie fut plus consultée que la raison : un mysticisme aventureux et déréglé se substitua à la science; on tomba dans un étrange chaos. M. Schelling régnait sur la pensée de son pays; mais son royaume se trouvait dans

l'anarchie. Il n'y avait plus aucune police de l'intelligence. Le désordre devint tel, qu'on sentit enfin le besoin de retourner à une méthode sévère. Ce fut là ce qu'entreprit Hégel.

Disciple de M. Schelling, Hégel n'eut point d'abord la pensée de créer un système, et ne voulut que donner à celui de son maître une forme plus rigoureuse. Il essaya de nouveau, après Kant et Aristote, l'analyse de la raison. Sa logique est son titre de gloire. Elle est admirable d'originalité et de profondeur. Jamais encore on n'avait montré à ce point la délicatesse d'analyse, la subtilité de discernement, la vigueur dialectique. C'est un puissant et robuste esprit que celui qui a pu, sans vertige, gravir le premier, d'abstractions en abstractions, ces cimes étroites de la pensée d'où le regard ne plonge que dans de vides étendues. Il a fallu une force austère et soutenue pour vivre dans ce dépouillement de toutes les idées qui dérivent des sens; il effraie presque comme le ferait une impitoyable macération, et c'est vraiment pour l'intelligence une retraite au désert que de suivre Hégel dans sa logique : si bien elle doit pour cela renoncer à tout ce qui a forme et contour, à tout ce qui lui vient du monde extérieur, à tout ce qui n'est pas l'abstrait et l'universel.

J'entre ici au plus ardu de mon sujet. Kant énuméra les idées nécessaires, mais il les obtint d'après une division toute faite qu'il emprunta à une autre science que la métaphysique. La logique formelle distingue les diverses espèces de jugemens. Juger, c'est penser un objet. Aux diverses espèces de jugemens correspondent donc les diverses catégories de la pensée, les diverses idées nécessaires. Kant les avait ainsi dénombrées; mais il n'avait reconnu d'autre relation entre elles que leur coexistence dans un même sujet pensant : cette coexistence paraissait toute fortuite; il n'en pouvait donner aucune raison.

Hégel comprit que l'on ne doit pas suivre ce procédé empirique dans la science du nécessaire : il voulut déduire rigoureusement nos concepts selon les exigences de la pensée. Mais par où commencer? Évidemment par le terme plus abstrait, par celui que tous les autres supposent, que l'on ne peut pas ne pas admettre, et sans lequel toute pensée serait impossible. Or, l'abstraction suprême, l'idée la plus générale, le concept inévitable, est celui de l'être. Le doute peut se porter sur toutes les existences déterminées; il ne peut nier l'être en soi, ce serait se nier soi-même. Mais ce concept primitif, qui demeure après toutes les négations possibles, est l'être absolument indéter-

miné. Or, il n'existe rien d'absolument indéterminé; donc l'être pur est néant. Le premier concept que nous obtenons se transforme en son contraire lorsque nous l'isolons de tout autre; il oblige à passer aussitôt au terme opposé. L'être pur ne se peut concevoir seul et sans le néant : le néant ne se peut concevoir que par l'être, et pourtant ces deux termes inséparables qui s'appellent l'un l'autre se contredisent. L'esprit ne peut donc s'arrêter à cette opposition. Il ne pourrait ainsi les penser ensemble, et il le doit cependant; il est contraint de chercher un terme supérieur qui les concilie. Or, leur synthèse est l'idée du *devenir*. Ce qui devient à la fois est et n'est pas. Ce qui devient n'est pas encore, autrement il n'aurait pas à devenir; et cependant il est, puisqu'il devient. Le devenir participe à la fois du néant et de l'être. Cette synthèse cache à son tour en soi une antithèse qui force l'esprit à s'élever plus haut, jusqu'à ce que, stimulée par ces oppositions sans cesse renaissantes, la pensée progresse successivement depuis le concept le plus pauvre, par tous les concepts intermédiaires, jusqu'au plus riche, jusqu'à celui qui les contient et les concilie tous en soi, jusqu'à l'absolu en qui seul elle trouve son repos.

Je ne suivrai pas Hégel plus loin; j'ai seulement voulu faire entrevoir le procédé de sa logique. Hégel part d'une certitude inébranlable. Cette concession, que le scepticisme le plus vaste est pourtant obligé de faire, lui suffit pour regagner par une déduction rigoureuse les autres idées nécessaires, pour toutes les reconquérir. Il n'a point obtenu et distribué arbitrairement nos concepts; il ne les a point isolés. Il les a fait naître les uns des autres par une nécessité dialectique. Il a fait leur genèse. On voit ainsi que les concepts ne sont point simplement juxtaposés dans la raison; ils forment les anneaux entrelacés d'une même chaîne; ils se supposent mutuellement, ils sont solidaires, ils se pénètrent; de chacun on peut descendre ou s'élever à tous. La pensée ne trouve son repos que dans le terme suprême. Les autres ne lui permettent pas de persister en eux, ils la contraignent à les dépasser, ils souffrent d'un antagonisme qui l'entraîne irrésistiblement plus loin. Tous, sauf le dernier qui, exigé par tous, se retrouve ainsi également en tous, sont coexistans et successifs, nécessaires et transitoires à la fois. La raison n'est point un agrégat d'idées, elle est un merveilleux organisme : il y a en elle comme une circulation incessante de la pensée. Kant avait fait l'anatomie de la raison, Hégel a écrit sa physiologie; Kant avait donné la liste des concepts, Hégel en a donné le système.

Personne ne méconnaîtra le génie qu'il a fallu pour surprendre ainsi dans les profondeurs les plus secrètes de la pensée son jeu et son mouvement, pour dérober le mystère de ses origines. Dans ce système, chose rare, il y a une découverte. Cette logique s'imposera à l'esprit humain et fera le tour du monde. Hégel a sa place, non pas parmi ces brillans génies, ces poètes de l'intelligence que l'on nomme Platon, Malebranche ou Leibnitz, mais dans une assemblée moins nombreuse et plus austère, parmi les législateurs de la pensée, parmi ceux qui ont retrouvé quelques fragmens de son code, auprès d'Aristote, de Bacon et de Kant.

Hégel n'a cependant pas achevé l'œuvre : il s'est trompé plus d'une fois; il n'a pas toujours bien ordonné et bien déduit nos concepts. La moindre erreur a ici de graves conséquences, puisqu'il s'agit des idées universelles de la raison. C'est un trait de plume dans le conseil d'un prince : il décide du sort des états.

La logique de Hégel va révolutionner la pensée; elle est déjà devenue une arme redoutable de combat et de destruction. Les principes de contradiction et d'identité sont les deux principes de l'ancienne logique. On ne peut contester leur vérité, mais ils ne sont d'usage que dans le domaine de l'expérience et du monde sensible. Le principe de contradiction suppose des termes contradictoires entre lesquels on est forcé de choisir; il faut accepter l'un, rejeter l'autre. Mais deux termes qui s'excluent sont nécessairement tous deux finis, car aucun ne comprend tout en soi. Le principe de contradiction ne dépasse donc pas le fini. Or, le fini ne se suffit pas à lui-même; il ne peut se concevoir, et par conséquent s'expliquer que par l'infini. C'est cette science suprême que donne la métaphysique. Le principe de contradiction, ne s'appliquant pas à l'infini, ne peut ici avoir d'usage. Cela est si vrai, qu'il dénature les concepts quand il s'applique à eux. Il les suppose contradictoires, c'est-à-dire absolument incompatibles, et cependant les concepts ne sont que des termes contraires. Loin de s'exclure, ils s'exigent mutuellement. Il est tellement impossible d'isoler un concept, que, lorsqu'on l'essaie, il se transforme aussitôt en ce contraire dont on voulait le séparer. Isolez l'infini du fini, l'infini ne renferme plus alors le fini en soi, le fini demeure hors de lui : l'infini n'est donc pas tout, il devient limité, il devient fini. Isolez le fini de l'infini, le fini peut alors se concevoir par lui-même, il se suffit donc; mais ce qui se suffit est inconditionnel, absolu : voilà le fini qui devient l'infini.

Le principe d'identité ne trouve pas davantage une application en

métaphysique. Il n'y est plus vrai, car, dans l'ordre de la raison, c'est, comme nous l'avons vu, le contraire qui dérive du contraire, et non plus le même du même. Le contraire est un terme moyen entre l'identité et la contradiction; il échappe aux deux axiomes de l'ancienne logique, et ne relève pas de sa juridiction.

Le résultat de tout ceci est important. Les philosophies qui suivent l'ancienne logique, et c'est le cas encore aujourd'hui, en France, de nos écoles les plus accréditées, transportent à la science de l'infini les principes qui ne conviennent qu'à la science du fini. Cette erreur radicale leur est commune à toutes : elles procèdent par l'analyse de la raison et par le syllogisme; mais l'analyse décompose les objets et isole les termes qu'elle distingue, le syllogisme déduit le même du même. Il faut suivre en métaphysique la route opposée : on doit procéder par la dialectique, qui, à l'inverse de l'analyse, enchaîne les concepts et les distingue sans les désunir, et, à l'inverse du syllogisme, déduit le contraire du contraire. Hégel abat ainsi d'un coup de faux tous les systèmes dus à une autre méthode. Il a découvert la logique de l'infini; l'ancienne logique n'est que celle du fini.

Hégel fut, du reste, exclusif comme tous les réformateurs. La nouvelle logique devint tout pour lui. Il n'y vit plus seulement les formes éternelles de la pensée de l'être : il y vit l'être lui-même, il la prit pour Dieu. Il introduit à son système par sa *Phénoménologie*, et elle montre le chemin qui l'a conduit à cette capitale erreur. Dans ce bel ouvrage, il se place au point de vue immédiat où nous sommes des choses; il examine successivement la perception sensible, l'entendement, tous les moyens de connaissance qui, en quelque manière, sont subjectifs. En tous, il découvre et signale une contradiction. Ils ne donnent donc que le fini, c'est-à-dire ce qui est imparfait, passager, apparent. La logique, qui seule s'élève au-dessus de toutes les contradictions, donne seule aussi l'infini, c'est-à-dire l'être, la vérité, Dieu. Dieu, en tant qu'infini, ne peut, d'après Hégel, être personnel : ces deux idées s'excluent, car chaque personnalité se distingue de toutes les autres, et par là devient déterminée, limitée, finie. Mais voici une double difficulté. D'une part, l'indéterminé n'existe pas; de l'autre, Dieu est la raison absolue, et la raison n'est vraiment raison que si elle a conscience d'elle-même. Or, cette conscience suppose la personnalité. Comment résoudre ces contradictions? On ne le peut que si Dieu se réalise, non point dans une forme infinie, ce qui est un non-sens, mais dans l'infinie variété des formes finies; non point dans une personnalité unique, mais dans une per-

pétuelle succession de personnes sans nombre; que s'il se réalise, en un mot, dans la nature et l'humanité, et ne se réalise qu'en elles. Il ne faut donc le chercher que là; il ne se trouve nulle part ailleurs.

Le développement du monde n'est pour Hégel que le développement même de la raison absolue. Il avait dans sa logique déterminé ce développement. Les phases que l'idée absolue parcourt, depuis le concept le plus pauvre jusqu'au plus riche, devenaient ainsi les phases du monde, et s'exprimaient dans les époques de la nature et dans celles de l'histoire. La raison absolue a dans la nature perdu la conscience d'elle-même; elle y est aveugle, et comme aliénée et irraisonnable. Durant une suite incalculable de tristes siècles, il n'y eut que des solitudes effrayées de leur déserte immensité et le combat titanique des forces élémentaires. Nulle part encore un spectateur intelligent de ces anciens évènemens de l'univers. La raison absolue devait se relever de cette chute, redevenir maîtresse d'elle-même, prendre une forme nouvelle et supérieure, où elle arriverait à la conscience de soi. Cette forme est l'humanité.

Ce n'est point dans l'homme, c'est dans l'humanité, ce n'est point dans l'individu, c'est dans l'espèce que la raison divine se manifeste comme absolue. Les individus nécessairement limités ne peuvent réaliser Dieu; ils n'existent cependant que pour cela; ils doivent donc tous passer. Après avoir un moment duré, ils disparaissent à jamais; la mort est pour eux l'anéantissement. L'humanité seule survit à toutes ces destructions.

La raison absolue se manifeste en elle sous la triple forme de l'art, de la religion, de la philosophie. Ce sont là les trois grandes époques de l'histoire de Dieu. L'absolu se manifeste dans l'art par la beauté, sous une forme visible. Mais la raison absolue est esprit : cette manifestation sensible ne lui suffit pas. Dans la religion, Dieu apparaît comme esprit; mais ce n'est pas la raison absolue qui se connaît elle-même : c'est un homme, une pensée subjective qui la contemple et se distingue d'elle; ce n'est pas encore Dieu qui se connaît comme Dieu. Il reste un progrès à faire : il s'achève dans la philosophie. En effet, dans l'esprit du philosophe qui s'élève au-dessus de tout ce qui est subjectif jusqu'à la raison absolue, et la pense au moyen d'elle-même, cette raison, en d'autres termes Dieu, prend conscience de soi; il se contemple enfin face à face. La philosophie n'accomplit pas un moindre mystère; elle est, dans le système de Hégel, la réalisation suprême de Dieu, son véritable avénement dans l'univers. Dès-lors l'humanité n'a qu'à s'émanciper de la religion, qu'à s'ordonner

d'après la philosophie, qu'à lui soumettre tous les esprits, afin qu'en eux Dieu resplendisse de plus en plus des clartés de l'intelligence, se transfigure de lumière en lumière, et dissipe toujours davantage les obscurités primitives qui le voilent encore.

Je regrette de parler aussi rapidement de cette vaste conception. On ne résume pas une encyclopédie. Je voudrais du moins esquisser à grands traits les vues de Hégel sur l'art, les religions, le droit, l'histoire de la philosophie. Il serait intéressant de comparer le premier système de M. Schelling à celui de Hégel, et de voir combien ces deux grands esprits ont imposé le contraste de leur génie à des philosophies pareilles. Cette différence se dessine bien dans leurs vues de la nature. M. Schelling a été frappé de sa beauté, Hégel de ce qu'elle a d'irraisonnable. M. Schelling a remarqué surtout l'harmonie de la nature et de l'esprit, Hégel a plutôt signalé leur opposition. Le panthéisme a chez l'un les pompes d'une majestueuse poésie; chez l'autre, la froide précision et la sévérité logique; mais je ne puis poursuivre ce parallèle.

Ce Dieu impersonnel, qui ne se réalise que dans l'univers, obsède aujourd'hui la pensée en Allemagne. C'est contre lui qu'elle se débat et cherche à se défendre. Envisageons-le de plus près, afin de le mieux connaître et de mieux comprendre ce qui anime à le repousser.

Le panthéisme refuse à Dieu la personnalité pour sauver en lui l'infini. Qu'y gagne-t-il? Dieu ne peut alors se réaliser que dans le fini; mais le fini ne suffit pas à le réaliser. L'infini a beau multiplier le fini et le produire toujours plus parfait, le fini n'en demeure pas moins incapable de le contenir; l'univers ne sera jamais adéquat à l'idée de Dieu : la contradiction est insoluble. Le panthéisme croit la surmonter en disant que Dieu se manifeste dans l'infinie variété des choses finies. Mais cette variété est-elle vraiment infinie? Reculez sans mesure les bornes de l'espace et du temps, peuplez ces étendues de myriades de mondes, ces siècles de multitudes humaines; ne vous lassez jamais d'agrandir vos conceptions : vous ne ferez qu'un essai impuissant de dépasser le fini, vous n'aurez que sa négation et non pas son contraire, ce qui le présuppose et non pas ce qui le précède, l'indéfini en un mot et non pas l'infini. Ce Dieu n'est donc jamais réalisé en tant qu'infini. Le panthéisme immole inutilement la personnalité de Dieu. La raison qu'il donne contre elle se retourne contre lui. Il ne résout pas la difficulté, il en crée mille autres, qui toutes naissent de cette contradiction suprême que je viens de signaler.

Dieu n'existe que dans le monde. Qu'est-ce à dire? Ainsi les désordres et les fléaux de la nature, ainsi les querelles, les haines, les malheurs qui remplissent l'histoire, tout cela, ce sont les discordes intestines, les tragiques aventures de Dieu. Nos regrets, nos craintes, nos espérances déçues, notre train de guerre enfin et d'agitations sans trêve, et la suprême tristesse de la mort pour consoler tant d'ennuis, ce n'est pas notre destinée seulement : Dieu a composé sa vie de toutes les nôtres et réunit dans la sienne toutes leurs afflictions. Ce secret soupir ou cette haute lamentation qui monte sans cesse de la terre, cette plainte, c'est la voix de Dieu. Le temps, qui ne donne que pour ravir, qui mêle à toutes nos joies une menace, à toutes nos fêtes une alarme, cette inquiète et triste durée des êtres qui passent et souffrent, est aussi celle de Dieu, et chaque minute lui mesure, comme à l'homme, quelque nouvelle douleur. Le christianisme annonce également, il est vrai, un Dieu martyr chargé de nos souffrances, courbé sous nos fardeaux; mais ses misères viennent de notre libre chute et non pas de lui : il ne les a connues que par compassion, et réussit à les terminer. Dans le panthéisme, elles ont Dieu pour auteur : s'il en souffre, c'est par sa faute; s'il cherche à s'en relever, c'est pour lui-même. Il était le maître de l'existence et n'a pas mieux su l'instituer. Ce qui est charité sur la croix, ici devient impuissance ou impéritie. Et tout cela en vain : emprisonné dans le fini, Dieu a beau faire, il ne réalisera jamais le rêve d'infini qui le tourmente, et ce rêve désenchantera tous les bonheurs. Altéré d'une soif brûlante de lui-même, il ne pourra jamais l'étancher; il s'est condamné à l'éternel supplice d'un désir toujours inexaucé, d'un espoir toujours détrompé. Le panthéisme promet à la terre les félicités divines, et il ne fait qu'éterniser en Dieu nos infortunes et les rendre ainsi sans ressources en celui-là qui seul les pouvait terminer. Il croit ennoblir l'univers; il ne réussit qu'à dégrader Dieu.

Il semble nous enivrer de Dieu, nous le prodiguer en toutes choses. Encore ici il nous abuse. Je me mets à chercher son Dieu; je ne dois le demander qu'aux choses finies, et toujours la même contradiction. En elles, ce n'est pas le Dieu vrai, l'infini, ce ne sont que faux semblans de lui que je trouve. Elles me le dissimulent aussi bien qu'elles me le manifestent; elles me le cachent autant qu'elles me le révèlent; elles ne sont pas sa face, mais son masque. Je ne puis chercher Dieu que dans ce qui n'est pas lui; il ne se donne à moi que dans ce qui me le refuse. Comment donc le trouver? Tout

me le promet et tout me trompe. Dans ces formes fugitives et changeantes qui s'offrent à moi, je ne rencontre que ses décevantes images, lui jamais, lui nulle part; je ne me promène que parmi de vaines apparences de Dieu. Ce monde est vide de lui et n'est plein que de ses fantômes. Je serai éternellement séparé de celui que je ne peux m'empêcher de toujours poursuivre.

Et que parlé-je de Dieu? Dieu n'est pas dans ce système, il ne fait que devenir. Or, le *devenir* suppose nécessairement la permanence. Sous ce qui varie et passe, quelque chose doit être d'immuable et d'éternel. Qu'y a-t-il ici de permanent? Le fini change sans cesse; l'infini dans le fini se métamorphose continuellement; ce qui seul subsiste sans changer, c'est donc l'infini en tant qu'infini. Mais, dans ce système, ce n'est rien de réel, ce n'est qu'une vaine abstraction, qu'un néant. C'est là le triste secret qu'enfin je découvre. C'est là le deuil que l'univers s'efforce de déguiser sous toutes ses brillantes parures. C'est du néant que tout sort; c'est en lui que tout s'abîme; son affreuse nuit enveloppe tout. Il est le commencement et la fin, et son morne silence me répond à la place de Dieu. Ce système, avec son vêtement sacerdotal et la pompe religieuse de sa parole, n'est ainsi, à le bien prendre, comme on l'a dit, qu'un athéisme emphatique.

Je n'insiste pas sur les conséquences morales : on les prévoit, on les a souvent signalées. Dieu, s'il était quelque chose, ne serait plus qu'un inexorable destin, cruel surtout à lui-même. Avec ce fatalisme, plus de liberté, ni bien ni mal; avec l'apothéose de l'humanité, toutes les passions sanctionnées comme des forces divines.

Il faut qu'il y ait aujourd'hui un attrait puissant vers le panthéisme, car il est le grand évènement de la pensée contemporaine. On est assez peu surpris de le trouver chez nos voisins. Leur génie impersonnel et abstrait, une sorte de tendresse pour la nature, l'instinct de l'infini facilement égaré vers ce monde, tout, dans leur pensée et dans leur imagination, les y prédispose. Les forêts de la Souabe et du Harz ont vu, comme celles de l'Inde, plus d'un enthousiaste rêveur se perdre dans leur secrète nuit pour y chercher Dieu. Cependant jamais le panthéisme n'était en Allemagne, avant ce jour, général et avoué. Mais, chose étonnante, il a fait aussi invasion en France : c'est là pourtant où il devait trouver le moins faveur. Il répugne trop à la précision du génie national et à notre vif instinct d'individualité. Malgré cela, nos meilleurs esprits se sont laissé surprendre. Il a enivré de brillantes imaginations et séduit de généreuses intelligences. On le retrouve dans la poésie, le roman, l'histoire, la

philosophie : les écoles socialistes, celles qui de toutes ont le plus excité l'effervescence de la pensée, relèvent de lui. Il s'est insinué partout. On peut suivre ses traces jusque dans les œuvres et les systèmes qui ne lui appartiennent pas. Sa fascination a entraîné nos plus beaux génies à des erreurs bien peu faites pour eux. Le poète de la patrie, Béranger, oublie, dit-on, la France pour je ne sais quels rêves humanitaires, et la plus chaste de nos muses profana un jour sa voix suave à chanter les orgies orientales. Que dirai-je encore? Obermann, René, Lélia, dont l'inquiet tourment fut si bien le nôtre, n'étaient-ils pas, dans les solitudes où s'enfuyaient leurs ames blessées, les premières victimes, les tristes précurseurs d'un dieu impuissant et funeste? Si de ces hauteurs nous descendons à la foule, que trouvons-nous? Chez les jeunes imaginations, l'enthousiasme, le culte de la nature; chez tous, un fatalisme qui inspire une vaste indifférence, et dans ce scepticisme pourtant laisse subsister une conviction, celle de la raison et de l'unité de toutes choses; le ciel désert, et les espérances toujours plus pompeuses d'une terre enfin prospère; puis, sur les ruines de tout ce qui est individuel, caractère, devoir, dévouement; sur les ruines de la famille, sur les ruines de la patrie, l'autel élevé au nouveau dieu, à l'humanité; n'est-ce pas là toujours la même influence?

Lorsqu'une erreur captive l'élite des esprits et se répand dans la multitude, elle cache à coup sûr quelque grande vérité dont le temps est venu. Nous ne pouvons plus désormais croire à un Dieu séparé du monde et borné par lui, ni voir dans l'histoire une aventure purement humaine, livrée aux caprices des volontés individuelles, sans loi ni raison. Nous ne pouvons plus, en un mot, admettre le Dieu fini et le monde athée du déisme. Cela s'explique en Allemagne par le développement de la pensée, ailleurs par les évènemens politiques. Ce qui se passe depuis un demi-siècle agit puissamment sur les esprits. Les barrières des castes sont tombées, celles des peuples s'abaissent. Des espérances qui naguère auraient paru des utopies nous animent et nous aident à traverser ces jours mauvais. L'humanité ne se voit plus à jamais déchirée en lambeaux, infirme, divisée contre elle-même. Elle fait un rêve généreux de paix et d'union. Il lui est apparu dans l'avenir une image glorieuse de justice et de charité, l'auréole allumée au front. C'était elle. Alors elle a eu comme une illumination soudaine; elle s'est reconnue divine. Son passé s'est aussi transfiguré : elle a retrouvé dans l'antique Orient d'augustes et sacerdotales origines; elle a compris que Dieu vit et veut se mani-

fester en elle. En même temps, comme si tout concourait à la même fin, le progrès des sciences nous montrait partout dans la nature la vie et la raison, c'est dire Dieu encore. Nous ne pouvons donc plus nous contenter du déisme; il est irrévocablement dépassé. Nous avons le sentiment profond de l'immanence de Dieu. Or, l'idée d'un Dieu personnel a toujours, jusqu'ici, été mêlée de déisme. Il était donc naturel de n'en plus vouloir dans le premier effet de la réaction, et de se jeter dans l'excès contraire. Nous ne pouvons y demeurer; nous cherchons un Dieu personnel et distinct du monde comme celui du déisme, et à la fois universel et immanent comme celui du panthéisme. Cette transformation des idées de Dieu, du monde et de leur rapport remue toutes les questions : elle est la crise qui agite et trouble aujourd'hui l'esprit européen.

Je reviens à Hégel. Son système régna bientôt en Allemagne. Il était d'autant plus difficile de ne pas l'accueillir qu'il était l'inévitable conclusion de ceux qui l'avaient précédé. Les systèmes de Kant, de Fichte, de M. Schelling, se déduisent les uns des autres et ne forment, en un sens, qu'un système unique. Fichte ne fait que porter à leurs extrêmes conséquences les principes de Kant, et M. Schelling ceux de Fichte. Toutes ces philosophies se succèdent comme les momens divers d'une même méditation qui se termine au panthéisme de Hégel. C'était comme un bloc de marbre que tous ces maîtres de la pensée avaient sculpté : le dernier coup de ciseau venait d'être donné, la statue était achevée, elle était parfaite; seulement elle avait pour piédestal le tombeau de toutes nos croyances. Ce fut une grande tristesse quand on s'en aperçut, mais on fut loin de le voir tout de suite. On alla même jusqu'à saluer, dans la nouvelle philosophie, le messager de paix qui conciliait la foi et la raison. Cela peut surprendre; mais on est, en Allemagne, aussi lent à prévoir les conséquences d'un système que subtil s'il s'agit de remonter aux principes des choses. On y a un désintéressement de la pensée aisément crédule, avec cela un tel désir de science, un si profond instinct religieux, un si vif besoin de les unir, qu'on est toujours prêt à se flatter d'y avoir réussi. La mysticité qu'affecte le langage de Hégel aidait encore à l'illusion. L'idée en soi ou la logique était le Père, le monde le Verbe, leur union le Saint-Esprit; la chute, le relèvement, l'incarnation, rien ne manquait, pour qui se laisse prendre aux mots. On croyait voir un terme au long divorce de la théologie et de la philosophie. Kant, le père du rationalisme, avait

ôté au Christ son auréole; le dieu n'était plus demeuré qu'un moraliste. Fichte avait annoncé un jour à Iéna que dans quelques années le christianisme n'existerait plus. Schelling n'avait pu se disculper de spinosisme. On accueillit donc avec bonheur une philosophie plus sévèrement rationnelle que les précédentes, et dont les formules étaient d'une scrupuleuse orthodoxie.

Hégel fut à son apogée en 1808, au moment où il se vit soutenu par un concours assez nombreux pour publier les *Annales de Berlin;* on assure même que le gouvernement soutenait ce journal. Ce fut aussi, il est vrai, le moment où la défiance s'éveilla. On se posait avec inquiétude plus d'une grave question: on se demandait surtout si la distinction du monde et de Dieu était assez vivement accentuée. Mais des théologiens respectables, des hommes de talent et de piété, se déclaraient pour Hégel. Il était lui-même sobre, circonspect, et ne montrait rien de révolutionnaire. Il ne songeait pas à détruire: il paraissait plus jaloux d'expliquer le passé que de troubler le présent ou de préparer l'avenir : cette réserve le fit même reculer devant la conclusion de ses principes. Il semble quelquefois hésiter, et l'on peut trouver dans ses ouvrages des propositions qui ramènent au théisme; mais ce sont là évidemment des inconséquences. Hégel, en un mot, était assez différent de son système. Il montra aussi la même retenue en politique. Tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel se réalise, avait-il dit. On peut s'armer de ce principe pour maintenir ce qui est et pour consacrer tous les progrès, pour demeurer stationnaire et pour provoquer des révolutions, pour légitimer le quiétisme politique, comme aussi l'impatiente ardeur des changemens. Il justifie tout acte lorsqu'il est accompli; mais interprété d'après l'ensemble du système, il appelle à un progrès incessant. Hégel fit de son principe un usage très timide. On commença, dans son école, par ne traiter guère bien le libéralisme, on l'y trouvait banal. Hégel n'alla pourtant pas jusqu'à défendre le régime absolu de la Prusse. Dans la première édition de la *Philosophie du Droit*, il propose pour idéal la monarchie tempérée et représentative; mais il parle d'un ton chagrin et équivoque des institutions qui lui sont nécessairement liées. Gans publia, après la mort de Hégel, une nouvelle édition de la *Philosophie du Droit*, et il dit dans la préface que cet ouvrage semble être fait du bronze de la liberté. Il y a en effet dans cette seconde édition un progrès sensible vers les idées libérales. Est-ce là un bon office de Gans ou un changement de son

maître vers la fin de sa vie? Toujours est-il que Gans, le spirituel et vigoureux adversaire de Savigny, sut fort bien concilier ses principes libéraux avec le système de Hégel.

Hégel fut, en 1831, enlevé par le choléra qui sévissait à Berlin. Sa mort ne fit que donner une force nouvelle à son école. Hégel terrorisait un peu ses disciples; il ne reconnaissait pas pour siens tous ceux qui se réclamaient de son nom; il ne ménageait guère ceux qui n'avaient pas saisi sa pensée à son gré. Un sarcasme les discréditait bientôt. On raconte à ce sujet plus d'une anecdote plaisante. Henning s'était rendu à Hégel à discrétion, il se bornait à copier toute sa manière. C'est de lui que le maître dit un jour : Il n'y a qu'un de mes disciples qui m'ait compris, et encore m'a-t-il mal compris. Hégel y prenait peine, à vrai dire : il est difficile de donner à sa pensée une expression plus informe. Le style de Hégel est abstrait sans être net; sa phrase pénible, enchevêtrée, semble se mouvoir lourdement dans le vide; jamais sibylle n'a mieux protégé ses arcanes. Les disciples de Hégel furent après sa mort plus libres dans leurs mouvemens. Dans son système, il n'y a qu'un principe, et ce principe fit tous ses aveux; la réserve du maître ne les contenait plus. Dans l'école, il y avait deux tendances, elles se prononcèrent toujours davantage. Au côté droit, Marheineke, Gabler, Göschel, Rosenkranz et quelques autres qui s'efforcent de concilier le théisme avec la doctrine de Hégel; au centre, Michelet; à la gauche, les vrais héritiers, je ne dis pas de l'esprit de Hégel, mais de sa philosophie, jeune et nombreuse phalange, ardente à battre en brèche le christianisme, à renverser les vieilles institutions, à provoquer une vaste révolution.

Ce parti a d'incontestables mérites. Ses écrivains exposent avec clarté le système jusqu'alors si peu accessible de Hégel. Ils apportent dans les spéculations abstraites une lucidité dont ils ont donné les premiers l'exemple en Allemagne. Ils savent rendre la philosophie populaire et pratique; ils l'ont fait descendre de l'école dans la place publique, et l'ont intéressée à tous les évènemens du jour. Ils ont enfin renoncé à cette duplicité trop commune en Allemagne et complaisante à cacher, sous le langage de la foi, des pensées destructives du christianisme. C'était tromper les simples, et souvent s'abuser soi-même. Ils ont rejeté ces artifices.

Cette sincérité distingue l'ouvrage de Strauss sur la vie de Jésus. On sait la profonde impression qu'il produisit sur l'Allemagne. Il fut interdit en Bavière; on parlait en Prusse d'en faire autant. Pour la première fois, l'Allemagne voulait détourner les lèvres du fruit de la

science. Quelle amertume lui avait-elle donc trouvée? Strauss ne disait pourtant rien de nouveau, il ne faisait que réunir les opinions éparses, conclure avec logique, et cette conclusion qui s'imposait fatalement aux esprits, qui résumait la vraie pensée de l'Allemagne, était l'apostasie. On aurait été triste à moins. On vit alors ce que cachaient les formules de Hégel. Strauss ne permettait plus de se méprendre. Il dévoilait avec une cruelle franchise le sens des paroles qu'on répétait sans les bien entendre. On connaît son résultat. Jésus n'est qu'un symbole de l'humanité; c'est d'elle qu'il faut entendre ce que le mythe évangélique disait de lui. Elle est la raison divine incarnée dans une forme finie; elle est fille d'une mère visible et d'un père invisible, de la nature et de l'esprit; elle a la puissance des miracles, car elle se soumet toujours mieux la nature, et lui commande avec autorité. C'est elle qui souffre et qui ressuscite de toutes les morts. Elle est sainte, car son développement est nécessaire, irréprochable donc, et le mal n'est qu'une infirmité de l'individu, il n'existe plus dans l'espèce. Cela était net et ne laissait plus d'équivoque.

Strauss acheva son œuvre de destruction dans sa *Théologie chrétienne*. Il y attaque l'un après l'autre tous les dogmes de l'église, comme il avait auparavant attaqué tous les faits de l'Évangile. Il ébranle sous les coups de sa dialectique les croyances qui sont la force et la consolation de l'homme, et cela sans la moindre émotion de haine ou de pitié, sans joie et sans douleur. Pourquoi s'en étonner? Ne vous y trompez pas, ce n'est pas lui qui parle : encore ici il n'apporte pas un seul argument nouveau. Il se fait l'historien du doute de l'humanité. Cette critique n'est pas la sienne, elle est celle des siècles. Il se borne à résumer leur discussion : son livre, écrit avec une précision géométrique et une froide clarté, n'en est que le protocole. Strauss cependant, malgré son désir, n'a pas réussi à être entièrement impartial. On ne peut méconnaître l'influence que sa conviction philosophique a exercée sur cette histoire. Il a le tort de prendre le système de Hégel pour le suffrage définitif de l'esprit humain. On devine ce qui lui reste de tous les débris de nos croyances. Dieu n'existe que dans la nature et l'humanité : l'autre monde est donc une superstition : plus de ciel, plus d'immortalité. Strauss s'abuse : il peut connaître les lois de la logique, il ignore le reste de l'homme. Cette triste et vulgaire sagesse ne nous suffit pas, elle ne demeurera pas long-temps la nôtre.

Strauss devait être dépassé. Dans ce 93 de la logique, il n'est que

de la Gironde; nous allons voir les nouveaux jacobins. Il garde encore du moins ce nom de Dieu qui rassure partout où on le trouve: l'athéisme fut franchement proclamé. C'est dans les *Annales de Halle* que les jeunes hégeliens développèrent les extrêmes conséquences de leur philosophie. Les *Annales de Halle* commencèrent à paraître en 1838. Elles n'avaient pas d'abord de tendance très déterminée : rédigées avec un grand talent, elles devinrent bientôt une des revues les plus importantes de l'Allemagne. Les affaires de Cologne leur donnèrent une couleur plus décidée. Görres avait, dans son *Athanase*, soutenu avec fanatisme les droits de Rome. Léo, professeur d'histoire à Halle, défendit avec non moins de violence le principe protestant. Ruge, directeur des *Annales* et de la gauche hégelienne, fit une critique de sa brochure; Léo riposta par un libelle contre les jeunes hégeliens. Ceux-ci se prononcèrent dans les *Annales* sans plus de réserve, et y attaquèrent ouvertement le christianisme: ce fut un devoir pour qui ne partageait pas ces vues extrêmes de rompre avec eux. Les *Annales* passèrent dès-lors sous l'influence exclusive de la gauche, et dévièrent de plus en plus vers une polémique aveuglément passionnée.

Il ne fut plus besoin, pour y écrire, d'avoir fait ses preuves dans les lettres ou les sciences : il ne fallait que s'approprier quelques formules de Hégel, jurer foi au drapeau, et s'inspirer de toutes les passions du parti. Le gouvernement prussien s'était d'abord montré favorable à l'école de Hégel; le ministre d'Altenstein lui avait donné l'hégémonie dans les universités de la Prusse. Mais ces dispositions avaient changé depuis l'avénement du roi actuel : la Prusse ne fut plus dès-lors, pour les *Annales*, le pays des lumières et de l'intelligence; elles ne cachèrent pas plus leur pensée sur la monarchie que sur le christianisme, et prirent pour mot d'ordre liberté absolue dans tous les sens. Il survint ainsi des difficultés qui forcèrent le rédacteur à quitter Halle pour Dresde, et la revue devint une feuille quotidienne sous le titre d'*Annales allemandes*. La nouvelle feuille ne garde plus aucune retenue. Les *Annales* ne sont guère aujourd'hui qu'un pamphlet périodique; leur ton est dédaigneux et arrogant, leur critique haineuse et virulente; c'est de la colère plus que de la science. Il suffit de la chair et du sang pour penser ainsi, il ne faut pas de la philosophie, disait à ce propos Marheineke. Leur parole est juvénile, emportée, hautaine et mordante, je voudrais dire spirituelle; mais les écrivains des *Annales* prennent l'insulte pour de la malice, et le pugilat pour la lutte : de la frivolité ils ont la suffisance sans la grace;

ils ont pris de nous l'étourderie, et l'ont ensuite bottée à l'écuyère pour lui faire passer le Rhin. Leurs amis, nos humanitaires, ont pris de l'Allemagne à leur tour le brouillard et la pesante emphase. C'est, des deux côtés, généreusement débarrasser ses voisins de ce qu'ils ont de pire. Bruno Bauer et Feuerbach sont les deux coryphées des *Annales :* ils font ouvertement profession d'athéisme.

Bruno Bauer s'est d'abord rapproché d'Hengstenberg, un des théologiens les plus distingués de l'Allemagne, et de tous le plus strictement orthodoxe. Il désirait une place. Le ministre d'Altenstein lui fit entendre qu'il n'en obtiendrait point, tant qu'il se montrerait piétiste. Bruno Bauer ne se fit pas prier : il écrivit sans hésiter contre Hengstenberg : dès-lors chaque jour l'a vu plus violent contre le christianisme. Il y a dans cet homme je ne sais quoi de sombre et d'implacable qui repousse comme une fureur déicide. Il obtint la place qu'il avait payée si cher : il vient de la perdre en voulant trop bien la mériter. Il avait autrefois réfuté Strauss : dans un nouvel ouvrage il l'a dépassé et l'accuse d'équivoque et de mysticisme; il ravale à plaisir théologie et théologiens. A quoi servent-ils, en effet, depuis qu'il n'y a plus de Dieu? Bruno Bauer occupait pourtant une chaire de théologie, et s'en servait pour professer son athéisme. Le ministre des cultes consulta les facultés protestantes de la Prusse : cette affaire fit grand bruit; Bruno Bauer finit par perdre son procès et fut destitué.

Feuerbach ne pensa pas non plus toujours comme il le fait aujourd'hui. Il inclina d'abord au mysticisme et se destinait à la théologie. L'influence de Hegel changea ses projets, et le fit se vouer aux études philosophiques. Il eut à se plaindre des piétistes d'Erlangen; leurs torts l'exaspérèrent et décidèrent sa haine pour le christianisme. Ce fut un ennemi juré : sa vive imagination et son caractère fougueux ne connaissent pas de mesure; son talent sert bien sa colère. Son livre sur le christianisme est celui qui a le plus attiré l'attention après ceux de Strauss. C'est tout autre chose cependant : ne cherchez pas ici la froideur et l'impartialité; ce n'est plus de la science, c'est l'emportement et le sophisme de la passion. Il y a dans ce livre de cyniques blasphèmes qui font peur, et des pages inspirées d'une sanglante ironie contre Dieu. Strauss se sert, pour attaquer le christianisme, de l'histoire et de la raison. Feuerbach choisit une arme plus légère; sa discussion a un intérêt tout pratique : il fait de la psychologie. On dit que le christianisme répond aux besoins de l'ame : Feuerbach ne le nie pas, mais il ne voit dans l'Évangile qu'une

mythologie imaginée par le cœur humain. C'est toujours le curieux procédé de la critique moderne. Le christianisme n'est pas entièrement faux : il est une figure de la vérité. Seulement, nouvelle étrange, la vérité qu'il cache est l'athéisme, et la charité sert de symbole à l'égoïsme. La religion n'est qu'un songe éveillé, qu'une illusion d'optique, dont on peut maintenant calculer les lois. L'humanité, dans Strauss, est encore l'incarnation de Dieu : ici, Dieu n'est que le spectre solaire de l'humanité, il n'a aucune réalité. Feuerbach, avec ceux qui donnent du christianisme une interprétation mythique, n'omet qu'une chose, pour rendre son explication plausible, c'est l'expiation. Il est vrai que c'est la pensée suprême du christianisme. Du reste, ses déductions ne manquent pas d'une perfide adresse. Feuerbach flatte nos grossiers penchans : c'est là sa faiblesse et sa force. Mais attendons la fin. L'amour de soi remplacera l'amour de Dieu; chacun vivra en ce monde comme le cœur lui dira. Ne vous inquiétez pas des autres : le meilleur souci à prendre d'eux est de ne songer qu'à vous; tous nos défauts, tous nos travers, toutes nos passions, se font équilibre et composent une humanité parfaite. C'est à peu près la belle découverte de Fourier. Je n'ai pas tout dit : Méphistophélès, sous le bonnet de docteur allemand, a des accès de candeur qui gâtent ses affaires. Savez-vous ce que Feuerbach fait des sacremens de l'église? Il y voit encore des symboles d'éternelles vérités : très sérieusement il les retient dans son athéisme. Au lieu du baptême, c'est fort simple, des bains d'eau froide : l'eau renouvelle tout l'être, purifie l'esprit et le corps, le frisson qu'elle donne fait magiquement tomber nos fatigues et nos soucis; enfin c'est toute une litanie mystique de l'eau claire. L'eucharistie, vous le devinez, c'est la table. Manger, boire et se laver, voilà les rites de la nouvelle humanité : le reste est superstition. Feuerbach avoue naïvement, dans ce merveilleux chapitre, que tout cela semblera bien vulgaire; mais il nous avertit que, s'il y a une dévotion à garder, c'est celle du trivial. Il joint à ces hautes vues des gentillesses démagogiques, et tonne contre les tyrans. En vérité, ces pauvretés ne sont plus de la philosophie.

Je viens de tracer le développement de l'école hégelienne. Le maître contint par sa réserve sa savante erreur. Strauss nia le Christ, le ciel et l'immortalité. Les *Annales allemandes* effacèrent ce nom de Dieu qui ne semblait, après tout cela, qu'une importune inutilité. Chaque pas, sur ce triste chemin, nous a fait rencontrer quelque nouvelle ruine; à la fin il nous est resté le néant. Cette critique n'est plus la mienne : c'est l'histoire qui a pris soin de la faire.

II.

NOUVEAU SYSTÈME DE M. SCHELLING.

Une réaction était inévitable; elle ne fut guère d'abord qu'une dispute d'école et de haute philosophie. Mais Strauss attaqua le christianisme : c'était un suprême péril; chacun s'émut. Vinrent ensuite les déclamations politiques des *Annales allemandes*, qui donnèrent aux hégeliens de nouveaux adversaires.

L'opposition philosophique compte une foule de penseurs coalisés contre Hégel, et qui, du reste, sont assez peu d'accord entre eux. La plupart, formés à son école, retiennent sa logique, sauf corrections, et combattent son panthéisme. Le fils du grand Fichte se distingue parmi eux. Il dirige une revue philosophique où l'on remarque, au milieu d'articles un peu diffus, des critiques heureuses, et toujours de la sagesse et des intentions élevées. Fischer et Weisse sont de la même école. Cette école ne fera pas des progrès décisifs : elle montre peu d'invention et un esprit plus judicieux que profond; on lui doit moins des idées nouvelles qu'un arrangement nouveau d'idées anciennes. Elle voit avec raison dans la liberté le principe qui sauve du panthéisme, et elle conserve cependant plusieurs des vues fatalistes de Hégel. Elle n'a pas encore dissipé le charme qu'il semble avoir jeté sur la pensée de son pays : elle n'a retrouvé que la moitié des paroles qui doivent le rompre. — Troxler, Krause, Chalybée, bien d'autres encore, se sont également tournés contre Hégel. — A part et seul, Herbart bataille un peu contre tous. On n'a pas d'abord voulu tenir compte de lui. L'Allemagne, cette terre de la critique, est aussi celle où l'on jure le plus sur la parole du maître. L'héritage trop bien accepté de tant de grands génies avait fini par appauvrir la pensée de son originalité. Herbart vint fronder ce superstitieux respect de la tradition philosophique. Il a voulu ne rien devoir qu'à lui-même : il ne tient compte des autres que pour les attaquer; il a osé tout recommencer, et il a presque réussi à tout achever à force de persévérance, de sagacité et d'invention. On peut prévoir le résultat : quelques bizarreries, beaucoup d'idées nouvelles, et, en dépit de lui-même, le cachet évident de son époque. Il a le mérite d'avoir insisté sur l'individualité, effacée du monde par une logique qui ne comprend que l'abstrait et l'universel.

Mais le plus original assurément et le plus remarquable des adversaires de Hégel, celui que Hégel estimait entre tous, est Baader.

On ne le connaît pas encore en France. M. Cousin s'est une fois fort agréablement moqué de lui. M. Cousin avait raison. Baader est pourtant, de tous les philosophes allemands, le plus spirituel, et, s'il avait connu l'attaque, il n'aurait peut-être pas manqué de rendre guerre pour guerre. Baader a eu le tort de se permettre des singularités mystiques qu'aurait dû s'interdire cet excellent et vigoureux esprit. Son exposition est concise, souvent brisée par des digressions, et presque toujours fragmentaire : il ne sait pas résister au plaisir d'une escarmouche. Il n'avait guère non plus de respect pour cette superstition de la forme savante et de l'appareil systématique qu'on a si fort en Allemagne : il se jeta dans l'excès opposé. Il n'a jamais rédigé un corps de philosophie, mais on reconnaît partout dans ses écrits détachés une intime unité de pensée, une harmonie qui coordonne tous les détails. Son style est quelquefois obscur à force de brièveté et d'allusions, il est précis cependant et étincelle d'originalité. L'étude de Baader récompense libéralement des peines qu'elle donne. Que de pénétration, que de vues ingénieuses, que d'idées fécondes, quelle dialectique acérée ! J'ai parlé de son mysticisme; mais, toutes les fois qu'il ne s'égare pas dans de fâcheuses préoccupations, il montre le haut bon sens des grandes intelligences, et sa pensée a une direction éminemment pratique. Baader a professé à Munich les dernières années de sa vie. Dans presque toutes les universités d'Allemagne, il se livrait un duel entre les hégeliens et leurs adversaires, lutte générale et partout variée; Berlin et Munich étaient les deux siéges des forces rivales : Berlin, la métropole du hégelianisme, la ville savante, d'où il se répandait dans toute l'Allemagne; Munich, où Baader, Görres, Schubert, M. Schelling, défendaient la cause de la philosophie chrétienne, tous bien différens, du reste, de talent, de caractère et de théorie. Görres a, comme Baader, une tendance mystique; mais une imagination entraînée à l'hyperbole, une nature passionnée, un esprit irascible et superbe, lui enlèvent trop souvent la juste mesure et le désintéressement de la pensée. Schubert a traduit notre théosophe Saint-Martin et écrit d'une plume élégante une psychologie qui révèle une ame bienveillante et pieuse; mais Schubert n'est armé que pour une joûte à fer émoulu, et une querelle aussi sérieuse doit l'effrayer. Enfin, parmi ces adversaires de Hégel, M. Schelling occupait une position souveraine par la gloire de son passé et le mystère dont il entourait encore son système. Il joue en ce moment le premier rôle dans cette lutte philosophique dont j'essaie de donner une idée. C'est de lui que je parlerai aujourd'hui.

L'appel de M. Schelling à Berlin excita une vive attente. M. Schelling s'était, de longues années, tenu pour ainsi dire caché à l'Allemagne : il se refusait à publier son nouveau système, et se bornait à le professer devant un auditoire assez peu savant à l'extrémité de l'Allemagne. Il venait maintenant au plus épais de la mêlée, il allait se trouver en face des plus illustres vétérans de Hégel. Quarante années auparavant, il avait tenu le sceptre de la pensée. Venait-il le reprendre? C'était lui qui avait évoqué le panthéisme, réussirait-il à le conjurer? Quelques-uns s'en flattaient : les hégeliens, de leur côté, se promettaient de bien soutenir le choc. M. Schelling vint au milieu de ces passions contraires. Son discours d'ouverture fut avidement lu dans toute l'Allemagne; on aurait dit un discours de la couronne. La ressemblance n'était que trop parfaite. M. Schelling parlait majestueusement de lui-même, faisait de belles promesses, et éludait les questions embarrassantes.

Ce n'est pas la première fois qu'un des grands penseurs de l'Allemagne varie dans ses idées. Kant, dans sa *Critique du jugement*, le plus original et le plus profond de ses travaux, a bien dépassé la *Critique de la raison pure*. Fichte n'a pu se maintenir long-temps dans l'idéalisme rigoureux. M. Schelling a déjà précédemment modifié jusqu'à trois fois son système. Mais c'était là, à vrai dire, un progrès plutôt qu'un changement : ils n'avaient tous fait qu'aller plus loin sur la même route. M. Schelling, cette fois, a changé de principe : il veut introduire dans la spéculation un élément nouveau, et réunit toutes les philosophies précédentes, la sienne comme les autres, dans une même condamnation.

Ces philosophies ont un caractère commun : la raison y est le principe unique de la connaissance; elles sont exclusivement logiques. Il est entendu, depuis Descartes, que la raison est pour le philosophe le seul moyen d'arriver à la vérité. Or, la raison ne connaît que l'universel. Les idées générales qu'elle donne conviennent à tous les êtres sans exception possible, mais n'en désignent aucun en particulier; autrement elles ne s'appliqueraient plus aux autres, elles cesseraient d'être générales. L'individu est donc nul et non avenu pour la raison, elle l'ignore, elle ne l'aperçoit pas, il n'existe pas pour elle : à cet égard, elle est aveugle : il faut pour le connaître un autre organe de la pensée. Qu'en résulte-t-il? C'est que la raison, quand elle rencontre l'individu, ne voit en lui que ce qu'il a d'universel, et non point ce qu'il a d'individuel. Donc Dieu, en tant que personnel, c'est-à-dire en tant que distinct, et non plus simplement comme l'être général, ne

peut être atteint par la raison. Elle ne connaît de lui que ce qu'il a d'impersonnel. La raison ne donne non plus que le nécessaire. L'acte libre lui échappe, car on ne peut le déterminer *à priori;* on ne le connaît que par l'évènement. Mais ce qui est nécessaire est éternel aussi. Donc avec la raison seule, si l'on sait être conséquent, on ne trouve qu'un Dieu impersonnel, un monde nécessaire et éternel, le panthéisme en un mot, la personnalité et la liberté jamais.

L'histoire de la philosophie moderne le prouve. Immédiatement après Descartes vint Spinosa, qui fut, il est vrai, peu compris, décrié, et causa peut-être plus d'étonnement encore que de scandale. Ce solitaire génie avait devancé son époque de deux siècles. Il est notre contemporain, et n'a trouvé qu'aujourd'hui des esprits qui peuvent converser avec lui et comprendre la profondeur et la science de son doute. Ce fut donc une alarme passagère. On crut avoir réfuté Spinosa, et la pensée se remit tranquillement en route, sans inquiétude d'un second danger. On ne prévoit pas d'abord les conséquences d'un principe; elles n'en sont pas moins inexorables. Elles viennent d'un pas quelquefois lent, toujours sûr, comme une justice tardive peut-être, mais infaillible. L'esprit humain est ainsi arrivé depuis Descartes, de système en système, au panthéisme de Hégel. Avec la raison seule, impossible de ne pas arriver là, impossible d'aller plus loin. C'est la forme la plus achevée et la plus savante de la philosophie logique. La raison y est tout : Dieu n'est qu'elle. Le concret, le déterminé, l'individuel n'est donc que phénomène transitoire, éphémère apparence qui se montre pour s'évanouir aussitôt sans retour, car l'universel seul est, seul subsiste. Cette destruction incessante est la fête que se donne ce Dieu logique, impassible ennemi du monde. Puis il exige une plus haute victime : il réclame en sacrifice son rival, le Dieu personnel, qui tombe de son ciel et s'abîme, et l'absolu trône seul alors sur les ruines de toutes choses.

Jacobi avait déjà signalé, avant M. Schelling, cette inévitable fin de la spéculation moderne. Il avait aussi montré éloquemment que nos plus nobles instincts protestent contre le panthéisme : il avait foi en eux, et cependant il ne pouvait se résoudre à abdiquer la raison. Fasciné par elle et la maudissant, n'osant ni croire ni douter, il souffrit jusqu'à la fin de cette cruelle discorde, et ne goûta de la science que la lie la plus amère.

Il serait triste de persister avec lui dans cette contradiction. Il faudrait, pour en venir là, que la philosophie dût être exclusivement logique, que la raison fût pour elle la seule source de connaissance.

En doit-il être ainsi? M. Schelling ne le pense pas, et nous arrivons ici à l'idée essentielle de sa philosophie.

Il est deux manières de considérer l'univers : ou bien l'on déduit toutes choses du principe suprême par une nécessité logique, on descend de Dieu au monde, comme d'un principe à sa conséquence, en sorte que, Dieu étant, le monde doit être aussi, que l'un ne se conçoit pas sans l'autre, que Dieu ne peut pas ne pas produire le monde; ou bien Dieu l'a créé par un acte de sa volonté, par une libre décision. Le monde est nécessaire, ou il est accidentel. Ces deux conceptions ne peuvent subsister ensemble dans le même esprit: elles sont inconciliables et les seules possibles: l'une est vraie, l'autre est fausse. Or la raison seule, la méthode logique, ne donne qu'un monde nécessaire. L'acte libre ne se détermine pas *à priori*, nous l'avons déjà dit, il ne se connaît qu'*à posteriori*, par l'expérience. La méthode expérimentale ou historique devra donc trouver sa place dans la philosophie, si la liberté trouve la sienne dans le monde. La raison n'est donc point un arbitre désintéressé des deux systèmes comme l'observe M. Schelling. Nécessairement elle se décide pour l'un et condamne l'autre : elle n'est pas juge, elle est partie : elle n'examine pas les causes, elle en plaide une. Il en est de même de l'autre méthode : son emploi suppose un monde accidentel, autrement elle serait hors de propos. Il se présente donc au début de la philosophie une alternative de méthodes qui est une alternative de systèmes. On voudrait en vain s'affranchir de toute idée préconçue : on a un choix à faire, que l'on ne peut éviter. Cet acte est décisif : la philosophie, loin de pouvoir nous éclairer sur ce choix, ne peut commencer que lorsqu'il est fait; elle part d'une hypothèse. En admettant la raison comme seule source de connaissance, on s'abusait donc singulièrement sur ce que l'on faisait. On croyait se placer dans une position désintéressée, et l'on avait déjà pris parti entre les systèmes rivaux. On croyait éviter l'hypothèse; on ne soupçonnait point avoir fait un choix. L'illusion était facile, car c'est assurément une nécessité de penser les idées nécessaires, mais ce n'en est plus une de ne penser qu'elles. Ceci est entièrement gratuit, et c'est à ce point qu'à notre insu se glissait une conception arbitraire de la science et de la méthode.

M. Schelling cherche quelle est la plus naturelle des deux hypothèses. S'il y a une philosophie, elle est l'œuvre de la libre pensée, de l'intelligence affranchie de toute autorité extérieure. Ce n'est ni d'une tradition, ni d'un livre sacré, c'est de l'esprit humain qu'elle

relève : elle ne se conçoit qu'à cette condition. Mais cela nous laisse ignorer si elle est l'œuvre de la raison seule, car la raison n'est pas toute la pensée. L'idée préliminaire de la philosophie ne nous apprend donc rien sur le choix à faire. Que nous conseille le désir instinctif de l'esprit? Nous incline-t-il vers la méthode logique? Voulons-nous primitivement concevoir toutes choses comme nécessaires? Évidemment non. Nous sentons, en contemplant les choses de ce monde, qu'elles pourraient ne pas être, qu'elles pourraient être autrement, qu'elles sont accidentelles. La pensée d'un monde où la liberté a sa place donne d'ailleurs à l'intelligence la joie et l'essor. Rien, au contraire, n'appauvrit l'esprit, ne le désenchante, ne l'engourdit comme le fatalisme. L'humanité témoigne en notre faveur : toutes les révélations religieuses prétendent donner une histoire. Le Dieu de la conscience universelle est un Dieu personnel et libre. Nous avons donc pour préférer la méthode historique le vœu naturel de l'intelligence et le consentement de l'humanité; nous avons tous les instincts qui protestent en l'homme contre le panthéisme; nous avons les souveraines certitudes de la morale qui décident toujours, en définitive, du sort des philosophies et qui supposent la liberté de l'homme et la personnalité de Dieu. Ces motifs réunis nous décident. La méthode logique n'avait pour elle qu'une illusoire nécessité. Il faut donc ne pas laisser la raison usurper toute notre pensée. Telle est la conclusion de M. Schelling.

Est-ce à dire que l'on doive bannir la raison de la philosophie et ne plus consulter que l'expérience? Autant vaudrait dire qu'il n'y a plus de philosophie. Quelle valeur et quelle place garde donc la méthode logique? Nous ne connaissons rien véritablement avant de connaître Dieu. Toute science, jusque-là, est fragmentaire, provisoire, incertaine. Un objet n'est connu que lorsqu'on a déterminé sa place dans l'ensemble, son rapport avec la cause suprême. On ne le peut, si l'on n'a pas l'idée de Dieu. Il faut d'abord l'obtenir pour faire ensuite à sa lumière l'histoire du monde. Mais l'idée de Dieu ne s'obtient pas immédiatement : elle est de toutes la moins simple, la plus riche, la plus complexe. Comment y arriver? Dieu ne se révèle que par son œuvre. C'est la création qui nous le fera connaître. Il nous faut donc partir du monde pour arriver à la cause suprême. On ne descend pas nécessairement de Dieu au monde, mais on remonte nécessairement du monde à Dieu, de l'effet à la cause. C'est donc par un chemin nécessaire, par la méthode logique, que nous arrivons à l'idée de Dieu. La méthode logique est celle des prélimi-

naires de la science; la philosophie moderne, en la suivant d'abord, n'a donc point erré à l'aventure; elle obéissait à un instinct qui ne la trompait pas; elle commençait par le vrai commencement; elle procédait comme il faut pour arriver à l'idée de Dieu. C'était la préface de la science; elle a cru posséder toute la philosophie; c'est là son erreur. La méthode logique, légitime à sa place, devient fausse en devenant exclusive. Il fallait du reste l'abus qu'on en a fait pour en connaître la juste portée, pour savoir ce qu'elle donne et ce qu'elle refuse, pour la bien employer désormais. Elle a livré tous ses aveux; on a d'elle une complète expérience.

L'histoire de la pensée européenne se divise, d'après ce point de vue, en deux époques. De Descartes à Hégel, la philosophie remonte à Dieu pour atteindre son idée. Il lui reste maintenant à redescendre de Dieu au monde, à faire l'histoire de l'univers : c'est la vraie et définitive science, puisque seule elle fait connaître les choses dans leur ordre véritable et reproduit une image fidèle de la réalité; l'autre science ne fait que la préparer. La philosophie moderne, jusqu'à ce jour, n'est donc que l'introduction du vaste système que l'esprit humain se compose dans le cours de ses méditations séculaires. L'ancienne philosophie de M. Schelling sert pareillement d'avenue à son nouveau système : il ne la renie pas, il la complète et la corrige ainsi.

M. Schelling développe ces idées dans son cours d'introduction; il y formule nettement l'expérience que trois siècles nous ont donnée de la logique; il montre qu'il faut se résoudre au panthéisme ou associer à la raison un autre principe de connaissance, l'expérience. C'est beaucoup que d'avoir aussi bien établi la question; c'est un pas important fait pour la résoudre. M. Schelling prend parti contre la philosophie exclusivement logique. Il n'est pas douteux que l'intelligence n'entre dans cette voie. On ne voudra plus se restreindre à la raison dès qu'on sera convaincu qu'elle nous refuse un Dieu personnel. Mais si, dans la pratique, les résultats d'une philosophie suffisent à déterminer sa valeur, il n'en est plus ainsi dans la science. On ne fait pas une critique décisive d'un système quand on se borne à en signaler ses conséquences, et les autres raisons que donne M. Schelling contre la philosophie logique ne sont guère solides.

Il parle du vœu de l'intelligence. Ne serait-ce pas celui du sentiment ou de l'imagination plutôt que celui de la pensée, et, dans tous les cas, préférence individuelle et sujette à varier? Il atteste le consentement de l'humanité. Le christianisme seul admet un Dieu personnel et une création libre. L'islamisme annonce un Dieu personnel,

mais il a pour dogme le fatalisme. Restent les mythologies. Leurs dieux innombrables sont, il est vrai, personnels; ne nous laissons pas cependant abuser par cette apparence : ils étaient tous, à le bien prendre, les plus élevés même, des divinités subalternes. Par-delà ces hiérarchies et ces multitudes se cachait dans un éternel mystère leur invisible monarque. Cet être suprême, seul ainsi vraiment Dieu, était-il personnel? La question est là. Il ne l'est pas dans l'Inde ni dans ce vaste et secret Orient de l'Asie qui adore Bouddha. Si l'on assemblait les peuples et que l'on passât aux voix, les suffrages ne se réuniraient sûrement pas pour un Dieu personnel et une création libre. M. Schelling veut ensuite obtenir par la logique l'idée de Dieu, il entend d'un Dieu personnel et libre; mais si la raison peut concevoir cette idée, elle n'est plus coupable de panthéisme, et toutes les protestations de M. Schelling contre elle tombent alors nécessairement. Ce point et d'autres encore ne sont pas suffisamment éclaircis. Voilà bien des obscurités et des lacunes : elles n'aident pas à la conviction.

De l'introduction je passe au système. Dieu crée par un acte de sa volonté. Mais si le décret est libre, une fois prononcé, il se réalise par un procédé constant. Dieu crée d'après les lois éternelles que l'existence a en lui. Ce procédé de la création est le mystère même de la vie, et la plus superbe hardiesse, ou mieux, la plus grave aberration de quelques philosophes en Allemagne, a été de vouloir surprendre ce secret. Comment donner ici une idée de ces spéculations ontologiques si nouvelles pour nous, si étrangères à toutes les habitudes de la pensée française? Je ne m'aventurerai pas dans ces difficiles obscurités. Il suffit de savoir que M. Schelling distingue trois principes ou facteurs de l'existence.

Et d'abord, un principe de l'existence absolue, indéterminée, en quelque sorte aveugle et chaotique. Ce n'est pas elle que le monde nous offre. Il y a donc une énergie rivale qui lui résiste et la restreint. La lutte de ces deux puissances et le triomphe progressif du second principe ont produit la variété des êtres et le développement toujours plus parfait de la création. Ce dualisme, partout manifeste dans la nature, n'est pourtant pas le fait suprême. Ces puissances ennemies sont toutes deux soumises à une troisième, qui les unit. C'est lorsque la lutte s'achève par la réduction complète de l'existence aveugle que ce troisième principe apparaît enfin avec l'homme, avec l'esprit. L'esprit possède en soi tous les principes de l'existence; mais la guerre qu'ils se livraient dans la nature est apaisée en lui :

la matière aveugle est entièrement transfigurée; tout est clarté, lumière, harmonie. L'existence est arrivée à sa plus parfaite expression en l'homme, fidèle image de Dieu. A l'exemple de Dieu, il est libre aussi; il est maître de lui rester uni ou de s'en détacher, de demeurer ou non dans l'harmonie.

L'expérience seule nous apprend ce qui s'est passé. L'état de l'homme atteste la chute : encore ici le décret est libre, mais il se réalise d'après des lois nécessaires. L'harmonie originaire de l'homme ne pouvait être troublée que si l'existence aveugle, vaincue, reprenait son empire. Aussitôt la puissance rivale de résister et la lutte de recommencer. L'homme tomba donc en s'asservissant au principe de la matière. Un conflit pareil à celui qui produisit la nature dut alors se renouveler : seulement cette guerre, au lieu de se passer au dehors, dans le monde réel, fut intérieure. Elle ne remplit plus de son trouble les espaces de l'univers; elle n'agita que les profondeurs de la conscience humaine, et l'homme fut en proie à ce déchaînement qu'il avait provoqué. Pendant de longs siècles, il est comme dépossédé de lui-même; il n'est plus l'hôte de la raison divine; il devient celui de puissances titaniques, désordonnées, qui renouvellent en lui leurs anciennes discordes. Mais la conscience de l'homme est essentiellement religieuse; les principes qui la dominent sont pour elle des forces divines. Il devait donc lui apparaître des dieux étranges, que nous ne pouvons plus concevoir, et elle ne pouvait pourtant s'affranchir de cette tumultueuse vision. La lutte qui avait une première fois produit le monde produisit alors les mythologies. Elle suivait, du reste, les mêmes phases, et le principe de la matière, toujours mieux réduit, fut à la fin entièrement dompté. C'était la nature, mais non pas dans son harmonie actuelle; c'étaient les orages du monde avant son achèvement; c'était le mystère de la création que célébraient les anciennes mythologies. Leurs rites et leurs histoires sacrées retraçaient les diverses journées de cette grande semaine qui précéda l'homme; les aventures des dieux en figuraient les évènemens. Le christianisme vint ensuite terminer cette œuvre. Après ces vastes préliminaires, il créa l'homme, pour ainsi dire, une seconde fois, et le rendit à lui-même et au vrai Dieu.

Cette conception des mythologies étonnera par sa nouveauté et son mysticisme; elle mérite d'être bien comprise. Les mythologies deviennent ainsi pour l'homme déchu une nécessité à laquelle il n'a pu se soustraire, une phase de son histoire qu'il devait inévitablement traverser. On a voulu les expliquer, sinon dans leur contenu,

du moins dans leur forme, comme une libre fiction; mais il doit y avoir quelque nécessité à un fait aussi universel. Il serait d'ailleurs impossible de comprendre autrement l'empire absolu et souvent tragique que ces croyances exerçaient. Plus elles paraissent inconcevables, plus il semble évident que des peuples d'un beau génie et d'une haute sagesse n'auraient pas toujours subi leur loi s'ils avaient été libres de s'en affranchir, n'auraient pas gardé leur foi à de tels dieux si ces dieux n'avaient été les souverains naturels de leur conscience.

M. Schelling pense aussi que l'esprit humain était alors dans un état très différent de son état actuel. Il a vivement senti tout ce que les mythologies ont d'original et de distinctif. L'illusion de l'homme peuplait le ciel d'une multitude confuse de divinités bizarres, de formes effrayantes, qu'une imagination en délire semble seule avoir pu rêver. De ces myriades de dieux, pas un n'avait un incrédule: ils trouvaient une foi profonde, ils avaient des temples magnifiques et un culte majestueux. On voit bien que la nature était alors toute-puissante sur l'homme; mais la fascination qu'elle exerce quelquefois sur nous ne suffit pas à nous expliquer ces temps passés: elle n'évoque plus des formes pareilles, elle est une passagère extase, et le fait qu'il s'agit de comprendre est un fait constant, qui garde le plus souvent un caractère tranquille. Elle est d'ailleurs un poétique entraînement: c'est par sa beauté que la nature nous charme, et les mythologies ont peu de rapports avec la poésie. Les Égyptiens, sur qui le polythéisme a exercé un empire si absolu, étaient le moins poète de tous les peuples. Les Hindous, au contraire, avec leur brillante imagination, leur ame impressionnable, leur enthousiasme exalté, entourés de toutes les féeries de la nature, ont une belle et riche poésie, et pourtant leurs divinités sont, entre toutes celles de l'Orient, les plus grotesques et les plus monstrueuses. La mythologie ne fut poétique qu'à son dernier jour en Grèce, lorsqu'elle cessait d'être une religion. Là, sur les sommets de l'Olympe, avant de quitter la terre, elle évoqua des dieux d'une idéale beauté; mais ces dieux vinrent dans un âge incrédule, et ne trouvèrent pour adorateurs qu'un peuple léger d'artistes qui se jouait librement de la troupe immortelle. L'homme, aux siècles mythologiques, vivait donc d'une vie dont rien dans la nôtre ne peut nous donner l'idée. Nous ne pouvons nous transporter dans ces croyances; il y a là un fait psychologique qui n'a pas encore assez attiré l'attention.

Ce n'est pas tout. La servitude que les mythologies font peser sur l'homme est humiliante et douloureuse. Un mystérieux délire

lui fait violence. Des dieux licencieux ou cruels, infâmes ou terribles, qui font souvenir des voluptés et des fureurs de la nature, exercent sur lui leur tyrannie. Les sauvages emportemens des fêtes antiques, les orgies de la bonne déesse, chez les peuples les plus civilisés des prostitutions sacrées et des victimes humaines, des rites d'adultère et de sang, cet abaissement et cette infortune de l'homme, tout cela est-il dans l'ordre? M. Schelling ne le pense pas; il voit dans les mythologies une chute, mais tout à la fois un relèvement. Elles ne sont point isolées, elles ont un intime rapport, elles forment un vaste cycle. Il ne faut pas voir en elles seulement des expressions variées, en quelque sorte des métaphores différentes d'une même pensée, comme on l'a souvent voulu. Elles sont les phases successives d'une même évolution, les degrés divers d'une même série.

Ces vues générales ne sont pas les seules intéressantes dans le cours de M. Schelling. La manière dont il explique l'origine de la diversité des peuples mérite surtout d'être remarquée. Comment l'unité primitive de la famille humaine a-t-elle été brisée? La dispersion des hommes sur la terre n'explique pas ce fait. On voit des tribus séparées par de grandes distances et vivant sous des climats divers conserver le souvenir de leur parenté et garder indélébile le type de leur commune origine. Les sociétés humaines auraient donc fort bien pu demeurer unies en une vaste confédération, comme les provinces d'un même empire. La diversité des peuples n'est pas davantage la suite de quelques hostilités. Un peu de sang répandu n'isole pas à toujours l'homme de l'homme. Les hordes arabes sont sans cesse à guerroyer, et ces tempêtes passagères ne laissent pas plus de trace que le simoun sur les sables du désert. La différence des races ne rend pas compte non plus de la diversité des peuples; elle a allumé des haines terribles, mais elle ne pourrait expliquer que l'antipathie mutuelle des peuples, et un peuple ne se borne pas à nier les autres; son unité est très positive. On voit d'ailleurs des peuples différens sortis d'une même race, et quelquefois un peuple puissamment organisé issu de plusieurs races. La diversité d'origine n'a même pas toujours été effacée; elle s'est perpétuée dans les castes : il n'y a pas eu fusion, il y a cependant unité. Aucune de ces causes ne suffit donc. Serait-ce la diversité des langues qui aurait divisé les hommes? Elle-même a besoin d'être expliquée. Les langues cachent une philosophie; l'étymologie est plus qu'une dérivation de mots : elle donne une généalogie des idées, elle trahit la secrète pensée des peuples sur les rapports des choses, sur les harmonies du

moral et du physique, sur la nature, sur l'ame et sur Dieu. Les divisions, les formes, les lois de la grammaire, supposent toute une logique. Il y a dans chaque langue comme un système du monde; la diversité des langues trahit donc une diversité de vues sur l'univers, dont la plus haute et la plus vraie expression est dans la diversité religieuse. C'est là le fait auquel nous sommes forcés d'arriver pour expliquer la diversité des peuples : les autres causes étaient insuffisantes, celle-ci ne l'est plus. Le polythéisme, en brisant l'unité de Dieu, brisa celle de l'humanité. Lorsqu'une nouvelle mythologie s'enfantait, tout subissait une altération chez ceux qu'affectait cette crise. La pensée se troublait jusque dans ses plus secrètes profondeurs; la langue se modifiait sous cette influence, et il apparaissait une religion, un idiome, un peuple nouveau, qui se détachaient de la souche commune. Il fallait que le Dieu un fût rendu aux hommes pour qu'ils pussent retrouver le souvenir de leur unité perdue. Ce ne sont donc point les peuples qui ont créé leurs mythologies; ce sont les mythologies qui ont produit les peuples. Chacun d'eux a reçu de la sienne l'existence et toutes ses destinées. Ces idées sont développées par M. Schelling avec largeur et puissance. La majesté du récit, la simplicité de l'ordonnance, font de son cours sur les mythologies une œuvre d'artiste aussi bien que de penseur. De tous les systèmes proposés sur ce sujet, le sien est assurément le plus grand et le plus original; mais enfin c'est un système, le temps n'en est pas encore venu, et je craindrais fort pour ce beau poème un aristarque orientaliste.

La philosophie de la révélation couronne le système de M. Schelling. J'ai le regret d'en pouvoir à peine parler. C'est ici que M. Schelling abuse le plus de son hypothèse ontologique. Ses démonstrations en prennent quelque chose de si étrange, que les résumer serait le sûr moyen de les rendre inintelligibles. Quelques mots seulement. La suite naturelle de la chute était la ruine de l'homme. En tombant, il donna l'empire absolu de lui-même au principe de la matière; ce principe, en l'envahissant tout entier, aurait anéanti l'esprit, c'est-à-dire l'homme. Cela n'est pas arrivé. Une volonté s'est donc opposée à notre perte, et cette volonté, qu'il faut chercher ailleurs qu'en l'homme, ne peut se trouver qu'en Dieu. La chute n'était réparée que si le principe de la matière était de nouveau réduit. Il ne pouvait l'être que par la force rivale, comme dans la création. Cette force apparut alors soumise à Dieu et tout à la fois unie à une race coupable, elle devint le Verbe médiateur, elle sauva l'humanité dé-

chue. Dans sa lutte contre le principe de la matière, elle produit les mythologies, mais elle ne les traverse que pour les dépasser; c'est pour elle le chemin et non pas le but. Les religions sont les anneaux d'une même chaîne, mais la dernière est essentiellement différente de celles qui l'ont précédée. Les dieux des mythologies n'existent que dans la conscience, et n'ont du reste aucune réalité. Le Verbe du christianisme apparaît en chair et se mêle aux hommes comme une personnalité distincte. Le christianisme n'est point la plus parfaite des mythologies; il les abolit. Dans les mythologies, l'homme est désuni du vrai Dieu; dans le christianisme, il lui est uni de nouveau; il est réintégré dans l'harmonie, et comme autrefois souverain, non plus esclave de la nature.

Je devrais maintenant aborder avec M. Schelling les grands problèmes d'une philosophie de la révélation. J'ai dit ce qui m'empêchait de le faire. Il suffit de savoir qu'il admet tous les dogmes de l'église, l'incarnation, la résurrection, l'ascension; l'Évangile n'est plus un mythe; il demeure une histoire au sens réel du mot. La religion ne sera point dépossédée par la philosophie; mais le dogme, au lieu d'être imposé par une autorité extérieure, sera librement compris et accepté par l'intelligence. La foi ne disparaîtra pas devant la raison, elles seront désormais conciliées. De nouveaux temps s'annoncent. Le catholicisme relevait de saint Pierre; la réforme, de saint Paul, qui, sans la tradition, fut immédiatement éclairé de Dieu; l'avenir relèvera du disciple préféré, de saint Jean, l'apôtre de l'amour, et nous verrons enfin la victoire complète du christianisme, l'homme affranchi de toutes les servitudes, et d'un bout de la terre à l'autre les peuples prosternés dans une même adoration, unis par une même charité.

Tout le système de M. Schelling est une apologie du christianisme. Méthode historique, conception d'un dieu personnel et d'une création libre, théorie des mythologies, tout concourt également à cette fin. Contestez à M. Schelling la vérité du christianisme, et sa philosophie est entièrement ébranlée; réfutez-le sur ce point, le reste croule aussitôt : il n'en subsiste plus rien. Ceci nous fera sentir la justesse de l'appréciation que M. Leroux a prétendu faire de M. Schelling. M. Leroux entreprenait une œuvre difficile; il n'avait guère pour renseignement qu'une lettre insignifiante de la *Gazette d'Augsbourg*. Il en fut conclu que M. Schelling, le plus illustre philosophe de son pays, était, ou peu s'en faut, en Allemagne ce que M. Leroux est en France : c'est une méprise. Pour ne pas parler de ce que j'ignore,

je ne dirai rien de la méthode de M. Leroux : je n'ai pu encore la découvrir; mais M. Leroux et M. Schelling ont des vues tout opposées sur Dieu et sur l'humanité, sur les mythologies et sur le christianisme. Sur quoi sont-ils donc d'accord? Si je cherche en Allemagne les idées de M. Leroux, je ne les trouve que dans la gauche hégelienne. Avec Strauss, M. Leroux nie la personnalité de Dieu, et voit dans l'Évangile un mythe. Avec les *Annales allemandes*, il prêche la démagogie et l'épicuréisme social. M. Leroux a exalté M. Schelling et déprécié Hégel à plaisir. Il a tourné toute sa grosse artillerie contre ses amis. C'est à M. Schelling qu'il devait adresser ses superbes dédains. M. Schelling croit encore au christianisme, et M. Leroux ne cesse de nous répéter que c'est là aujourd'hui une superstition indigne des honnêtes gens. Il y a lieu de croire que M. Leroux juge aussi bien l'avenir que la philosophie allemande.

M. Schelling nous a-t-il apporté cette vérité que nous cherchons en vain jusqu'ici? A-t-il prononcé la parole qui doit terminer nos doutes? Je le voudrais penser, je ne le puis. M. Schelling explique, au moyen de son hypothèse ontologique, la nature et l'histoire, les mythologies et le christianisme, tout en un mot; mais cette hypothèse n'a pas de fondement. Le système entier repose donc sur des principes arbitraires. M. Schelling, il est vrai, trouve dans ces principes des ressources imprévues, il les manie avec une dextérité qui leur fait simuler les mouvemens de l'histoire, il sait en tirer un merveilleux parti. Mais la souplesse de ces hypothèses à se plier aux exigences des faits vient surtout de l'habileté de celui qui les emploie et de ce qu'elles ont de vague. M. Schelling en déduit une philosophie chrétienne : on pourrait également en tirer tout autre système. A chaque instant, le fil logique casse, et M. Schelling le renoue à sa guise. On dirait chez M. Schelling deux hommes : un éloquent penseur, une intelligence robuste, un goût naturel de ce qui est simple et sublime, et, à la fois, un esprit crédule à de vaines abstractions qui, chez tout autre, sembleraient frivoles plus que profondes. C'est à se demander si c'est là une recherche sérieuse ou un amusement de la pensée. M. Schelling fait preuve d'une subtilité et d'un esprit d'ensemble remarquables, en expliquant par ses trois principes l'infinie variété des choses. On reconnaît l'intuition d'un poétique et vaste génie dans cette ordonnance, si riche de détails et si une, et l'on regrette d'autant plus que M. Schelling, en réussissant à tout faire dériver de principes incertains, n'ait réussi qu'à tout compromettre.

Ce procédé aventureux était celui de la philosophie allemande

immédiatement avant Hégel, qui redonna à la science la rigueur qu'elle avait perdue. Sa philosophie a des erreurs, on la dépassera sûrement. Mais les systèmes ne se succèdent pas au hasard. La liberté humaine est ici, comme dans toute notre œuvre, associée à une nécessité divine. Il n'est point de philosophies inutiles et que l'on doive absolument renier : chacune, appelée par celles qui la précèdent, prépare celles qui la suivent; toutes ont quelque vérité à transmettre. L'homme, en avançant sur sa route, n'oublie et ne perd que ses erreurs. Or, dans le système de Hégel, la logique est la plus importante et la plus belle découverte. M. Schelling devait donc la recevoir, ou tout au moins la réfuter. Il n'en a rien fait; il semble presque vouloir l'effacer des esprits par son silence, ou, s'il parle de Hégel, c'est avec un langage plus pompeux que noble. M. Schelling ici ne sait pas être juste, il ne traite qu'avec dédain cette puissante philosophie qui pèse sur l'Allemagne. A l'entendre, on dirait une superfluité, une plante parasite venue on ne sait pourquoi. Il appelle à un progrès nouveau, et la première condition qu'il impose est de rebrousser quarante années en arrière; il ne veut rien accepter de son rival. M. Schelling s'est rendu par là un funeste service. Il rejette sans forme de procès la logique de Hégel. C'est refuser de satisfaire à l'une des exigences intellectuelles de l'époque. C'est s'interdire le succès, car on ne quittera Hégel que pour une philosophie qui respectera tout ce qu'il a de vrai et saura se l'assimiler. C'est retourner aux conjectures précaires que l'on hasardait avant le grand logicien, et elles sont aujourd'hui justement discréditées.

Ce défaut de rigueur se remarque partout. L'idée de la liberté est l'idée capitale du système; elle en fait l'originalité : c'est elle qui le distingue de toutes les philosophies précédentes. Il importait assurément de la bien déterminer; elle demeure pourtant toujours indécise et obscure. La liberté est un fait très divers et très complexe; elle n'est pas en Dieu ce qu'elle est en l'homme; elle n'est pas en l'homme toujours la même. Le christianisme du moins le pense ainsi. La vraie liberté, d'après lui, est celle d'une volonté immuablement sainte, car le mal est l'esclavage : le libre arbitre est donc moins la liberté que le choix entre elle et la servitude, il n'est donné à l'homme que pour le temps de son épreuve, et pour l'introduire à une liberté meilleure.

Quoi qu'il en soit de l'homme, la liberté, en Dieu, n'est pas le libre arbitre. Sa volonté n'hésite pas entre un oui et un non, un choix sans motif serait indigne de celui qui est la raison suprême. Un choix

motivé n'est pas plus concevable. Dieu se détermine infailliblement pour le meilleur parti; impossible qu'il en prenne un autre, impossible même qu'un autre se présente à lui et le sollicite. Il n'y a donc jamais pour lui d'alternative et de choix. Un choix d'ailleurs suppose une exclusion, et ne se conçoit que chez un être fini. Un choix suppose une époque, et ne se conçoit que dans le temps. On ne peut le comprendre dans l'être éternel et infini. Cet être n'a qu'une volonté unique, permanente, toujours la même. Nous sommes encore ici dans l'ordre de la volonté, toutefois aussi dans l'ordre éternel. Or, ce qui est éternel, immuable, nous apparaît comme nécessaire : la liberté, en Dieu, se transforme donc en nécessité; mais la nécessité, en Dieu, ne lui est imposée que par lui-même, elle est donc absolue liberté. En Dieu, la liberté et la nécessité ne sont plus contradictoires, elles sont inséparablement unies et parfaitement adéquates.

M. Schelling n'établit pas de différence entre la liberté de Dieu et celle de l'homme, et parle toujours de la première comme d'un choix. Il en fait ainsi moins une liberté qu'un arbitraire. On peut malheureusement aussi bien lui reprocher le fatalisme. L'homme est, après la chute, soumis au mouvement mythologique et ne peut pas s'y soustraire : il n'est plus libre. Le redevient-il avec le christianisme? Nullement. L'esprit humain se développe dès-lors dans la philosophie, comme autrefois dans la mythologie, sous l'empire d'une loi inflexible. Les systèmes se succèdent par une raison nécessaire, et chacun apporte avec lui une morale différente. Le bien et le mal varient sans cesse, ou, mieux, il n'y a ni bien ni mal, tout a raison d'être en son temps. Plus de règle éternelle du juste, et par conséquent plus de conscience, plus de responsabilité. La liberté n'a donc pu se trouver que dans l'acte de la chute. Ici j'ai des doutes. Il me semble que M. Schelling croit tout développement de l'humanité impossible sans la chute; dans ce cas, elle est un bien, elle cesse d'être une chute, elle devient nécessaire : Dieu lui-même a dû la vouloir et l'ordonner. Quoi qu'il en soit de ce point que je n'ose résoudre, le fatalisme pèse sur tout le reste de l'histoire, et sommes-nous bien loin avec lui des conséquences morales du panthéisme? Baader disait à ce propos que la nouvelle philosophie de M. Schelling était une belle pénitente qui se souvenait encore avec trop de douceur de sa faute passée.

M. Schelling croit avoir jeté les bases d'une philosophie chrétienne et pacifié enfin la foi et la science, depuis si long-temps ennemies. Voyons s'il y a réussi. M. Schelling a démontré qu'une philosophie

exclusivement logique ne pouvait être chrétienne; avec elle, on ne conçoit ni la personnalité de Dieu, ni une libre création: l'illusion, à cet égard, est désormais impossible; on le doit à M. Schelling. Il ne confond point le christianisme avec les mythologies: Jésus-Christ ne devient plus seulement le symbole de l'humanité, il demeure le Verbe incarné que l'église adore.

M. Schelling est jusque-là d'accord avec le christianisme; voici les différences. Le christianisme, d'après M. Schelling, se distingue des mythologies sans les contredire. Il n'est point sur un autre chemin; les mythologies fraient la route vers lui; sans elles, il n'aurait pu s'accomplir; elles le préparent; elles en sont pour ainsi dire les propylées. Évidemment, ce n'est pas là ce que pense le christianisme. L'idolâtrie et le péché sont pour lui même chose; il n'excuse d'aucune manière les mythologies; il s'oppose au culte des idoles comme le bien au mal; ce culte n'a point ramené vers Dieu; il n'a fait qu'égarer loin de lui. M. Schelling n'est pas plus orthodoxe dans ses vues sur le judaïsme. A vrai dire, on ne sait guère à quoi demeure bon un peuple élu, une fois que les mythologies préparent et annoncent le christianisme, et M. Schelling se montre fort embarrassé de ce qu'il en doit faire.

Arrivé au christianisme, il n'en donne qu'une explication ontologique et néglige l'explication morale : c'est le dénaturer. Il éclaire le mystère des deux essences unies dans le Verbe incarné, plutôt que celui de l'expiation. L'évènement moral est ici le grand évènement, celui qu'il faut avant tout expliquer; les autres en dépendent, et, sans lui, on ne les comprend pas. Le christianisme ordonne majestueusement, d'après cette pensée, ce qu'il raconte de Dieu et de l'homme, du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité. Il ne connaît que deux peuples, l'église et le monde; qu'une guerre, celle du bien et du mal. L'usage que les créatures font de leur volonté pour se donner ou se refuser à Dieu décide de toutes leurs destinées. Cette philosophie, la plus simple et la plus pratique, la plus auguste et la plus vraie, est celle de l'Évangile. Aussi l'Évangile adresse-t-il toutes ses paroles à la conscience. Il ne serait plus lui même, il ne ferait plus son œuvre, ses histoires si suaves d'onction perdraient leur vertu sur les ames, dès que le sens suprême des récits divins serait un autre que la clémence et l'amour. Dans le système de M. Schelling, Jésus-Christ est plutôt le démiurge que le rédempteur. A ce titre, il aurait pu faire des miracles sur la nature; il n'aurait pas changé les volontés ni guéri les cœurs; c'est là pourtant son pre-

mier soin. Les sages et les heureux du siècle seraient alors accourus à lui, et non pas seulement des affligés de tout nom, de pauvres péagers et de saintes femmes; magnifique cortége de douleurs consolées et de ferventes adorations qui se pressait autour de cet humble roi. Le rédempteur est sans doute aussi le démiurge: mais M. Schelling intervertit les rôles : du subalterne il fait le premier, comme il arrive dans ces évangiles désavoués par l'église et tout brodés de légendes merveilleuses et d'imaginations orientales. Ce n'est là qu'une philosophie apocryphe du christianisme.

M. Schelling ne satisfait donc ni aux exigences de la logique ni à celles de la liberté; il ne concilie pas la foi et la science; il les mécontente toutes deux. Il a montré que la raison conduit inévitablement au panthéisme; il a rendu plus vif le besoin de le dépasser, il n'en a pas donné les moyens.

M. Schelling ne fait pas école à Berlin. Le roi lui témoigne toujours une haute faveur. Ce prince, qui médite Platon dans l'original, fait autographier le cours de M. Schelling et se le fait lire le soir. C'est pour l'heure la philosophie officielle. Son succès ne va pas plus loin. Les hégeliens en triomphent, et prennent fort bien leur parti de la malveillance que leur montre le gouvernement. Un petit martyre n'est pas sans avantage pour qui semble avoir raison. La lutte de M. Schelling et des hégeliens a du reste perdu beaucoup de son importance, depuis qu'on s'est aperçu qu'elle ne déciderait pas la querelle qui divise aujourd'hui les esprits sur le christianisme.

M. Schelling ne fait guère de conversions; on ne parle que d'Henning et du romancier Mundt. Cependant l'orage grossit : M. Schelling ne ménage pas ses adversaires; il les traite durement, et ceux-ci se vengent. Chacun se met de la partie : les linguistes cherchent querelle à ses étymologies, les théologiens à son exégèse, les philosophes le prennent en défaut de logique. On va même jusqu'à contester ses services passés. Il en est qui l'accusent de s'être fait autrefois le plagiaire de Spinosa et de Jacob Bœhme. Ceci devient de l'injustice et de la diatribe. Sauf les élèves de l'excellent théologien Néander, et les plus clairvoyans ne doivent pas être sans défiance, la jeunesse n'est pas pour M. Schelling. Elle court aventureusement aux ruines que fait la logique de Hégel. Elle a protesté de sa fidélité en donnant une sérénade à Marheineke, et ce patriarche de la théologie hégelienne a pu se vanter belliqueusement, dans son allocution, que l'ennemi n'avait pas gagné un pouce de terrain.

Le grand débat qui se poursuit en Allemagne est donc loin d'être

terminé. La pensée cherche à franchir le cercle fatal que la logique a tracé autour d'elle; elle n'y réussit pas, elle demeure dans la forêt enchantée sans pouvoir trouver d'issue. L'école de Hégel se débande, il est vrai; la droite et la gauche, plus hostiles que jamais, se renient mutuellement. Watke, l'ornement de la gauche par son noble caractère et par son talent élevé, semble hésiter. On dit qu'il est près de passer à la théologie, pour trouver enfin une vérité positive. Mais aucun des systèmes opposés à Hégel n'a mérité l'assentiment public, et ne paraît avoir un durable avenir. Toutes ces philosophies diverses, si hautaines dans leurs prétentions, si chétives dans leurs résultats, impuissantes à rien fonder, ne sont habiles qu'à s'entredétruire. Il ne reste de tout ce labeur de l'intelligence qu'une critique insatiable qui n'épargne rien; ce nouveau déluge monte, grossit, s'étend, et menace déjà de son flot amer les hauts refuges cherchés contre lui.

Une crise pareille travaille le monde entier. Partout, chez les peuples européens, c'est un même ébranlement de croyances, une même angoisse des ames, un même désordre des esprits. Un doute dont on voudrait en vain se dissimuler la puissance nous obsède. Dans les temples, il murmure ses paroles à la multitude agenouillée, il trouble le prêtre devant l'autel. Dans le sanctuaire de la conscience, il nous attend encore, et nous propose l'utile à la place du juste, le bien-être au lieu du devoir. L'hôte funeste nous suit jusqu'auprès du foyer domestique, et là il argumente contre la famille et la propriété. Tout est mis en question, tout devient précaire, tout semble menacé. Le vieil Orient aussi est atteint du même mal, il s'étonne de ne plus croire, il se défie de ses dieux, qui ne le protégent pas contre nous. Pour la première fois, le scepticisme répand ses ombres sur toute la face de la terre, et, dans cette obscurité, la tristesse, la crainte et l'ennui nous prennent. Ce ne sera pas un logicien qui terminera ces vastes incertitudes. Ce ne sont pas ici jeux et difficultés d'école, mais cruelles et profondes perplexités. De grands évènemens les ont fait naître, de grands évènemens pourront seuls y mettre un terme.

A. Lèbre.

EL BARCO DE VAPOR.

Après les voyages à dos de mulet, à cheval, en charrette, en galère, le bateau à vapeur nous parut quelque chose de miraculeux, dans le goût du chapeau de Fortunatus ou du bâton d'Abaris. Dévorer l'espace avec la rapidité de la flèche, et cela sans peine, sans fatigue, sans secousse, en se promenant sur le pont, en voyant défiler devant soi les longues bandes du rivage malgré les caprices du vent et de la marée, est assurément une des plus belles inventions de l'esprit humain. Pour la première fois peut-être, je trouvai que la civilisation avait son bon côté, — je n'ai pas dit son beau côté; — car tout ce qu'elle produit est malheureusement entaché de laideur, et trahit par là son origine compliquée et diabolique. Auprès d'un navire à voiles, le bateau à vapeur, tout commode qu'il est, paraît hideux. L'un a l'air d'un cygne épanouissant ses ailes blanches au souffle de la brise, et l'autre, d'un poêle qui se sauve à toutes jambes à cheval sur un moulin.

Quoi qu'il en soit, les palettes des roues aidées par le courant nous poussaient rapidement vers Cadix. Séville s'affaissait déjà dans le lointain; mais, par un magique effet d'optique, à mesure que les toits de la ville semblaient rentrer en terre pour se confondre avec les lignes horizontales du lointain, la cathédrale grandissait et prenait des proportions énormes, comme un éléphant debout au milieu

d'un troupeau de moutons couchés. Ce n'est qu'alors que je compris bien toute son immensité. Les plus hauts clochers ne dépassaient pas la nef. Quant à la Giralda, l'éloignement donnait à ses briques roses des teintes de saphir et d'aventurine qui ne semblent pas compatibles avec l'architecture dans nos tristes climats du nord. La statue de la Foi scintillait à la cime comme une abeille d'or sur la pointe d'une grande herbe. Un coude du fleuve déroba bientôt Séville à notre vue.

Les rives du Guadalquivir, du moins en descendant vers la mer, n'ont pas cet aspect enchanteur que leur prêtent les descriptions des poètes et des voyageurs. Je ne sais pas où ils ont été prendre les forêts d'orangers et de grenadiers dont ils parfument leurs romances. Des berges peu élevées, sablonneuses, couleur d'ocre; des eaux jaunes et troublées dont la teinte terreuse ne pouvait être attribuée aux pluies, attendu qu'il n'en était pas tombé une seule goutte depuis six mois: voilà tout. J'avais déjà remarqué sur le Tage ce manque de limpidité, qui vient peut-être de la grande quantité de poussière que le vent y précipite et de la nature friable des terrains traversés. Le bleu si dur du ciel y est aussi pour quelque chose, et par son extrême intensité, fait paraître sales les tons de l'eau, toujours moins éclatans. La mer seule peut lutter de transparence et d'azur contre un semblable ciel. Le fleuve allait toujours s'élargissant, les rives décroissaient et s'aplatissaient, et l'aspect général du paysage rappelait assez la physionomie de l'Escaut entre Anvers et Ostende. Ce souvenir flamand en pleine Andalousie est assez bizarre à propos du Guadalquivir au nom moresque; mais ce rapport se présenta à mon esprit si naturellement, qu'il fallait que la ressemblance fût bien réelle, car je ne pensais guère, je vous le jure, ni à l'Escaut ni au voyage que j'ai fait en Flandre il y a quelque six ou sept ans. Il y avait, du reste, peu de mouvement sur le fleuve, et ce que l'on apercevait de campagne au-delà des rives semblait inculte et désert; il est vrai que nous étions en pleine canicule, époque où l'Espagne n'est plus guère qu'un vaste tas de cendre sans végétation ni verdure; pour tout personnage, des hérons et des cigognes, une patte pliée sous le ventre, l'autre plongée à demi dans l'eau, attendant le passage de quelque poisson dans une immobilité si complète, qu'on les eût pris pour des oiseaux de bois fichés sur une baguette. Des barques avec des voiles latines posées en ciseaux descendaient et remontaient le cours du fleuve sous le même vent, phénomène que je n'ai jamais bien compris, quoiqu'on me l'ait expliqué plusieurs

fois. Quelques-uns de ces bateaux portaient une troisième petite voile en forme de triangle isocèle, posée dans l'écartement produit par les pointes divergentes des deux grandes voiles : ce gréement est très pittoresque.

Vers quatre ou cinq heures du soir, nous passions devant San-Lucar, situé sur la rive gauche du fleuve. Un grand bâtiment d'architecture moderne, construit avec cette régularité de caserne et d'hôpital qui fait le charme des constructions actuelles, portait à son frontispice une inscription quelconque que nous ne pûmes lire, ce que nous regrettons peu. Cette fabrique carrée et percée de trop de fenêtres a été bâtie par Ferdinand VII. Ce doit être une douane, un entrepôt ou quelque chose dans ce genre. A partir de San-Lucar, le Guadalquivir devient extrêmement large et prend des proportions de bras de mer. Les rivages ne forment plus qu'une ligne de plus en plus étroite entre le ciel et l'eau. C'est grand, mais d'une grandeur un peu sèche, un peu monotone, et nous nous serions assez ennuyés sans les jeux, les danses, les castagnettes et les tambours de basque des soldats. L'un d'eux, qui avait assisté aux représentations d'une troupe italienne, en contrefaisait les acteurs et surtout les actrices, paroles, chants et gestes, avec beaucoup de gaieté et d'entrain. Ses camarades riaient à se tenir les côtes et paraissaient avoir parfaitement oublié les scènes attendrissantes du départ. Peut-être bien aussi leurs Arianes éplorées avaient-elles déjà essuyé leurs yeux et riaient-elles d'aussi bon cœur. Les passagers du bateau à vapeur prenaient franchement part à cette hilarité et démentaient à qui mieux mieux la réputation de gravité imperturbable qu'ont les Espagnols dans le reste de l'Europe. Le temps de Philippe II, des vêtemens noirs, des golilles empesées, du maintien dévot, des mines froides et hautaines, est beaucoup plus passé qu'on ne le pense généralement.

San-Lucar laissé en arrière, par une transition presque insensible, on entre dans l'Océan, la lame s'allonge en volutes régulières, les eaux changent de couleur, et les visages aussi. Les prédestinés à cette étrange maladie que l'on nomme le mal de mer commencent à rechercher les angles solitaires et s'accoudent mélancoliquement au bastingage. Pour moi, je me perchai bravement sur la cabine qui avoisine les roues, étudiant ma sensation avec conscience, car, n'ayant jamais fait de traversée, j'ignorais encore si j'étais dévoué à ces inexprimables tortures; les premiers balancemens m'étonnèrent un peu, mais je me remis bientôt, et je repris toute ma sérénité. En débouchant du Guadalquivir, nous avions pris à gauche et nous sui-

vions la côte, d'assez loin toutefois pour ne la distinguer qu'avec peine, car le soir approchait, et le soleil descendait majestueusement dans la mer sur un escalier étincelant formé par cinq ou six marches de nuages de la plus riche pourpre.

Il était nuit noire lorsque nous arrivâmes à Cadix; les lanternes des vaisseaux, des barques à l'ancre dans la rade, les lumières de la ville, les étoiles du ciel, criblaient le clapotis des vagues de millions de paillettes d'or, d'argent, de feu; dans les endroits tranquilles, la réflexion des fanaux traçait, en s'allongeant dans la mer, de longues colonnes de flammes d'un effet magique. La masse énorme des remparts s'ébauchait dans l'épaisseur de l'ombre.

Pour nous rendre à terre, il fallut nous transborder, nous et nos effets, dans de petites barques dont les patrons, avec des vociférations effroyables, se disputaient les voyageurs et les malles à peu près comme autrefois à Paris les cochers de coucous pour Montmorency ou pour Vincennes. Nous eûmes toutes les peines du monde à ne pas être séparés, mon compagnon et moi, car l'un nous tirait à gauche, l'autre nous tirait à droite avec une énergie peu rassurante, surtout si l'on songe que ces débats se passaient sur des canots que le moindre mouvement faisait osciller comme une escarpolette sous les pieds des lutteurs. Nous arrivâmes pourtant sans encombre sur le quai, et après avoir subi la visite de la douane, nichée sous la porte de la ville, dans l'épaisseur de la muraille, nous allâmes nous loger à la calle de San-Francisco.

Comme vous pensez bien, nous étions levés avec le jour. Entrer de nuit dans une ville inconnue est une des choses qui irritent le plus la curiosité du voyageur; on fait les plus grands efforts pour démêler à travers l'ombre la configuration des rues, la forme des édifices, la physionomie des rares passans. De cette façon du moins l'effet de surprise est ménagé, et le lendemain la ville vous apparaît subitement dans tout son ensemble comme une décoration de théâtre lorsque le rideau se lève.

Il n'existe pas sur la palette du peintre ou de l'écrivain de couleurs assez claires, de teintes assez lumineuses pour rendre l'impression éclatante que nous fit Cadix dans cette glorieuse matinée. Deux teintes uniques vous saisissaient le regard, — du bleu et du blanc, — mais du bleu aussi vif que la turquoise, le saphir, le cobalt, et tout ce que vous pourrez imaginer de splendide en fait d'azur; mais du blanc aussi pur que l'argent, le lait, la neige, le marbre et le sucre des îles le mieux cristallisé. Le bleu, c'était le ciel, répété par la mer; le

blanc, c'était la ville. On ne saurait rien imaginer de plus radieux, de plus étincelant, d'une lumière plus diffuse et plus intense à la fois. Vraiment, ce que nous appelons chez nous le soleil n'est à côté de cela qu'une pâle veilleuse à l'agonie sur la table de nuit d'un malade.

Les maisons de Cadix sont beaucoup plus hautes que celles des autres villes d'Espagne, ce qui s'explique par la conformation du terrain, étroit îlot rattaché au continent par une mince langue de terre, et le désir d'avoir la vue de la mer. Chaque maison se hausse curieusement sur la pointe du pied pour regarder par-dessus l'épaule de sa voisine, et montrer la tête au-dessus de l'épaisse ceinture des remparts. Comme cela ne suffit pas toujours, presque toutes les terrasses portent à leur angle une tourelle, un belvédère, quelquefois coiffé d'une petite coupole; ces miradores aériens enrichissent d'innombrables dentelures la silhouette de la ville, et produisent l'effet le plus pittoresque. Tout cela est crépi à la chaux, et la blancheur des façades est encore avivée par de longues lignes de vermillon qui séparent les maisons et en marquent les étages : les balcons, très saillans, sont enveloppés d'une grande cage de verre, garnis de rideaux rouges et remplis de fleurs. Quelques-unes des rues transversales se terminent sur le vide et paraissent aboutir au ciel. Ces échappées d'azur sont d'un inattendu charmant. A part cet aspect gai, vivant et lumineux, Cadix n'a rien de remarquable comme architecture. Sa cathédrale, vaste bâtisse du XVI[e] siècle, quoique ne manquant ni de noblesse ni de beauté, n'a rien qui doive étonner après les prodiges de Burgos, de Tolède, de Cordoue et de Séville. C'est quelque chose dans le goût de la cathédrale de Jaën, de Grenade et de Malaga; une architecture classique avec des proportions plus effilées et plus sveltes, comme l'entendaient les artistes de la renaissance. Les chapiteaux corinthiens, d'un module plus allongé que le type grec consacré, sont très élégans. Comme tableaux, comme ornemens, de la richesse, rien de plus. Je ne dois pas cependant passer sous silence un petit martyr de sept ans crucifié; sculpture en bois peint d'un sentiment parfait et d'une délicatesse exquise. L'enthousiasme, la foi, la douleur, sont mêlés dans des proportions enfantines sur ce charmant visage de la manière la plus touchante.

Nous allâmes voir la place des Taureaux, qui est petite et réputée l'une des plus dangereuses d'Espagne. L'on traverse pour y arriver des jardins remplis de palmiers gigantesques et d'espèces variées. Rien n'est plus noble, plus royal qu'un palmier. Ce grand soleil de

feuilles au bout de cette colonne cannelée rayonne si splendidement dans le lapis-lazuli d'un ciel oriental! ce tronc écaillé, mince comme s'il était serré dans un corset, rappelle si bien la taille d'une jeune fille; son port est si majestueux, si élégant! Le palmier et le laurier-rose sont mes arbres favoris; la vue du palmier et du laurier-rose me cause une joie, une gaieté étonnante. Il me semble que l'on ne peut pas être malheureux à leur ombrage!

La place des Taureaux de Cadix n'a pas de *tablas* continues. D'espace en espace sont disposés des espèces de paravens de bois derrière lesquels se retirent les *toreros* trop vivement poursuivis. Cette disposition nous paraît offrir moins de sûreté. L'on nous fit remarquer les logettes qui contiennent les taureaux pendant la course; ce sont des espèces de cage en grosses poutres, fermées d'une porte qui se lève comme une vanne de moulin ou une bonde d'étang. Pour exciter leur rage, on les harcèle avec des pointes, on les frotte d'acide nitrique; enfin on cherche tous les moyens de leur envenimer le caractère. A cause des chaleurs excessives, les courses étaient suspendues; un acrobate français avait disposé au milieu du cirque ses tréteaux et sa corde pour le spectacle du lendemain. — C'est dans cette place que lord Byron a vu la course dont il donne, au premier chant du *Pèlerinage de Childe-Harold*, une description poétique, mais qui ne fait pas grand honneur à ses connaissances en tauromachie.

Cadix est serrée par une étroite ceinture de remparts qui lui étreignent la taille comme un corset de granit; une seconde ceinture d'écueils et de rochers la met à l'abri des assauts des vagues, et pourtant, il y a quelques années, une tempête effroyable creva et renversa en plusieurs endroits ces formidables murailles qui ont plus de vingt pieds d'épaisseur, et dont des tranches immenses gisent encore çà et là le long du rivage. Sur les glacis de ces remparts, garnis de distance en distance de guérites de pierre, on peut faire en se promenant le tour de la ville, dont une seule porte donne du côté de la terre ferme, et dans la pleine mer ou dans la rade voir aller, venir, décrire des courbes gracieuses, se croiser, changer de bordée et se jouer comme des albatros, les canots, les felouques, les balancelles, les bateaux pêcheurs, qui ne semblent plus au bord de l'horizon que des plumes de colombe emportées dans le ciel par une folle brise; plusieurs de ces barques, comme les anciennes galères grecques, ont à la proue, de chaque côté du taille-mer, deux grands yeux peints de couleurs naturelles, qui semblent veiller à la marche et donnent à

cette partie de l'embarcation une vague apparence de profil humain; rien n'est plus animé, plus vivant et plus gai que ce coup d'œil.

Sur le môle, du côté de la porte de la douane, le mouvement est d'une activité sans pareille. Une foule bigarrée, où chaque pays du monde a ses représentans, se presse à toute heure au pied des colonnes surmontées de statues qui décorent le quai. Depuis la peau blanche et les cheveux roux de l'Anglais, jusqu'au cuir bronzé et à la laine noire de l'Africain, en passant par les nuances intermédiaires café, cuivre et jaune d'or, toutes les variétés de l'espèce humaine se trouvent rassemblées là. Dans la rade, un peu au loin, se prélassent les trois-mâts, les frégates, les bricks, hissant chaque matin, au son du tambour, le pavillon de leur nation respective. Les navires marchands, les bateaux à vapeur, dont les cheminées éructent de la vapeur bicolore, s'approchent davantage du bord à cause de leur plus faible tonnage, et forment les premiers plans de ce grand tableau naval.

J'avais une lettre de recommandation pour le commandant du brick français *le Voltigeur*, en station dans la rade de Cadix. Sur la présentation de cette lettre, M. Lebarbier de Tinan m'avait gracieusement invité à dîner, ainsi que deux autres jeunes gens, à son bord, pour le lendemain vers cinq heures. A quatre heures, nous étions sur le môle, cherchant une barque et un patron pour faire le trajet du quai au navire, quinze ou vingt minutes tout au plus. Je fus très étonné lorsque le patron nous demanda un douro au lieu d'une piécette, prix ordinaire de la course. Dans mon ignorance nautique, voyant le ciel parfaitement clair, un soleil étincelant comme au premier jour du monde, je m'étais innocemment figuré qu'il faisait beau temps. Telle était ma conviction. — Il faisait au contraire un temps atroce, et je ne tardai pas à m'en apercevoir aux premières bordées que courut le canot. La mer était courte, clapoteuse, et d'une dureté effroyable. — Il ventait à décorner les bœufs. Nous sautions comme dans une coquille de noix, et nous embarquions de l'eau à chaque instant. Au bout de quelques minutes, nous jouissions d'un bain de pieds qui menaçait fort de se changer bientôt en bain de siége. L'écume des lames m'entrait par le collet de mon habit et me coulait dans le dos. Le patron et ses deux acolytes juraient, tempêtaient, s'arrachaient les écoutes et le gouvernail des mains. L'un voulait ceci, l'autre voulait cela, et je vis le moment où ils allaient se gourmer. La situation devint assez critique pour que l'un d'eux commençât à marmotter un tronçon de prière à je ne sais plus quel saint. Par

bonheur, nous approchions du brick, qui se balançait nonchalamment sur ses ancres, et semblait regarder d'un air de pitié dédaigneuse les évolutions convulsives de notre petite barque. Enfin, nous abordâmes, et il nous fallut plus de dix minutes pour pouvoir empoigner les tireveilles et grimper sur le pont.

« Voilà ce qui s'appelle avoir le courage de l'exactitude, » nous dit le commandant avec un sourire en nous voyant monter sur le tillac, ruisselant d'eau, les cheveux éplorés en barbe de dieu marin, et il nous fit donner un pantalon, une chemise, une veste, enfin un costume complet. « Cela vous apprendra à vous fier aux descriptions des poètes; vous avez cru qu'il n'y avait pas de tempête sans orchestre obligé de tonnerre, sans vagues allant mêler leur écume aux nuages, sans pluie, et sans éclairs déchirant l'obscurité profonde. Détrompez-vous, je ne pourrai probablement vous renvoyer à terre que dans deux ou trois jours. »

Le vent était en effet d'une violence terrible, les cordages tressaillaient comme des cordes à violon sous l'archet d'un joueur frénétique, le pavillon claquait avec un bruit sec, et son étamine menaçait de se couper et de s'envoler en lambeaux dans le fond de la rade; les poulies grinçaient, piaulaient, sifflaient, et, par instans, jetaient des cris aigus qui semblaient jaillir d'un gosier humain. — Deux ou trois matelots en pénitence dans les haubans, pour je ne sais quelle peccadille, avaient toutes les peines du monde à ne pas être emportés.

Tout cela ne nous empêcha pas de faire un excellent dîner, arrosé des meilleurs vins, assaisonné des plus aimables propos, et aussi de diaboliques épices indiennes, qui feraient boire un hydrophobe. Le lendemain, comme à cause du mauvais temps l'on n'avait pu mettre de canot à la mer pour aller chercher des provisions fraîches à terre, nous fîmes un dîner non moins délicat, mais qui avait cela de particulier, que chaque mets portait une date assez reculée. — Nous mangeâmes des petits pois de 1836, du beurre frais de 1835, et de la crême de 1834, et tout cela d'une fraîcheur et d'une conservation miraculeuse. — Le gros temps dura deux jours, pendant lesquels je me promenai sur le pont, ne me lassant pas d'admirer la propreté de ménagère hollandaise, le fini de détails, le génie d'arrangement de ce prodige de l'esprit de l'homme, qu'on appelle tout simplement un vaisseau. — Le cuivre des caronades étincelait comme de l'or, les planches luisaient comme le palissandre du meuble le mieux verni. Aussi, chaque matin, l'on procède à la toilette du vaisseau, et, pleu-

vrait-il à verse, le pont n'en est pas moins lavé, inondé, épongé, fauberdé, avec le même scrupule et la même minutie.

Au bout de deux jours, le vent tomba, et l'on nous conduisit à terre dans un canot à dix rameurs. L'aspect de Cadix, lorsqu'on vient du large, est charmant. A la voir ainsi étincelante de blancheur entre l'azur du ciel et l'azur de la mer, on dirait une immense couronne de filigrane d'argent; le dôme de la cathédrale, peint en jaune, semble une tiare de vermeil posée au milieu. Les pots de fleurs, les volutes et les tourelles qui terminent les maisons varient à l'infini la dentelure. Byron a merveilleusement caractérisé la physionomie de Cadix en une seule touche :

« Brillante Cadix, qui t'élèves vers le ciel du milieu de l'azur foncé de la mer. »

Dans la même stance, le poète anglais émet sur la vertu des Gaditanes une opinion un peu leste qu'il était sans doute dans le droit d'avoir. Quant à nous, sans agiter ici cette question délicate, nous nous bornerons à dire qu'elles sont fort belles et d'un type particulier; leur teint est blanc doré, avec ce grain de marbre dépoli qui fait si bien ressortir la pureté des traits. Elles ont le nez moins aquilin que les Sévillanes, le front petit, les pommettes peu saillantes, et se rapprochent tout-à-fait de la physionomie grecque. Elles m'ont paru aussi plus grasses que les autres Espagnoles, et d'une taille plus élevée. Tel est du moins le résultat des observations que j'ai pu faire en me promenant au Salon, sur la place de la Constitution et au théâtre, où, par parenthèse, je vis jouer très joliment *le Gamin de Paris* (*el Piluelo de Paris*) par une femme travestie, et danser des boleros avec beaucoup de feu et d'entrain.

Cependant, si charmante que soit Cadix, cette idée d'être enfermé d'abord par les remparts, ensuite par la mer, dans son enceinte étroite, vous donne le désir d'en sortir. Il me semble que la seule pensée que puissent nourrir des insulaires, c'est d'aller sur le continent. C'est ce qui explique les perpétuelles émigrations des Anglais, qu'on rencontre partout, excepté à Londres, où il n'y a que des Italiens et des Polonais. Aussi les Gaditans sont-ils perpétuellement occupés à faire la traversée de Cadix à Puerto de Santa-Maria et réciproquement. Un léger bateau à vapeur omnibus, qui part toutes les heures, des barques à voile, des canots, attendent et provoquent les vagabonds. Un beau matin, mon compagnon et moi, réfléchissant que nous avions une lettre de recommandation d'un de nos amis

grenadins pour son père, riche marchand de vin à Jérès, lettre ainsi conçue : « Ouvre ton cœur, ta maison et ta cave aux deux cavaliers ci-joints, » nous grimpâmes sur le vapeur, à la cabine duquel était collée une affiche annonçant pour le soir une course entremêlée d'intermèdes bouffons, qui devait avoir lieu à Puerto de Santa-Maria. Cela composait admirablement notre journée. Avec une calessine, l'on pouvait aller de Puerto à Jérès, y rester quelques heures, et revenir à temps pour la course. Après avoir déjeuné en toute hâte à la Fonda de Vista Alègre, qui mérite on ne peut mieux son nom, nous fîmes marché avec un conducteur, qui nous promit d'être de retour à cinq heures pour la *funcion :* c'est le nom qu'on donne en Espagne à tout spectacle, quel qu'il soit. La route de Jérès traverse une plaine montueuse, rugueuse, bossuée, d'une aridité de pierre ponce. Au printemps, ce désert se couvre, dit-on, d'un riche tapis de verdure tout émaillé de fleurs sauvages. Le genêt, la lavande, le thym, embaument l'air de leurs émanations aromatiques; mais à l'époque de l'année où nous étions, toute trace de végétation a disparu. A peine aperçoit-on çà et là quelques tignasses de gazon sec, jaune, filamenteux, et tout enfariné de poussière. Ce chemin, s'il faut en croire la chronique locale, est fort dangereux. L'on y rencontre souvent des *rateros*, c'est-à-dire des paysans qui, sans être brigands de profession, prennent l'occasion à la bourse lorsqu'elle se présente, et ne résistent pas au plaisir de détrousser un passant isolé. Ces *rateros* sont plus à craindre que les véritables bandits, qui procèdent avec la régularité d'une troupe organisée, soumise à un chef, et qui ménagent les voyageurs pour leur faire subir une nouvelle pression sur une autre route; ensuite, l'on n'essaie pas de résister à une brigade de vingt ou vingt-cinq hommes à cheval, bien équipés, armés jusqu'aux dents; tandis qu'on lutte contre deux *rateros*, on se fait tuer ou tout au moins blesser, et puis le *ratero*, c'est peut-être ce bouvier qui passe, ce laboureur qui vous salue, ce *muchacho* déguenillé et bronzé qui dort ou fait semblant sous une mince bande d'ombre, dans une déchirure de ravin, qui sait? votre *calesero* lui-même, qui vous conduit dans une embuscade. Le danger est partout et nulle part. De temps en temps, la police fait assassiner par ses agens les plus dangereux et les plus connus de ces misérables dans des querelles de cabaret, provoquées à dessein, et cette justice, bien qu'un peu sommaire et barbare, est la seule praticable, vu l'absence des preuves et de témoins et la difficulté de s'emparer des coupables dans un pays où il faudrait une armée pour arrêter chaque homme,

et où la contrepolice est faite avec tant d'intelligence et de passion par un peuple qui n'a guère sur le tien et le mien des idées plus avancées que les Kabyles d'Afrique. Cependant, ici comme partout ailleurs, les brigands annoncés ne se montrèrent pas, et nous arrivâmes sans encombre à Jérès.

Jérès, comme toutes les petites villes andalouses, est blanchie à la chaux des pieds à la tête et n'a rien de remarquable en fait d'architecture que ses *bodegas*, ou magasins de vins, immenses celliers aux grands toits de tuiles, aux longues murailles blanches privées de fenêtres. La personne à qui nous étions recommandés était absente, mais la lettre fit son effet, et l'on nous conduisit immédiatement à la cave. — Jamais plus glorieux spectacle ne s'offrit aux yeux d'un ivrogne; on marchait dans des allées de tonneaux disposés sur quatre à cinq rangs de hauteur. Il nous fallut goûter de tout cela, au moins des principales espèces, et il y a infiniment de principales espèces. Nous suivîmes toute la gamme, depuis le Jérès de quatre-vingts ans, foncé, épais, ayant le goût de muscat et la teinte étrange du vin vert de Béziers, jusqu'au Jérès sec couleur de paille claire, sentant la pierre à fusil et se rapprochant du Sauterne. Entre ces deux notes extrêmes, il y a tout un registre de vins intermédiaires, avec des tons d'or, de topaze brûlée, d'écorce d'orange, et une variété de goût extrême. Seulement, ils sont tous plus ou moins mélangés d'eaux-de-vie, surtout ceux que l'on destine à l'Angleterre, où l'on ne les trouverait pas assez forts sans cela, car, pour plaire aux gosiers britanniques, le vin doit être déguisé en rhum.

Après une étude si complète sur l'œnologie jerésienne, le difficile était de regagner notre voiture avec une rectitude suffisamment majestueuse pour ne pas compromettre la France vis-à-vis de l'Espagne; c'était une question d'amour-propre international : tomber ou ne pas tomber, telle était la question, — question bien autrement embarrassante que celle qui donnait tant de tablature au prince de Danemarck. Je dois dire avec un orgueil bien légitime que nous allâmes jusqu'à notre calessine dans un état de perpendicularité très satisfaisant, et que nous représentâmes glorieusement notre cher pays dans cette lutte contre le vin le plus capiteux de la Péninsule. Grace à l'évaporation rapide produite par une chaleur de 38 à 40 degrés, à notre retour à Puerto, nous étions en état de disserter sur les points de psychologie les plus délicats et d'apprécier les coups à la course de taureaux. Cette course, dans laquelle la plupart des taureaux étaient *embolados*, c'est-à-dire portaient des boules au bout des cornes, et où

deux seulement furent tués, nous réjouit fort par une foule d'incidens burlesques. Les picadores, costumés en Turcs de carnaval, avec des pantalons de percale à la Mameluck, des vestes soleillées dans le dos, des turbans en gâteau de Savoie, rappelaient à s'y méprendre les figures de Mores extravagans que Goya ébauche en trois ou quatre traits de pointe, dans les planches de *la Toromaquia*. L'un de ces drôles, en attendant son tour de faire le coup de lance, se mouchait dans le coin de son turban avec une philosophie et un flegme admirables. Un *barco de vapor* en osier, recouvert de toile et monté par un équipage d'ânes, vêtus de brassières rouges et coiffés tant bien que mal de chapeaux à trois cornes, fut poussé au milieu de l'arène. Le taureau se rua sur cette machine, crevant, renversant, jetant en l'air les pauvres bourriques de la façon la plus drôle du monde. Je vis aussi sur cette place un *picador* tuer le taureau d'un coup de lance, dans le manche de laquelle était caché un artifice dont la détonation fut si violente, que l'animal, le cheval et le cavalier tombèrent à la renverse tous les trois, le premier parce qu'il était mort, les deux autres par la force du recul. Le *matador* était un vieux drôle, vêtu d'une souquenille usée, chaussé de bas jaunes, trop à jour, ayant l'air d'un Jeannot d'opéra-comique ou d'une queue rouge de saltimbanque. Il fut renversé plusieurs fois par le taureau, auquel il portait des estocades si mal assurées, que l'emploi de la *media-luna* devint nécessaire pour en finir. La *media-luna*, comme son nom l'indique, est une espèce de croissant emmanché d'une perche et assez semblable aux serpes à tailler les grands arbres. On s'en sert pour couper les jarrets de l'animal, que l'on achève alors sans aucun danger. Rien n'est plus ignoble et plus hideux; dès que le péril cesse, le dégoût arrive; ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. Cette pauvre bête, se traînant sur ses moignons, comme Hyacinthe des Variétés lorsqu'il représente la naine, dans la sublime parade des *Saltimbanques*, offre le spectacle le plus triste qu'on puisse voir, et l'on ne désire qu'une chose : c'est qu'elle retrouve assez de force pour éventrer d'un coup de corne suprême ses stupides bourreaux.

Ce misérable, matador par occasion, avait pour industrie spéciale de *manger*. Il absorbait sept ou huit douzaines d'œufs durs, un mouton tout entier, un veau, etc. A voir sa maigreur, il faut croire qu'il ne travaillait pas souvent. Il y avait beaucoup de monde à cette course : les habits de majo étaient riches et nombreux; les femmes, d'un type tout différent de celles de Cadix, portaient sur la tête, au

lieu de mantilles, de longs châles écarlates qui encadraient parfaitement leurs belles figures olivâtres, au teint presque aussi foncé que celui des mulâtresses, où la nacre de l'œil et l'ivoire des dents ressortaient avec un éclat singulier. — Ces lignes pures, ce ton fauve et doré, prêteraient merveilleusement à la peinture, et il est fâcheux que Léopold Robert, ce Raphaël paysan, soit mort si jeune et n'ait pas fait le voyage d'Espagne.

En errant à travers les rues, nous débouchâmes sur la place du marché. Il faisait nuit. Les boutiques et les étalages étaient éclairés par des lanternes ou des lampes suspendues, et formaient un charmant coup d'œil tout étoilé et tout pailleté de points brillans. Des pastèques à l'écorce verte, à la pulpe rose, des figues de cactus, les unes dans leur capsule épineuse, les autres déjà écalées, des sacs de *garbanzos*, des ognons monstrueux, des raisins couleur d'ambre jaune à faire honte à la grappe rapportée de la terre promise, des guirlandes d'aulx, de pimens et autres denrées violentes, étaient pittoresquement entassées. Dans les passages laissés entre chaque boutique allaient et venaient les paysans poussant leurs ânes, les femmes traînant leurs marmots. J'en remarquai une d'une beauté rare, avec des yeux de jais dans un ovale de bistre, et sur les tempes des cheveux plaqués, luisant comme deux coques de satin noir ou deux ailes de corbeau. Elle marchait sereine et radieuse, les jambes sans bas, son charmant pied nu dans un soulier de satin. Cette coquetterie du pied est générale en Andalousie.

La cour de notre auberge, arrangée en *patio*, était ornée d'une fontaine entourée d'arbustes sur lesquels vivait un peuple de caméléons. Il serait difficile d'imaginer un animal plus bizarrement hideux. Figurez-vous une espèce de lézard ventru, de six à sept pouces plus ou moins, avec une gueule démesurément fendue, qui darde une langue visqueuse, blanchâtre, aussi longue que le corps, des yeux de crapaud à qui l'on marche sur le dos, saillans, énormes, enveloppés d'une membrane, et d'une indépendance complète de mouvement; l'un regarde le ciel et l'autre la terre. Ces lézards louches, qui ne vivent que d'air, au dire des Espagnols, mais que j'ai parfaitement vus manger des mouches, ont la propriété de changer de couleur, selon le milieu où ils se trouvent. Ils ne deviennent pas subitement écarlates, bleus ou verts, d'un instant à l'autre, mais au bout d'une heure ou deux ils s'empreignent de la teinte des objets le plus rapprochés d'eux. Sur un arbre, ils deviennent d'un beau vert, sur une étoffe bleue d'un gris d'ardoise, sur de l'écarlate d'un brun rous-

sâtre. Tenus à l'ombre, ils se décolorent et prennent une sorte de nuance neutre d'un blanc jaunâtre. Un ou deux caméléons figureraient à merveille dans le laboratoire d'un alchimiste ou d'un docteur Faust. En Andalousie, l'on pend à la voûte une cordelette d'une certaine longueur, dont on remet le bout entre les pattes de devant de l'animal, qui commence à grimper, et grimpe jusqu'à ce qu'il rencontre le plafond, où ses griffes ne peuvent s'accrocher. Alors il redescend jusqu'au bout de la corde, et mesure, en tournant un de ses yeux, la distance qui le sépare de la terre; puis, tout bien calculé, il reprend son ascension avec un sérieux et une gravité admirables, et ainsi de suite indéfiniment. Quand il y a deux caméléons à la même corde, le spectacle devient alors d'une bouffonnerie transcendantale. Le spleen en personne crèverait de rire à contempler les contorsions, les regards effroyables des deux vilaines bêtes, lorsqu'elles se rencontrent. Curieux de me procurer ce divertissement en France, j'achetai une couple de ces aimables animaux, que j'emportai dans une petite cage; mais ils prirent froid dans la traversée et moururent de la poitrine à notre arrivée à Port-Vendre. Ils étaient devenus étiques, et leur pauvre anatomie se faisait jour à travers leur peau flasque et ridée.

A quelques jours de là, l'annonce d'une course, la dernière, hélas! que je dusse voir, me fit retourner à Jérès. Le cirque de Jérès est très beau, très vaste, et ne manque pas d'un certain caractère architectural. Il est bâti en briques relevées de bandes de pierre, mélange qui produit un bon effet. Il y avait une foule immense, bigarrée, diaprée, fourmillante, un grand mouvement d'éventails et de mouchoirs. — Nous avons déjà décrit plusieurs courses, et nous ne rapporterons de celle-ci que quelques détails. — Au milieu de l'arène, se dressait un poteau terminé par une espèce de petite plate-forme. Sur cette plate-forme se tenait accroupi, en faisant des grimaces, en brochant des babines, un singe fagotté en troubadour, et retenu par une chaîne assez longue qui lui permettait de décrire un cercle assez étendu, dont le pieu était le centre. Lorsque le taureau entrait dans la place, le premier objet qui lui frappait les yeux, c'était le singe sur son juchoir. Alors se jouait la comédie la plus divertissante : le taureau poursuivait le singe, qui remontait bien vite à sa plate-forme. L'animal furieux donnait de grands coups de cornes dans le poteau, et imprimait de terribles secousses à M. le babouin, en proie à la plus profonde terreur, et dont les transes se traduisaient par des grimaces d'une bouffonnerie irrésistible. Quelquefois même,

ne pouvant se tenir assez ferme au rebord de sa planche, bien qu'il s'y accrochât de ses quatre mains, il tombait sur le dos du taureau, auquel il se cramponnait désespérément. Alors l'hilarité n'avait plus de bornes, et quinze mille rires blancs illuminaient toutes ces faces brunes. — Mais à la comédie succéda la tragédie. Un pauvre nègre, garçon de place, qui portait un panier rempli de terre pulvérisée pour en jeter sur les mares de sang, fut attaqué par le taureau, qu'il croyait occupé ailleurs, et jeté en l'air à deux reprises. Il resta étendu sur le sable, sans mouvement et sans vie. Les *chulos* vinrent agiter leurs capes au nez du taureau, et l'attirèrent dans un autre coin de la place, afin que l'on pût emporter le corps du nègre. Il passa tout près de moi; deux *mozos* le tenaient par les pieds et la tête. Chose singulière, de noir il était devenu gros-bleu, ce qui est apparemment la manière de pâlir du nègre. Cet évènement ne troubla en rien la course. *Nada, es un moro;* ce n'est rien, c'est un noir, telle fut l'oraison funèbre du pauvre Africain. Mais si les hommes se montrèrent insensibles à sa mort, il n'en fut pas de même du singe, qui se tordait les bras, poussait des glapissemens affreux et se démenait de toutes ses forces pour rompre sa chaîne. — Regardait-il le nègre comme un animal de sa race, comme un frère réussi, comme le seul ami digne de le comprendre? — Toujours est-il que jamais je n'ai vu douleur plus vive, plus touchante, que celle de ce singe pleurant ce nègre, et ce fait est d'autant plus remarquable, qu'il avait vu des *picadores* renversés et en péril sans donner le moindre signe d'inquiétude ou de sympathie. Au même moment, un énorme hibou s'abattit au milieu de la place : il venait sans doute, en sa qualité d'oiseau de nuit, chercher cette ame noire pour l'emporter au paradis d'ébène des Africains. Sur les huit taureaux de cette course, quatre seulement devaient être tués. Les autres, après avoir reçu une demi-douzaine de coups de lance et trois ou quatre paires de *banderillas,* furent ramenés au *toril* par de grands bœufs ayant des clochettes au col. Le dernier, un *novillo,* fut abandonné aux amateurs, qui envahirent l'arène en tumulte, et le dépêchèrent à coups de couteau, car telle est la passion des Andalous pour les courses, qu'il ne leur suffit pas d'en être spectateurs; il faut encore qu'ils y prennent part, sans quoi ils se retireraient inassouvis.

Le bateau à vapeur *l'Océan* était en partance dans la rade retenu depuis quelques jours par le mauvais temps, ce superbe mauvais temps dont j'ai déjà parlé. Nous y montâmes avec un sentiment de satisfaction intime, car, par suite des évènemens de Valence et

des troubles qui en avaient été la suite, Cadix se trouvait quelque peu en état de siége. Les journaux ne paraissaient plus que remplis de pièces de vers ou de feuilletons traduits du français, et sur les angles de tous les murs étaient collés de petits *bandos* assez rebarbatifs, défendant les attroupemens de plus de trois personnes sous peine de mort. A part ces motifs de désirer un prompt départ, il y avait long-temps que nous marchions le dos tourné à la France; c'était la première fois depuis bien des mois que nous faisions un pas vers la mère-patrie, et, si dégagé que l'on soit de préjugés nationaux, il est difficile de se défendre d'un peu de chauvinisme à cette distance de son pays. En Espagne, la moindre allusion à la France me rendait furieux, et j'aurais chanté *gloire, victoire, lauriers, guerriers,* comme un comparse du Cirque-Olympique.

Tout le monde était sur le pont, allant, venant, faisant des signes d'adieu aux canots qui retournaient à terre; moi qui ne laissais sur le rivage aucun regret, aucun souvenir, je furetais dans les coins et les recoins du petit univers flottant qui devait me servir de prison pendant quelques jours. Dans le cours de mes investigations, je rencontrai une chambrette remplie d'une grande quantité d'urnes de faïence d'une forme intime et suspecte. Ces vases peu étrusques me surprirent par leur nombre, et je me dis : Voilà un chargement des moins poétiques. O Delille, pudique abbé, roi de la périphrase, par quelle circonlocution aurais-tu désigné dans ton alexandrin majestueux cette poterie domestique et nocturne? — A peine avions-nous fait une lieue, que je compris à quoi servait cette vaisselle. De tous côtés, l'on criait *me mareo*, le cœur me manque, des citrons, du rhum, de l'eau de cologne, des sels! Le pont offrait le spectacle le plus lamentable; les femmes, si charmantes tout à l'heure, verdissaient comme des noyées de huit jours. Elles gisaient sur des matelas, des malles, des couvertures dans un oubli complet de toute grace et de toute pudeur. Une jeune mère qui allaitait son enfant, saisie du mal de mer, avait négligé de refermer son corsage et ne s'en aperçut que lorsque nous eûmes dépassé Tarifa. Un malheureux perroquet, atteint aussi dans sa cage, et ne comprenant rien aux angoisses qu'il éprouvait, débitait son répertoire avec une volubilité éplorée la plus comique du monde. J'eus le bonheur de n'être pas malade. Les deux jours passés sur *le Voltigeur* m'avaient sans doute acclimaté. Mon compagnon, moins heureux que moi, fit le plongeon dans l'intérieur du navire, et ne reparut qu'à notre arrivée à Gibraltar. Comment la science moderne, qui s'occupe avec tant de sollicitude des rhumes de

cerveau des lapins et s'amuse à teindre en rouge les os des canards, n'a-t-elle pas encore cherché sérieusement un remède à cet horrible malaise qui fait plus souffrir qu'une agonie réelle?

La mer était encore un peu dure, bien que le temps fût magnifique; l'air avait une telle transparence, que nous apercevions assez distinctement la côte d'Afrique, le cap Spartel et la baie au fond de laquelle se trouve Tanger, que nous eûmes le regret de ne pouvoir visiter. Cette bande de montagnes pareilles à des nuages, dont elles ne différaient que par l'immobilité, était donc l'Afrique, la terre des prodiges, dont les Romains disaient : *Quid novi fert Africa?* le plus ancien continent, le berceau de la civilisation arabe, le foyer de l'islam; le monde noir où l'ombre absente du ciel se trouve seulement sur les visages; le laboratoire mystérieux où la nature, qui s'essaie à produire l'homme, transforme d'abord le singe en nègre! La voir et passer, quel raffinement nouveau du supplice de Tantale!

A la hauteur de Tarifa, bourgade dont les murailles de craie se dressent sur une colline escarpée derrière une petite île du même nom, l'Europe et l'Afrique se rapprochent et semblent vouloir se donner un baiser d'alliance. Le détroit est si resserré, que l'on découvre à la fois les deux continens. Il est impossible de ne pas croire, quand on est sur les lieux, que la Méditerranée n'ait été, à une époque qui ne doit pas être très reculée, une mer isolée, un lac intérieur, comme la mer Caspienne, la mer d'Aral et la mer Morte. Le spectacle qui se présentait à nos yeux était d'une magnificence merveilleuse. A gauche l'Europe, à droite l'Afrique, avec leurs côtes rocheuses, revêtues par l'éloignement de nuances lilas-clair, gorge-de-pigeon, comme celles d'une étoffe de soie à deux trames; en avant, l'horizon sans bornes et s'élargissant toujours; par-dessus, un ciel de turquoise; par-dessous, une mer de saphir d'une limpidité si grande, que l'on voyait la coque de notre bâtiment tout entière, ainsi que la quille des bateaux qui passaient auprès de nous, et qui semblaient plutôt voler dans l'air que flotter sur l'eau. Nous nagions en pleine lumière, et la seule teinte sombre que l'on eût pu découvrir à vingt lieues à la ronde venait de la longue aigrette de fumée épaisse que nous laissions après nous. Le bateau à vapeur est bien réellement une invention septentrionale; son foyer toujours ardent, sa chaudière en ébullition, ses cheminées, qui finiront par noircir le ciel de leur suie, s'harmonisent admirablement avec les brouillards et les brumes du nord. Dans les splendeurs du midi, il fait tache. La nature était en gaieté; de grands oiseaux de mer d'une blancheur

de neige rasaient l'eau du coupant de leurs ailes. Des thons, des dorades, des poissons de toute sorte, lustrés, vernissés, étincelans, faisaient des sauts, des cabrioles, et folâtraient avec la vague; des voiles se succédaient d'instant en instant, blanches, arrondies comme le sein plein de lait d'une Néréïde qui se serait fait voir au-dessus de l'onde. Les côtes se teignaient de couleurs fantastiques, leurs plis, leurs déchirures, leurs escarpemens, accrochaient les rayons du soleil de manière à produire les effets les plus merveilleux, les plus inattendus, et nous offraient un panorama sans cesse renouvelé. Vers les quatre heures, nous étions en vue de Gibraltar, attendant que *la santé* (c'est ainsi qu'on appelle les agens du lazaret) voulût bien venir prendre nos papiers avec des pincettes, et voir si d'aventure nous n'apportions pas dans nos poches quelque fièvre jaune, quelque choléra bleu, ou quelque peste noire.

L'aspect de Gibraltar dépayse tout-à-fait l'imagination; l'on ne sait plus où l'on est ni ce que l'on voit. Figurez-vous un immense rocher ou plutôt une montagne de quinze cents pieds de haut qui surgit subitement, brusquement, du milieu de la mer sur une terre si plate et si basse, qu'à peine l'aperçoit-on. Rien ne la prépare, rien ne la motive, elle ne se relie à aucune chaîne; c'est un monolithe monstrueux lancé du ciel, un morceau de planète écornée tombé là pendant une bataille d'astres, un fragment de monde cassé. Qui l'a posée à cette place? Dieu seul et l'éternité le savent. Ce qui ajoute encore à l'effet de ce rocher inexplicable, c'est sa forme; l'on dirait un sphinx de granit énorme, démesuré, gigantesque, comme pourraient en tailler des Titans qui seraient sculpteurs, et auprès duquel les monstres camards de Karnack et de Giseh sont dans la proportion d'une souris à un éléphant. L'allongement des pattes forme ce qu'on appelle la pointe d'Europe; la tête, un peu tronquée, est tournée vers l'Afrique, qu'elle semble regarder avec une attention rêveuse et profonde. Quelle pensée peut avoir cette montagne à l'attitude sournoisement méditative? Quelle énigme propose-t-elle ou cherche-t-elle à deviner? Les épaules, les reins et la croupe, s'étendent vers l'Espagne à grands plis nonchalans, en belles lignes onduleuses comme celles des lions au repos. La ville est au bas, presque imperceptible, misérable détail perdu dans la masse. Les vaisseaux à trois ponts à l'ancre dans la baie paraissent des jouets d'Allemagne, de petits modèles de navires en miniature, comme on en vend dans les ports de mer; les barques, des mouches qui se noient dans du lait; les fortifications même ne sont pas apparentes. Cependant la montagne est

creusée, minée, fouillée dans tous les sens; elle a le ventre plein de canons, d'obusiers et de mortiers; elle regorge de munitions de guerre. C'est le luxe et la coquetterie de l'imprenable. Mais tout cela ne produit à l'œil que quelques lignes imperceptibles qui se confondent avec les rides du rocher, quelques trous par lesquels les pièces d'artillerie passent furtivement leurs gueules de bronze. Au moyen-âge, Gibraltar eût été hérissée de donjons, de tours, de tourelles, de remparts crénelés; au lieu de se tenir au bas, la forteresse eût escaladé la montagne et se fût posée comme un nid d'aigle sur la crête la plus aiguë. Les batteries actuelles rasent la mer, si resserrée à cet endroit, et rendent le passage pour ainsi dire impossible. Gibraltar était appelé par les Arabes Ghiblaltâh, c'est-à-dire *le Mont de l'Entrée.* Jamais nom ne fut mieux justifié. Son nom antique est Calpé. Abyla, maintenant le Mont des Singes, est de l'autre côté en Afrique, tout près de Ceuta, possession espagnole, le Brest et le Toulon de la Péninsule, où l'on envoie les plus endurcis des galériens. Nous distinguions parfaitement la forme de ses escarpemens et sa cime encapuchonnée de nuages, malgré la sérénité de tout le reste du ciel.

Comme Cadix, Gibraltar, situé à l'entrée d'un golfe dans une presqu'île, ne tient au continent que par une étroite langue de sable que l'on appelle *le terrain neutre,* et sur laquelle sont établies des lignes de douanes. La première possession espagnole de ce côté est San-Roque. Algeciras, dont les maisons blanches reluisent dans l'azur universel comme le ventre argenté d'un poisson à fleur d'eau, est précisément en face de Gibraltar; au milieu de ce bleu splendide, Algeciras faisait sa petite révolution; l'on entendait vaguement pétiller des coups de fusil comme des grains de sel que l'on jetterait au feu. L'ayuntamiento se réfugia même sur notre bateau à vapeur, où il se mit à fumer son cigare le plus tranquillement du monde.

La *santé* ne nous ayant trouvé aucune infection, nous fûmes abordés par les canots, et un quart d'heure après nous étions à terre. L'effet produit par la physionomie de la ville est des plus bizarres. En faisant un pas, vous faites cinq cents lieues; c'est un peu plus que le Petit Poucet avec ses fameuses bottes. Tout à l'heure, vous étiez en Andalousie; vous êtes en Angleterre. Des villes moresques du royaume de Grenade et de Murcie, vous tombez subitement à Ramsgate; voilà les maisons de briques avec leurs fossés, leurs portes bâtardes, leurs fenêtres à guillotine, exactement comme à Twickenham ou à Richmond. Allez un peu plus loin, vous trouverez les cottages aux grilles et aux barrières peintes. Les promenades et les

jardins sont plantés de frênes, de bouleaux, d'ormes, et de la verte végétation du Nord, si différente de ces découpures de tôle vernie qu'on fait passer pour du feuillage dans les pays méridionaux. Les Anglais ont une individualité si prononcée, qu'ils sont les mêmes partout, et je ne sais vraiment pas pourquoi ils voyagent, car ils emportent avec eux toutes leurs habitudes, et charrient leur intérieur sur leur dos, comme de vrais colimaçons. En quelque endroit qu'un Anglais se trouve, il vit exactement comme s'il était à Londres; il lui faut son thé, ses rumpsteaks, ses tartes de rhubarbe, son porter et son sherry s'il se porte bien, et son calomel s'il se porte mal. Au moyen des innombrables boîtes qu'il traîne après lui, l'Anglais se procure en tous lieux le *home* et le *comfort* nécessaires à son existence. Que d'outils il faut pour vivre à ces honnêtes insulaires, que de mal ils se donnent pour être à leur aise, et combien je préfère à ces recherches et à ces complications la sobriété et le dénuement espagnols! Depuis bien long-temps je n'avais vu sur la tête des femmes ces horribles galettes, ces odieux cornets de carton recouverts d'un lambeau d'étoffe, qui se désignent sous le nom de chapeaux, et au fond desquels le beau sexe ensevelit sa figure dans les pays prétendus civilisés. Je ne puis exprimer la sensation désagréable que j'éprouvai à la vue de la première Anglaise que je rencontrai, un chapeau à voile vert sur la tête, marchant comme un grenadier de la garde au moyen de grands pieds chaussés de grands brodequins. Ce n'était pas qu'elle fût laide, au contraire, mais j'étais accoutumé à la pureté de race, à la finesse de cheval arabe, à la grace exquise de démarche, à la mignonnerie et à la gentillesse andalouses, et cette figure rectiligne, au regard étamé, à la physionomie morte, aux gestes anguleux, avec sa tenue exacte et méthodique, son parfum de *cant* et son absence de tout naturel, me produisit un effet comiquement sinistre. Il me sembla que j'étais mis tout à coup en présence du spectre de la civilisation, mon ennemie mortelle, et que cette apparition voulait dire que mon rêve de liberté vagabonde était fini, et qu'il fallait rentrer, pour n'en plus sortir, dans la vie du XIXe siècle. Devant cette Anglaise, je me sentis tout honteux de n'avoir ni gants blancs, ni lorgnon, ni souliers vernis, et je jetai un regard confus sur les broderies extravagantes de mon caban bleu de ciel. Pour la première fois, depuis six mois, je compris que je n'étais pas convenable, et que je n'avais pas l'air gentleman. Ces longs visages britanniques, ces soldats rouges aux allures d'automate, en face de ce ciel étincelant et de cette mer si brillante, ne sont pas dans leur droit;

l'on comprend que leur présence est due à une surprise, à une usurpation. Ils occupent, mais ils n'habitent pas leur ville.

Les juifs, repoussés ou mal vus par les Espagnols, qui, s'ils n'ont plus de religion, ont encore de la superstition, abondent à Gibraltar, devenue hérétique avec les mécréans d'Anglais. Ils promènent par les rues leurs profils au nez crochu, à la bouche mince, leur crâne jaune et luisant coiffé d'un bonnet rabbinique posé en arrière, leurs lévites rapées de forme étroite et de couleur sombre : les juives, qui, par un privilège singulier, sont aussi belles que leurs maris sont hideux, portent des manteaux noirs à capuchon bordés d'écarlate et d'un caractère pittoresque. Leur rencontre vous fait penser vaguement à la Bible, à Rachel sur le bord du puits, aux scènes primitives des époques patriarcales, car, ainsi que toutes les races orientales, elles conservent dans leurs longs yeux noirs et sur leurs teints dorés le reflet mystérieux d'un monde évanoui. Il y a aussi à Gibraltar beaucoup de Marocains, d'Arabes de Tanger et de la côte; ils y tiennent de petites boutiques de parfums, de ceintures de soie, de pantoufles, de chasse-mouches, de coussins de cuir historié, et autres menues industries barbaresques. Comme nous voulions faire quelques emplettes de babioles et de curiosités, on nous conduisit chez un des principaux, qui demeurait dans la ville haute, en nous faisant passer par des rues en escalier, moins anglaises que celles de la ville basse, et qui laissaient, à de certains détours, la vue s'échapper sur le golfe d'Algeciras, magnifiquement éclairé par les dernières lueurs du jour. En entrant dans la maison du Marocain, nous fûmes enveloppés d'un nuage d'arômes orientaux; le parfum doux et pénétrant de l'eau de rose nous monta au cerveau, et nous fit penser aux mystères du harem et aux merveilles des *Mille et une Nuits*. Les fils du marchand, beaux jeunes gens d'une vingtaine d'années, étaient assis sur des bancs près de la porte et respiraient la fraîcheur du soir. Ils étaient doués de cette pureté de traits, de cette limpidité du regard, de cette noblesse nonchalante, de cet air de mélancolie amoureuse et pensive, attributs de races pures. Le père avait la mine étoffée et majestueuse d'un roi-mage. Nous nous trouvions bien laids et bien mesquins à côté de ce gaillard solennel, et du ton le plus humble, le chapeau à la main, nous lui demandâmes s'il voulait bien daigner nous vendre quelques paires de babouches de maroquin jaune; il fit un signe d'acquiescement, et, comme nous lui faisions observer que le prix était un peu élevé, il nous répondit d'une façon grandiose en espagnol : « Je ne surfais jamais, cela est bon pour les

chrétiens. » Ainsi notre mauvaise foi commerciale nous rend un objet de mépris pour les nations barbares, qui ne comprennent pas que le désir de gagner quelques centimes de plus puisse faire parjurer un homme.

Nos acquisitions faites, nous redescendîmes dans le Bas-Gibraltar, et nous allâmes faire un tour sur une belle promenade plantée d'arbres du Nord, entremêlés de fleurs, de factionnaires et de canons, où l'on voit des calèches et des cavaliers absolument comme à Hyde-Parck. Il n'y manque que la statue d'Achille-Wellington. Heureusement les Anglais n'ont pu ni salir la mer ni noircir le ciel; cette promenade est hors la ville, vers la pointe d'Europe et du côté de la montagne habité par les singes. C'est le seul endroit de notre continent où ces aimables quadrumanes vivent et se multiplient à l'état sauvage. Selon que le vent change, ils passent d'un revers à l'autre du rocher et servent ainsi de baromètre; il est défendu de les tuer, sous des peines très sévères. Quant à moi, je n'en ai pas vu; mais la température du lieu est assez brûlante pour que les macaques et les cercopithèques les plus frileux s'y puissent développer sans poêle et sans calorifères. — Abyla, s'il faut en croire son nom, doit jouir, sur la côte d'Afrique, d'une population semblable.

Le lendemain, nous quittions ce parc d'artillerie et ce foyer de contrebande, et nous voguions vers Malaga, que nous connaissions déjà, mais qui nous fit plaisir à revoir, avec son phare svelte et blanc, son port encombré et son mouvement perpétuel. Vue de la mer, la cathédrale semble plus grande que la ville, et les ruines des anciennes fortifications arabes produisent sur les pentes des rochers les effets les plus romantiques. Nous retournâmes à notre auberge des *Trois Rois*, et la gentille Dolorès poussa un cri de joie en nous reconnaissant.

Le jour suivant, nous reprenions la mer, alourdis d'une cargaison de raisins secs; et, comme nous avions perdu un peu de temps, le capitaine résolut de brûler Alméria et de pousser tout d'un trait jusqu'à Carthagène.

Nous suivions la côte d'Espagne d'assez près pour ne la jamais perdre de vue. Celle d'Afrique, par suite de l'élargissement du bassin méditerranéen, avait depuis long-temps disparu de l'horizon. D'une part nous avions donc pour perspective de longues bandes de falaises bleuâtres, aux escarpemens bizarres, aux fissures perpendiculaires tachetées çà et là de points blancs indiquant un petit village, une tour de vigie, une guérite de douanier, de l'autre la pleine mer,

tantôt moirée et gauffrée par le courant ou la bise, tantôt d'un azur terne et mat ou bien d'une transparence de cristal, tantôt d'un éclat tremblant comme une basquine de danseuse, tantôt opaque, huileuse et grise comme du mercure et de l'étain fondu; une variété de tons et d'aspects inimaginables, à faire le désespoir des peintres et des poètes! Une procession de voiles rouges, blanches, blondes, de navires de toute taille et de tout pavillon, égayaient le coup d'œil et lui ôtaient ce que la vue d'une solitude infinie a toujours de triste. Une mer sans aucune voile est le spectacle le plus mélancolique et le plus navrant que l'on puisse contempler. Songer qu'il n'y a pas une pensée humaine sur un si grand espace, pas un cœur pour comprendre ce sublime spectacle! Un point blanc à peine perceptible sur ce bleu sans fond et sans limite, et l'immensité est peuplée; il y a un intérêt, un drame.

Carthagène, qu'on appelle *Cartagena de Levante* pour la distinguer de la Carthagène d'Amérique, occupe le fond d'une baie, espèce d'entonnoir de rochers où les vaisseaux sont parfaitement à l'abri de tous les vents. Sa découpure n'a rien de bien pittoresque; les traits les plus distincts qu'elle ait laissés dans notre mémoire sont deux moulins à vent dessinés en noir sur un fond de ciel clair. A peine avions-nous mis le pied dans les canots pour descendre à terre, que nous fûmes assaillis, non par des portefaix, pour enlever nos bagages comme à Cadix, mais bien par d'affreux drôles qui nous vantaient les charmes d'une foule de Balbinas, de Casildas, d'Hilarias, de Lolas, à n'y pouvoir rien entendre.

L'aspect de Carthagène diffère entièrement de celui de Malaga. Autant Malaga est gaie, riante, animée, autant Carthagène est morne, renfrognée dans sa couronne de roches pelées et stériles, aussi sèches que les collines égyptiennes au flanc desquelles les Pharaons creusaient leurs syringes. La chaux a disparu, les murs ont repris les teintes sombres, les fenêtres sont grillées de serrureries compliquées, et les maisons, plus rébarbatives, ont cet air de prison qui distingue les manoirs castillans. Cependant, sans vouloir tomber ici dans le travers de ce voyageur qui écrivait sur son calepin : toutes les femmes de Calais sont acariâtres, rousses et bossues, parce que l'hôtesse de son auberge réunissait ces trois défauts, nous devons dire que nous n'avons aperçu, à ces fenêtres si bien garnies de barreaux, que de charmans visages et des physionomies d'ange; c'est peut-être pour cela qu'elles sont grillées avec tant de soin. En attendant le dîner, nous allâmes visiter l'arsenal maritime, établissement conçu dans les

proportions les plus grandioses, et aujourd'hui dans un état d'abandon qui fait peine à voir; ces vastes bassins, ces cales, ces chantiers inactifs, où pourrait se construire une autre Armada, ne servent plus à rien. Deux ou trois carcasses ébauchées, pareilles à des squelettes de cachalots échoués, achèvent de pourrir obscurément dans un coin; des milliers de grillons ont pris possession de ces grands bâtimens déserts, on ne sait où poser le pied pour n'en pas écraser; ils font tant de bruit avec leurs petites crécelles, que l'on a de la peine à s'entendre parler. Malgré l'amour que je professe pour les grillons, amour que j'ai exprimé en prose et en vers, je dois convenir qu'il y en avait un peu trop.

De Carthagène, nous allâmes jusqu'à la ville d'Alicante, de laquelle, d'après un vers des *Orientales* de Victor Hugo, je m'étais composé dans ma tête un dessin infiniment trop dentelé.

Alicante aux clochers mêle les minarets.

Or, Alicante, du moins aujourd'hui, aurait beaucoup de peine à opérer ce mélange que je reconnais pour infiniment désirable et pittoresque, attendu qu'elle n'a d'abord pas de minaret, et qu'ensuite le seul clocher qu'elle possède n'est qu'une tour fort basse et peu apparente. Ce qui caractérise Alicante, c'est un énorme rocher qui s'élève du milieu de la ville, lequel rocher, magnifique de forme, magnifique de couleur, est coiffé d'une forteresse, et flanqué d'une guérite suspendue sur l'abîme de la façon la plus audacieuse. L'hôtel-de-ville, ou pour plus de couleur locale, le palais de la Constitution, est un édifice charmant et du meilleur goût. L'Alameda, toute dallée de pierre, est ombragée par deux ou trois allées d'arbres assez garnis de feuilles pour des arbres espagnols, dont le pied ne trempe pas dans un puits. Les maisons s'élèvent et reprennent la tournure européenne. Je vis deux femmes coiffées de chapeaux jaune-soufre, symptôme menaçant. Voilà tout ce que je sais d'Alicante, où le bateau ne toucha que le temps nécessaire pour prendre du frêt et du charbon : temps d'arrêt dont nous profitâmes pour déjeuner à terre. Comme on le pense bien, nous ne négligeâmes pas l'occasion de faire quelques études consciencieuses sur le vin du cru, que je ne trouvai pas aussi bon que je me l'imaginais, malgré son authenticité incontestable; cela tenait peut-être au goût de poix que lui avait communiqué la *bota* qui le renfermait. Notre prochaine étape devait nous conduire à Valence, *Valencia del Cid*, comme disent les Espagnols.

D'Alicante à Valence, les falaises de la rive continuent à présenter

des formes bizarres, des aspects inattendus; on nous fit remarquer sur le sommet d'une montagne une entaille carrée, et qui semble pratiquée par la main de l'homme. Cette entaille s'appelle le Coup d'épée de Roland, du moins à ce que nous dit le capitaine du bateau à vapeur, à qui je laisse la responsabilité de ce renseignement. Le jour suivant, vers le matin, nous mouillions devant le Grao : c'est ainsi qu'on nomme le port et le faubourg de Valence, qui est éloignée de la mer d'une demi-lieue. La vague était assez forte, et nous arrivâmes au débarcadère passablement arrosés. Là nous prîmes une tartane pour nous rendre à la ville. Le mot tartane s'entend d'ordinaire dans un sens maritime; la tartane de Valence est une caisse recouverte de toile cirée et posée sur deux roues sans le moindre ressort. Ce véhicule nous parut, comparé aux *galeras*, d'une mollesse efféminée, et jamais voiture de Clochez ne fut trouvée si douce. Nous étions surpris et comme embarrassés d'être si bien. De grands arbres bordaient la route que nous suivions, agrément dont nous avions perdu l'habitude depuis long-temps.

Valence, sous le rapport pittoresque, répond assez peu à l'idée qu'on s'en fait d'après les romances et les chroniques. C'est une grande ville, plate, éparpillée, confuse dans son plan, et sans avoir les avantages que donne aux vieilles villes bâties sur des terrains accidentés le désordre de leur construction. Valence est située dans une plaine nommée la Huerta, au milieu de jardins et de cultures où de perpétuelles irrigations entretiennent une fraîcheur bien rare en Espagne. Le climat en est si doux, que les palmiers et les orangers y viennent en pleine terre à côté des productions du Nord. Aussi Valence fait un grand commerce d'oranges; pour les mesurer, on les fait passer par un anneau, comme les boulets dont on veut reconnaître le calibre; celles qui ne passent pas, forment le premier choix. Le Guadalaviar, traversé par cinq beaux ponts de pierre, et bordé d'une superbe promenade, passe à côté de la ville, presque sous les remparts. Les nombreuses saignées qu'on pratique à sa veine pour l'arrosement rendent, les trois quarts de l'année, ses cinq ponts un objet de luxe et d'ornement. La porte du Cid, par laquelle on passe pour aller à la promenade du Guadalaviar, est flanquée de grosses tours crénelées d'un assez bon effet.

Les rues de Valence sont étroites, bordées de maisons élevées d'un aspect assez maussade, et sur quelques-unes l'on déchiffre encore quelques blasons frustes mutilés; l'on devine des fragmens de sculptures émoussées, chimères sans ongles, femmes sans nez, che-

valiers sans bras. Une croisée de la renaissance, perdue, empâtée dans un affreux mur de maçonnerie récente, fait lever de loin en loin les yeux de l'artiste et lui arrache un soupir de regret; mais ces rares vestiges, il faut les chercher dans les angles obscurs, au fond des arrière-cours, et Valence n'en a pas moins la physionomie toute moderne. La cathédrale, d'une architecture hybride, malgré un abside à galerie avec pleins-cintres romains, n'a rien qui puisse attirer l'attention du voyageur après les merveilles de Burgos, de Tolède et de Séville. Quelques retables finement sculptés, un tableau de Sébastien del Piombo, un autre de l'Espagnolet dans sa manière tendre, lorsqu'il tâchait d'imiter le Corrège, voilà tout ce qu'il y a de remarquable. Les autres églises, bien que nombreuses et riches, sont bâties et décorées dans ce goût étrange d'ornementation rocaille dont nous avons donné déjà plusieurs fois la description. On ne peut, en voyant toutes ces extravagances, que regretter tant de talent et d'esprit gaspillé en pure perte. *La Lonja de Seda* (bourse de la soie), sur la place du marché, est un délicieux monument gothique; la grand'salle, dont la voûte retombe sur des rangées de colonnes aux nervures tordues en spirales d'une légèreté extrême, est d'une élégance et d'une gaieté d'aspect rares dans l'architecture gothique, plus propre en général à exprimer la mélancolie que le bonheur. C'est dans la Lonja que se donnent au carnaval les fêtes et les bals masqués. Pour en finir avec les monumens, disons quelques mots de l'ancien couvent de la Merced, où l'on a réuni un grand nombre de peintures, les unes médiocres, les autres mauvaises, à quelques rares exceptions près. Ce qui me charma le plus à la Merced, c'est une cour entourée d'un cloître et plantée de palmiers d'une grandeur et d'une beauté tout orientales, qui filent comme la flèche dans la limpidité de l'air.

Le véritable attrait de Valence pour le voyageur, c'est sa population ou pour mieux dire celle de Huerta qui l'environne. Les paysans valenciens ont un costume d'une étrangeté caractéristique qui ne doit pas avoir varié beaucoup depuis l'invasion des Arabes, et qui ne diffère que très peu du costume actuel des Mores d'Afrique. Ce costume consiste en une chemise, un caleçon flottant de grosse toile serré d'une ceinture de laine rouge, et en un gilet de velours vert ou bleu garni de boutons faits de piécettes d'argent; les jambes sont enfermées dans des espèces de *knémides* ou jambarts de laine blanche bordées d'un liseré bleu et laissant le genou et le coudepied à découvert. Pour chaussures, ils portent des *alpargatas*, sandales de cordes

tressées, dont la semelle a près d'un pouce d'épaisseur, et qui s'attachent au moyen de rubans comme les cothurnes grecs; ils ont la tête habituellement rasée à la façon des Orientaux et presque toujours enveloppée d'un mouchoir de couleur éclatante; sur ce foulard est posé un petit chapeau bas de forme, à bords retroussés, enjolivé de velours, de houppes de soie, de paillons et de clinquant. Une pièce d'étoffe bariolée, appelée *capa de muestra*, ornée de rosettes de rubans jaunes, et qui se jette sur l'épaule, complète cet ajustement plein de noblesse et de caractère : dans les coins de sa cape, qu'il arrange de mille manières, le Valencien serre son argent, son pain, son melon d'eau, sa *navaja;* c'est à la fois pour lui un bissac et un manteau. Il est bien entendu que nous décrivons là le costume au grand complet, l'habit des jours de fêtes; les jours ordinaires et de travail, le Valencien ne conserve guère que la chemise et le caleçon : alors, avec ses énormes favoris noirs, son visage brûlé du soleil, son regard farouche, ses bras et ses jambes couleur de bronze, il a vraiment l'air d'un Bédouin, surtout s'il défait son mouchoir et laisse voir son crâne rasé et bleu comme une barbe fraîchement faite. Malgré les prétentions de l'Espagne à la catholicité, j'aurai toujours beaucoup de peine à croire que de pareils gaillards ne soient pas musulmans. C'est probablement à cet air féroce que les Valenciens doivent la réputation de mauvaises gens (*mala gente*) qu'ils ont dans les autres provinces d'Espagne : on m'a dit vingt fois que, dans la Huerta de Valence, lorsqu'on avait envie de se défaire de quelqu'un, il n'était pas difficile de trouver un paysan qui, pour cinq ou six douros, se chargeait de la besogne. Ceci m'a l'air d'une pure calomnie; j'ai souvent rencontré dans la campagne des drôles à mines effroyables qui m'ont toujours salué fort poliment. Un soir même, nous nous étions perdus et nous faillîmes coucher à la belle étoile, les portes de la ville se trouvant fermées à notre retour, et cependant il ne nous arriva rien de fâcheux, quoiqu'il fît nuit noire depuis long-temps, que Valence et les environs fussent en révolution.

Par un contraste singulier, les femmes de ces Kabyles européens sont pâles, blondes, *bionde e grassote*, comme les Vénitiennes; elles ont un doux sourire triste sur la bouche, un tendre rayon bleu dans le regard; on ne saurait imaginer un contraste plus parfait. Ces noirs démons du paradis de la Huerta ont pour femmes des anges blancs, dont les beaux cheveux sont retenus par un grand peigne à galerie

ou traversés par de longues aiguilles ornées à leur extrémité de boules d'argent ou de verroteries. Autrefois les Valenciennes portaient un délicieux costume national qui rappelait celui des Albanaises; malheureusement elles l'ont abandonné pour cet effroyable costume anglo-français, pour les robes à manches à gigot et autres abominations pareilles. Il est à remarquer que les femmes sont les premières à quitter les vêtemens nationaux; il n'y a guère plus en Espagne que les hommes du peuple qui conservent les anciens costumes. Ce manque d'intelligence dans ce qui touche à la toilette surprend de la part d'un sexe essentiellement coquet; mais l'étonnement cesse lorsque l'on songe que les femmes n'ont que le sentiment de la mode et non celui de la beauté. Une femme trouvera toujours charmant le plus misérable chiffon, si le genre suprême est de porter ce chiffon.

Nous étions depuis une dizaine de jours à Valence, attendant le passage d'un autre bateau à vapeur, car le temps avait dérangé les départs et brouillé toutes les correspondances. Notre curiosité était satisfaite, et nous n'aspirions plus qu'à retourner à Paris, à revoir nos parens, nos amis, les chers boulevarts, les chers ruisseaux; je crois, Dieu me le pardonne, que je nourrisais le désir secret d'assister à un vaudeville; bref, la vie civilisée, oubliée pendant six mois, nous réclamait impérieusement. Nous avions envie de lire le journal du jour, de dormir dans notre lit, et mille autres fantaisies béotiennes. Enfin, il passa un paquebot anglais, venant de Gibraltar, qui nous prit et nous conduisit à Port-Vendre, en passant par Barcelone, où nous ne restâmes que quelques heures. L'aspect de Barcelone ressemble à Marseille, et le type espagnol n'y est presque plus sensible : les édifices sont grands, réguliers, et, sans les immenses pantalons de velours bleu et les grands bonnets rouges des Catalans, l'on pourrait se croire dans une ville de France. Malgré sa Rambla plantée d'arbres, ses belles rues alignées, Barcelone a un air un peu guindé et un peu raide, comme toutes les villes lacées trop dru dans un justaucorps de fortifications.

La cathédrale est fort belle, surtout à l'intérieur, qui est sombre, mystérieux, presque effrayant. Les orgues sont de facture gothique et se ferment avec de grands panneaux couverts de peintures. Une tête de Sarrazin grimace affreusement sous le pendentif qui les supporte. De charmans lustres du xve siècle, brodés à jour comme des reliquaires, tombent des nervures de la voûte. En sortant de l'église, on entre dans un beau cloître de la même époque, plein de

rêverie et de silence, dont les arcades demi-ruinées prennent les tons grisâtres des vieilles architectures du Nord. La rue de *la Plateria* (de l'orfévrerie) éblouit les yeux par ses devantures et ses verrines étincelantes de bijoux, et surtout d'énormes boucles d'oreilles grosses comme des grappes, d'une richesse lourde et massive, un peu barbare, mais d'un effet assez majestueux, qui sont achetées principalement par les paysannes aisées.

Le lendemain, à dix heures du matin, nous entrions dans la petite anse au fond] de laquelle se trouve Port-Vendre. — Nous étions en France. — Vous le dirai-je? en mettant le pied sur le sol de la patrie, je me sentis des larmes dans les yeux, — non de joie, mais de regret. — Les tours vermeilles, les sommets d'argent de la sierra Nevada, les lauriers-roses du Généralife, les longs regards de velours humides, les lèvres d'œillet en fleur, les petits pieds et les petites mains, tout cela me revint si vivement à l'esprit, qu'il me sembla que cette France, où pourtant j'allais retrouver ma mère, était pour moi une terre d'exil. Le rêve était fini.

Théophile Gautier.

DE L'ADMINISTRATION

DE

L'AGRICULTURE

EN FRANCE.

Si jamais un art a été l'objet de panégyriques, d'encouragemens oratoires, de louanges poétiques, c'est celui de l'agriculture, et depuis la Bible, qui le déclare une création du Très-Haut, jusqu'à Sully, qui y voyait les mamelles de l'état, et jusqu'au XVIIIe siècle, où, en pleine académie, on applaudissait à *Choiseul agricole* et à *Voltaire fermier*, le concert approbateur ne lui a pas manqué. L'agriculture est un peu dans le cas de ces robustes enfans qui nourrissent toute leur famille de leur travail; les parens en font volontiers l'éloge, tandis qu'ils réservent leur amour et leurs caresses à l'enfant infirme dont la frêle existence est un enchaînement de maladies et de crises. Chez nous, en effet, le robuste enfant est abandonné à la force de sa constitution; l'enfant frêle et délicat, qui donne des in-

quiétudes continuelles, dont la vie est sans cesse compromise, l'industrie commerciale et manufacturière, est l'objet de tous les soins; c'est pour elle que se font les lois, les traités; on stipule de ses intérêts aux dépens de son frère qui la fait vivre et qui n'obtient que des phrases officielles, encens annuel que l'on croit devoir suffire à sa grossière simplicité.

Est-ce la bonne volonté qui manque au gouvernement pour protéger efficacement l'agriculture? Nous ne lui faisons pas cette injure. Tous nos hommes d'état connaissent l'importance de cet art, tous voudraient lui être utiles. Et comment en serait-il autrement? La plupart de nos législateurs ne sont-ils pas appelés par des électeurs qui cultivent le sol? Eux-mêmes ne quittent-ils pas la charrue, ou n'y tiennent-ils pas de près? Quand le général Bugeaud, un des plus dignes représentans des intérêts agricoles, demanda l'augmentation des fonds d'encouragement, l'opposition qui se manifesta était-elle hostile à l'agriculture? Eh! mon Dieu non! On craignait le mauvais usage que l'on pourrait faire du crédit demandé, on craignait de le voir livré à des mains inexpérimentées qui en feraient la proie de l'intrigue et de la faveur; mais, si on lui avait donné d'avance une destination utile dans l'intérêt du sol français, la chambre aurait été unanime pour le voter. C'est qu'en effet ce n'est pas la bonne volonté pour l'agriculture qui manque; c'est sans le savoir qu'on lui fait quelquefois beaucoup de mal, on voudrait toujours lui faire du bien; seulement, disons-le avec franchise, ce bien, on ne sait pas le faire; on marche en hésitant, parce qu'on craint de ne pas être dans la bonne route. La première chose dont il se faut préoccuper aujourd'hui, c'est de bien établir les vrais besoins de l'agriculture française, c'est de faire naître la conviction sur l'efficacité des remèdes proposés pour guérir ses maux : cela fait, tout sera facile, parce que tout le monde veut lui être propice.

Malheureusement, dans la confusion où sont les idées agricoles en France, ce n'est pas chose facile que d'entraîner cette conviction; il faut remonter bien haut et bien loin, il faut remuer bien des systèmes, rappeler bien des faits, combattre bien des préjugés, contrarier peut-être bien des intérêts; il faut autre chose encore, il faut être lu et lu avec attention; réclamer l'attention de ceux qui ont hâte, de ceux devant qui s'entassent les feuilles et les brochures, et qui ne peuvent suffire à la tâche quotidienne de les lire, n'est-ce pas déjà une des difficultés de l'entreprise? J'essaie cependant, espérant qu'au moins quelques esprits sérieux m'entendront, et que leur autorité

déterminera la conviction des autres. Sans entrer aujourd'hui dans le fond d'un sujet délicat, et qui demanderait une discussion approfondie, je me bornerai à parcourir rapidement l'ensemble des questions agricoles, afin d'en tirer un programme propre à diriger le gouvernement et les chambres dans le choix des mesures à prendre pour protéger efficacement l'agriculture. Nous prendrons parmi ces questions celles dont la solution est la plus grave et celles qui préoccupent et divisent le plus l'opinion. Au nombre de ces dernières se trouve sans contredit le morcellement progressif de la propriété. Je remarquerai d'abord que la loi ne peut y apporter que trois genres de restriction, l'institution du droit d'aînesse, la création de substitutions et de majorats, la fixation d'une limite dans la subdivision des parcelles. La restauration, qui par politique, plus que par des considérations agricoles, voulait reconstituer et conserver la grande propriété, opta pour le droit d'aînesse. Ce droit était encore vivant dans les souvenirs de la nation, les pères de famille et les aînés l'accueillaient avec faveur; c'était avoir une majorité certaine parmi ceux qui font la loi, et cependant la mesure qu'on présentait fut repoussée. Mais ce fut l'impopularité du gouvernement qui fit seule échouer la proposition. Qui ne sait, en effet, que le droit d'aînesse existe encore de fait au milieu de nous, quoique avec ce degré d'atténuation que lui impriment, non la volonté des parens, mais les entraves de la loi? Il n'est pas de ruse, pas de détour que les pères n'emploient pour grossir la part disponible au profit de leur aîné, et il n'est pas d'effort laborieux qu'ils ne tentent pour lui former un pécule qui puisse le mettre en état de conserver le champ paternel en désintéressant ses frères. Si ce sentiment s'efface au sein de la classe moyenne, qui vit de ses rentes et dont l'industrie pourrait trop difficilement se former un semblable capital, si cette classe paraît céder à la force des circonstances, il n'en est pas de même de nos paysans propriétaires; chez eux, l'esprit de famille est encore dans toute sa vigueur. Et cependant quel gouvernement voudrait aujourd'hui proposer à la France le rétablissement du droit d'aînesse? D'abord, selon moi, il tenterait une chose mauvaise, et ensuite ceux même qui s'accommodent le mieux de la pratique s'élèveraient contre la théorie; le sentiment public, qui ne flétrit point l'injustice du père de famille, ne souffrirait pas qu'elle fût rendue légale. On y verrait le projet de rétablir une aristocratie nouvelle, on y verrait tous les fantômes que l'esprit de parti sait si bien évoquer; ce serait courir un danger inutile pour obtenir un effet incertain.

Le faible reste du système des substitutions, renouvelé par l'empereur sous la forme de majorats, est venu finir devant la révolution de juillet. Ce système d'ailleurs est jugé. C'est l'asservissement de la famille, de la mère, des oncles, des frères, au fils aîné; c'est la ruine de celui qui jouit de la substitution, et qui, ne pouvant être exproprié, dépense sans prévoyance; c'est celle de ses créanciers, à qui tout gage échappe par la mort de leur débiteur; c'est la ruine encore de la propriété, que l'on épuise à dessein quand la substitution doit changer de ligne. A moins que l'état social n'offre d'abondantes ressources pour doter les cadets, des places opulentes accordées à leur nom, des carrières ouvertes pour eux seuls, un riche commerce qu'ils puissent exploiter, ce système crée une caste de *parias* dangereux, prêts à se révolter contre la société. C'est seulement par les ressources que nous venons d'énumérer que se conserve l'aristocratie anglaise. Quand le commerce manqua à Venise, le nombre des *barnabotes* (patriciens pauvres) s'accrut au point que la principale occupation de l'inquisition d'état était de mettre un frein à leur insolence envers le peuple.

Si ces deux moyens sont impraticables, il ne resterait que celui de fixer une limite au-dessous de laquelle la propriété ne fût plus divisible; mais qui oserait la fixer aujourd'hui? qui saurait la fixer? Avant de le tenter, consultons au moins les faits.

Je conçois très bien les terreurs de ceux qui craignent, selon leur expression, que le sol français ne tombe en poussière, résultat infaillible, à leur avis, de l'absence de toute règle dans le partage et la vente parcellaire des propriétés. Ils se représentent le cultivateur remplaçant la grande culture par la bêche, ne pouvant plus produire que ce qui suffit à sa famille, n'ayant plus rien de disponible à porter au marché, d'où suit l'exclusion de tout travail industriel, qui ne peut plus être alimenté par l'agriculture (le bétail de vente disparaissant en même temps que les bêtes de travail). Dès-lors aussi plus d'engrais, décadence rapide des facultés productives du sol, et appauvrissement de la nation.

Telle est la chaîne de raisonnemens qu'une logique inflexible nous présente chaque fois qu'on entame la question agricole, raisonnemens qui remplissent les livres, les journaux, et qui se produisent même à la tribune nationale. S'il était vrai que rien ne pût arrêter cette progression décroissante de l'étendue des propriétés, s'il était vrai que, dans trois générations, l'hectare de terre possédé par le père fût réduit à un neuvième ou à un douzième pour les petits-fils,

et qu'après trois générations, chaque Français ne pût plus posséder qu'un deux cent quarante-troisième d'hectare, nous devrions partager toutes ces alarmes et adopter, en dépit des principes de justice et d'égalité, en dépit de toutes les résistances, un parti décisif qui fermât le livre d'or de la propriété. Qui ne voit cependant que ce raisonnement a le même défaut que celui de Malthus, très vrai, mathématiquement parlant, mais considérablement modifié et atténué dans l'application? Sans doute, la possibilité légale de la division à l'infini existe en France; toutefois, comment use-t-on de cette possibilité? Le nombre des cotes, et par conséquent celui des propriétaires, augmente chaque année; mais ce que l'on ne remarque pas, c'est que cette division se fait aux dépens des grandes propriétés, qui se vendent, et non au détriment des petites, qui ne se morcellent pas autant qu'on le pourrait croire. Si, dans le partage des successions de nos paysans, quelques entêtés exigent leur parcelle d'une parcelle, le plus grand nombre comprend très bien le désavantage d'avoir un grand périmètre pour une petite surface, car les lisières des champs sont peu productives. On transige donc; généralement la parcelle demeure à un seul, et puis le paysan voisin, qui est dans l'aisance, l'achète, l'agglomère à son champ et recompose ce que le partage avait décomposé. Je ne sais pas ce qui se fait dans les pays où la petite propriété est nouvelle et où l'expérience manque encore; mais dans le mien, où elle date des époques les plus anciennes, et où l'expérieuce est acquise, la grande propriété se divise, tandis que la petite propriété s'agrandit, et la terre tend ainsi à prendre des proportions moyennes adaptées aux circonstances locales et aux véritables intérêts des possesseurs : limite naturelle qui nous dispense d'en chercher une artificielle dans la loi.

Quelle est donc cette limite fixée par la concurrence des propriétaires, et qui doit pleinement nous rassurer, car elle finira par s'établir partout, à moins de supposer le pays tout entier atteint de démence? Elle est mesurée par le capital disponible pour la culture, capital qui n'est autre chose que ce que possède la moyenne des fermiers et des propriétaires français pour l'appliquer annuellement à la culture du sol. Sans doute, la grande culture bien exploitée, pourvue de capitaux suffisans, est plus productive que la petite culture privée des mêmes ressources. C'est dans cette situation relative qu'elle est envisagée par les Anglais, et ils ont mille fois raison de lancer l'anathème sur ces petites fermes dont les fermiers sont dépourvus de capitaux; mais aussi la petite culture, avec des moyens

suffisans, l'emporte incontestablement sur la grande culture, qui en manque, et c'est ainsi qu'elles luttent en France, où nous voyons nos petites propriétés florissantes, productives, se vendant à de hauts prix et remboursant leurs acheteurs, et les grandes fermes, couvertes de jachères, exploitées par des cultivateurs malaisés : lutte qui conduit nécessairement à la vente et à la division des grandes propriétés.

Sur deux terres d'égale nature, la rente est proportionnelle au capital d'exploitation. Or, ce capital est divisé en grands lots en Angleterre, et chaque possesseur d'un de ces lots peut cultiver une grande terre; il est divisé en petits lots en France : chacun de ceux qui en sont nantis ne peut cultiver utilement qu'une petite ferme; s'il en cultive une grande, ce qui n'arrive que trop souvent, il le fait mal et improductivement. Voilà toute la question selon nous. Ainsi, voulez-vous arrêter le fractionnement du sol, n'en cherchez plus les moyens dans ces lois surannées et impopulaires qui violentent tyranniquement l'exercice du droit de propriété; mais travaillez à augmenter le capital agricole, facilitez aux cultivateurs les moyens de se le procurer. Or, qui ne sait que jusqu'à présent tout a tendu à concentrer les capitaux disponibles sur d'autres entreprises, et que les bourses des capitalistes ne se sont ouvertes pour l'agriculteur qu'à des conditions qui lui en interdisaient l'usage? Il y a sans doute de justes causes à cette préférence : le devoir du gouvernement est de les rechercher, de trouver les moyens de rétablir la confiance entre le capitaliste et l'agriculteur. On a proposé, pour atteindre ce but, un assez grand nombre de solutions toutes plus ou moins incomplètes : je me borne à dire que le ministre qui résoudra complètement ce grand problème aura plus fait pour la consolidation de la propriété que celui qui ferait adopter, en dépit du sentiment national, toutes les lois d'aînesse, de substitution et de limitation. Soustraire la charrue à l'usure, égaliser sous le rapport des capitaux la condition du travail agricole à celle des autres industries, c'est le plus grand service qu'un ministre de l'agriculture puisse rendre à son pays.

Un des moyens les plus assurés pour favoriser l'accroissement du capital agricole se trouve dans l'application des caisses d'épargne aux campagnes. C'est dans les villes seulement et dans un petit nombre de villes que le travailleur économe peut déposer ses épargnes; aussi les campagnards n'entrent-ils pour rien dans les sommes accumulées à la caisse des dépôts. Ils continuent à amasser leurs petites économies jusqu'à ce qu'elles puissent payer le champ voisin

qu'ils ont convoité. Des sommes énormes, attendu le grand nombre de ces petites bourses, doivent être ainsi soustraites à la circulation, sans que leurs possesseurs en retirent aucun intérêt. Commencer à donner à nos cultivateurs le goût de placemens mobiliers, c'est combattre le penchant excessif qui les porte à payer outre mesure les terres qui sont à leur convenance, faute d'un autre emploi de leur argent; c'est ensuite les disposer à en faire un emploi productif, parce qu'ayant un dépôt sûr, ils ne craindront plus, en manifestant leur pécule par des emplois variés, de l'exposer à être volé. Cette crainte porte les cultivateurs à cacher, à dissimuler leurs fortunes, à affecter les dehors de la misère; avec l'usage de la caisse d'épargne, les causes du mal disparaîtraient.

Il faudrait donc qu'une succursale de la caisse fût établie dans chaque commune, que des employés y fissent une tournée hebdomadaire ou mensuelle pour recueillir les dépôts, que les percepteurs, par exemple, en fussent chargés, et, si l'on pouvait intéresser le clergé à cette bonne œuvre, le succès serait certain. Je crains pourtant que l'on n'obtienne pas ce dernier point. Une partie du clergé confond les caisses d'épargne dans l'anathème qu'il porte contre le prêt à intérêt, et j'ai trouvé de la répugnance à protéger ces caisses chez un de nos plus saints et de nos meilleurs évêques.

Maintenant, la petite propriété est-elle un bien, est-elle un mal? Du moment que l'on ne peut agir sur elle que par des voies indirectes, qu'elle est une nécessité de position et de circonstances, que d'elle-même elle prend un équilibre subordonné à des conditions que le temps seul peut modifier, la question devient purement théorique, et il serait oiseux de la traiter ici. Cependant la petite propriété est au moins aussi productive que la grande à égalité de capital, mais elle produit autrement et autre chose. Son principal capital consistant dans le travail des bras, elle nourrit des hommes et non des animaux, elle cultive des vivres et non des fourrages; en fait de cultures industrielles, elle s'attache aux végétaux d'un riche produit et qui exigent beaucoup de main-d'œuvre, la garance, le safran, le lin, le chanvre, la vigne, le mûrier, de préférence à ceux qui peuvent se cultiver en grand et à la charrue. Je ne crains pas la petite propriété sous le rapport économique et agricole; sous le rapport politique, je crains que, tout en étant une garantie d'ordre, elle n'en soit pas une pour les institutions libres. Quand la propriété est nivelée sous de petites proportions, elle devient incapable de se défendre. L'atelier de la culture est trop vaste et trop disséminé pour

que les efforts des ouvriers puissent se combiner, pour que leurs plaintes soient simultanées et unanimes. Les cultivateurs sont isolés, et la tyrannie les prend un à un, sans bruit, sans retentissement, soit qu'elle leur demande leurs enfans, soit qu'elle leur ravisse leur récolte, soit qu'elle s'en prenne à leur conscience. Les grands propriétaires seuls ont la force, l'intelligence, le pouvoir de s'entendre, de se grouper et de former un rempart suffisant pour garantir les droits de tous. En l'absence de grandes fortunes territoriales, les fortunes industrielles, qui continuent à se former, parce que l'industrie, à rebours de l'agriculture, se concentre sans cesse, imposeront des lois peu favorables aux cultivateurs, qui subiront le joug. Le danger est là, et non dans une prétendue aristocratie de propriétaires que l'école qui usurpe le nom de libérale voudrait faire passer sous le niveau, comme si une égalité de faiblesse pouvait être un appui pour la liberté. Selon nous, il serait utile, même à la petite propriété, que la grande propriété qui existe encore pût se sauver. Le saura-t-elle? le voudra-t-elle? Nous l'avons dit, qu'elle applique à chaque hectare du vaste domaine un capital égal à celui qu'emploie la petite propriété sur le même espace : alors la grande propriété deviendra productive à l'égal de la petite, et il n'y aura plus intérêt à la briser.

Ce dernier conseil ne sera pas combattu, mais il sera difficilement suivi. Le désir du progrès ne manque ni chez nos petits ni chez nos grands propriétaires, mais il est entravé, chez les uns et chez les autres, d'un côté par le manque de capitaux, de l'autre par une prudence excessive, qualité estimable, utile jusqu'à une certaine limite, et qui me semble caractériser très fortement notre nation. A travers les idées plus ou moins fantastiques que l'on se fait de nous, je ne pense pas que jamais ce trait de caractère ait été assez remarqué, et cependant c'est un de ceux qui opposent le plus d'obstacles à nos succès dans le commerce, dans l'industrie, dans l'agriculture. Le Français, qui expose si facilement, si gaiement, sa vie dans les entreprises les plus difficiles, n'y compromet sa fortune qu'avec la plus grande circonspection; il semble qu'il craigne moins la mort que la misère. Il n'est pas joueur, ou il veut mettre de petits enjeux avec une chance, même éloignée, de gagner beaucoup, comme à la loterie. Ce sont les hommes qui n'ont que leur courage et leur intelligence qui tentent au loin la fortune; nos capitalistes n'engagent leurs capitaux qu'autour d'eux, sous leurs yeux, et laissent échapper toutes les occasions de fortune que présentent le commerce et les établissemens éloignés.

Dans les emplois que j'ai remplis, j'ai été à portée d'observer toutes les classes de notre population, et j'ai le plus souvent vu les hommes les plus capables de se créer une position par l'industrie offrir leur temps et leurs peines, mais non leur argent. Les mises de fonds leur étaient odieuses. J'ai vu les mêmes hommes briguer une chétive place administrative sans avenir, plutôt que de faire courir la moindre chance à leur petite fortune. En agriculture, il faut vingt essais heureux accomplis autour de lui pour décider un fermier à tenter l'expérience qu'il a vu réussir. Ce n'est que une à une que les innovations sont adoptées, et l'on commence toujours par les plus économiques, par celles dont les rentrées sont les plus immédiates, par celles qui font subir le moins de transformations au capital, et où par conséquent on peut le suivre plus facilement dans sa marche. C'est ce trait de caractère qui retient non-seulement notre agriculture, mais l'ensemble de notre industrie, dans leur médiocrité, et leur refuse cette force ascensionnelle des nations d'origine anglaise. Cette prudence excessive a d'ailleurrs son beau côté moral, et s'unit toujours à la modération, à l'amour du foyer domestique. C'est aux causes qui produisent ce phénomène moral qu'il faut attribuer sans doute le préjugé qui confond le malheur avec le crime en fait de commerce. En Angleterre, en Amérique, on se relève facilement d'une faillite, résultat d'une fausse spéculation ou d'une crise; en France, presque jamais. Sans examiner ce qui a entraîné la chute d'un négociant, on lui retire toute confiance; c'est un fripon ou un incapable, il n'y a pas de milieu; il ne trouve plus de crédit pour se relever. Chez nos voisins, surtout chez les Américains, on juge souvent celui qui a échoué dans une spéculation hardie comme un homme de talent qui rencontrera plus tard une meilleure chance. De ces deux dispositions différentes dépend la destinée du commerce des deux pays. Ici on ne s'expose pas à un malheur irréparable que tous fuient comme une contagion, là on ne perd pas les bonnes occasions faute de hardiesse, parce qu'on sait que, si l'on perd la partie, on pourra plus tard en jouer une autre.

Avec ces dispositions timides, il faut mettre le succès en évidence aux yeux de nos agriculteurs, pour qu'ils soient tentés d'imiter les bonnes pratiques; il faut ensuite répandre la saine instruction agricole dans la classe des propriétaires pour qu'ils puissent juger les innovations et se mettre en garde contre les projets hasardeux sans s'exposer à rejeter ceux qui sont bons. C'est ce que l'on a essayé de faire par les fermes-modèles et les écoles d'agriculture pratique. On

a réuni généralement ces deux genres d'institutions: l'école proprement dite, qui a pour but de former des jeunes gens à la pratique et à la théorie de l'agriculture; la ferme-modèle, qui doit servir d'exemple de culture, soit sous le rapport de la perfection, soit sous celui du choix des végétaux appropriés au climat, au sol, aux débouchés de la contrée environnante, soit enfin sous celui de l'organisation administrative des exploitations rurales. Ces deux buts sont incompatibles, et ils sont mal remplis tous les deux, quand l'un des deux n'est pas sacrifié à l'autre. En effet, pour instruire convenablement des jeunes gens venus de tous les points d'un grand pays, il faut mettre sous leurs yeux des exemples variés des différentes cultures, il faut faire devant eux des expériences que l'on sait devoir être malheureuses pour les mettre en garde contre certains dangers, il faut leur expliquer l'art de faire ces expériences, et par conséquent les multiplier sous toutes les formes; il faut enfin dépenser dans le but de l'instruction et non dans celui du produit: voilà l'école d'agriculture qui *achèvera* l'éducation d'hommes déjà faits à la pratique. Au contraire, la ferme-modèle doit former son plan de culture sur les convenances et les nécessités économiques de la contrée où elle est établie, sur son sol, sur son climat, sur le genre de demandes de ses marchés; elle doit nécessairement cultiver avec profit, si elle veut être imitée: il faut que le fermier son voisin soit convaincu qu'en adoptant tel instrument, en cultivant telle plante, en élevant tel genre d'animaux à l'imitation de la ferme-modèle, il fait une œuvre profitable. Il ne me paraît donc pas que l'école et la ferme puissent marcher ensemble sans se nuire réciproquement. Quant à faire de l'école un moyen financier pour soutenir la ferme, c'est une combinaison qui ne peut être moralement approuvée, parce qu'elle sacrifie à des considérations subalternes le haut intérêt de l'instruction agricole, qu'elle jette un nuage sur les vrais résultats de l'agriculture de la ferme, et que le public pensera toujours que par elle-même, et sans le secours du bénéfice de l'école, elle ne pourrait exister. C'est ainsi que, pour se dispenser d'imiter la ferme, on attribue à l'école tout ce qu'elle produit de plus parfait et de plus avantageux pour la culture du pays.

La ferme-modèle, étant le choix, le résumé, le perfectionnement des pratiques propres à un pays déterminé, est un établissement spécial aux localités, qui semble devoir être formé et entretenu par les départemens. Le gouvernement peut sans doute accorder ses secours pour aider à la fondation d'une ferme; mais si, un capital suffisant

constitué, l'établissement ne donne pas de bénéfices, ce n'est pas l'allocation qu'il faut augmenter, c'est le directeur qu'il faut changer; il va contre le but de l'institution. Je sais que jusqu'à présent on a vu peu de fermes-modèles se suffire à elles-mêmes, mais c'est que partout on les charge de frais étrangers à la culture, on en fait un établissement mixte d'instruction et d'agriculture, on modifie les pratiques les plus lucratives pour les faire tourner un peu à l'avantage de la science; ce système bâtard porte ses fruits, qui se révèlent par les dépenses de l'établissement. Qu'il me soit permis de citer avec éloge la ferme-modèle de Louhans, dirigée par M. l'abbé Marmorat, comme la première que j'ai vu se solder à bénéfice dès ses premières années. Quant aux écoles d'agriculture pratique, en admettant que l'on soit d'accord sur le but, la tendance, le genre d'élèves que l'on doit y admettre et les résultats que l'on en peut attendre, questions qui nous semblent encore mal résolues, nous croyons que le gouvernement doit les secourir par des subventions efficaces, car il s'agit ici des progrès de la science, utiles à toute la société; nous croyons qu'il doit demander seulement aux élèves la pension qui représente leur entretien, mais que tout ce qui concerne l'instruction, une instruction aussi nouvelle, aussi peu populaire, tout ce qui regarde les expériences à faire doit être à sa charge; et si le directeur est un homme habile et savant qui sache choisir et varier les sujets de ces expériences, il en sortira des résultats qui, par leur importance pour notre agriculture, dédommageront des sacrifices qu'ils auront coûtés. Pour s'en convaincre, que l'on songe à ceux qui ont été produits dans l'arboriculture par Duhamel, et dans l'économie agricole par Arthur Young, résultats qui ont été conçus et obtenus par deux particuliers sans aucun concours du gouvernement. Si M. Vilmorin pouvait dérober quelques instans à ses travaux pour en écrire l'histoire, il nous donnerait l'occasion d'ajouter un troisième nom aux deux que nous venons d'inscrire ici.

Mais les institutions dont nous venons de parler ne sont pas encore l'éducation agricole, large, étendue, telle que la réclame un pays essentiellement voué à l'agriculture; il s'agit d'enseigner le métier, l'art et la science. Il faut apprendre le métier aux ouvriers, aux valets de ferme; la pratique y suffit quand elle est bien dirigée, dans une ferme bien administrée. Ce que je sais de l'école pratique du Grand-Jouan, de l'habileté de M. Rieffel, son directeur, et ce que j'ai pu observer sur quelques sujets qui en sont sortis, me porte à croire que le but ne peut être atteint ailleurs d'une manière plus parfaite. Les ouvriers

et les maîtres-valets qui en sortent savent obéir et commander; ils sont sobres, endurcis à la fatigue, et exécutent les travaux avec perfection. Voilà pour le métier. A Roville, sous la direction du savant et habile M. Mathieu de Dombasles, avec le secours de son expérience, avec ses vastes connaissances en agriculture, en industrie, en économie politique, les élèves apprenaient l'art autant qu'il peut être appris dans une seule localité. Ceux qui y sont devenus experts ont perfectionné leur talent par de nombreux voyages et de longs séjours dans des pays divers; c'est ce que conseillait Arthur Young, qui voulait que le jeune fermier préludât à ses exploitations par plusieurs années d'apprentissage dans des fermes placées dans des positions variées. Aux portes de Paris, Grignon, qui serait une magnifique ferme-modèle par la perfection de sa culture, si le public pouvait croire à des résultats économiques rendus obscurs par l'association d'élémens divers de prospérité, Grignon forme aussi des élèves qui ont besoin de faire plusieurs voyages avant que leur éducation agricole soit terminée. Dans ces deux établissemens, la majorité des élèves n'est malheureusement pas composée de fils de fermiers ou de propriétaires exploitant par eux-mêmes, mais de jeunes gens qui manquent de capitaux et cherchent de l'emploi; ce n'est point avec un brevet que ces écoles ou le gouvernement peuvent leur assurer ce qu'ils demandent. Il faut un capital pour devenir fermier, et pour placer comme régisseurs tous les élèves qui sortent annuellement de ces écoles, il faudrait avoir en France un plus grand nombre de riches fortunes territoriales dont les possesseurs fissent exploiter par eux-mêmes; le nombre de ces fortunes territoriales est très restreint. Enfin, l'enseignement de la science exige des cours faits par des savans distingués ayant une suffisante pratique de l'agriculture, et pour éleves tous ceux qui sont appelés par leur position à exercer quelque influence sur l'avenir agricole de notre pays. Quand nos fils, après avoir terminé leur éducation scientifique, reviennent dans leurs foyers, ils possèdent sans doute tous les instrumens d'une étude sérieuse de la science agricole : ils ont appris la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'économie politique; mais rien n'a porté leurs pensées vers l'application de ces connaissances à l'art qui est la base de leur fortune. Combien ne leur serait-il pas utile d'avoir vu d'habiles professeurs employer les sciences physiques à résoudre les problèmes variés que présentent la végétation et la culture! Quelle excellente préparation pour jeter de l'intérêt sur les procédés agricoles, pour les relever à leurs yeux, pour leur apprendre à s'en préoccuper et à les

juger! Pourquoi ne pas faire l'essai de ces chaires d'application dans nos facultés? Si l'on ne peut en donner aux industries diverses, trop multipliées, et pratiquées chacune par un trop petit nombre d'individus, on ne peut les refuser à l'art agricole, qui intéresse le pays tout entier. Or, qu'avons-nous fait encore? Croit-on que les cours du conservatoire des arts et métiers atteignent le but que nous indiquons? Sans doute, les professeurs ne peuvent être mieux choisis ni plus habiles; mais, relégués loin du quartier des études, ils n'attirent pas le genre d'élèves que je voudrais voir à leur cours, ces nombreux étudians en droit et en médecine, dont si peu seront avocats et médecins occupés, mais qui tous retourneront au sein de leurs propriétés rurales, qu'ils n'apprennent pas à cultiver avec le Code civil ou le Manuel d'anatomie. Nous nous plaignons que notre jeunesse déserte de toutes parts les champs pour les professions libérales: sachons lui apprendre tout ce qu'il y a de noble, de relevé, de curieux, d'attachant dans la carrière qu'elle dédaigne; rappelons-lui qu'à côté du labeur manuel il y a aussi le travail intellectuel; rattachons-la à la terre par les mobiles qui agissent le plus sur les jeunes esprits.

Si, après avoir parcouru les questions qui touchent au capital et aux hommes qui pratiquent l'agriculture, nous abordons la question du sol, la carrière devient plus vaste encore. En effet, il s'agit ici des moyens de prévenir l'épuisement de la terre et de le réparer, c'est-à-dire de favoriser les produits qui retirent de l'atmosphère plus qu'ils ne prennent au sol et qui lui rendent des débris riches en principes fertilisans, en un mot les cultures destinées à la production et à l'entretien des animaux. C'est dans un travail spécial seulement que l'on pourrait traiter ces vastes questions auxquelles se rattachent celles des douanes et des protections, celles de la multiplication et du perfectionnement des races; mais je ne puis omettre d'indiquer ici la plus grave, la plus importante des améliorations que notre sol peut recevoir. L'est, le sud et le centre de la France sont sous l'influence d'un climat excessif où la mauvaise répartition des pluies oppose de grands obstacles à une bonne agriculture. En effet, comment faire des élèves de bestiaux, si les années de disette de fourrage succèdent inopinément et fréquemment à celles d'abondance? Comment avoir des fermiers, si l'inconstance des récoltes ne permet pas de compter sur un produit à peu près certain, s'il faut avoir en avance plusieurs années de fermage pour parer à ces fréquens accidens, si, en un mot, au lieu de produits

annuels oscillant légèrement en plus et en moins autour d'une moyenne, celle-ci ne se compose que d'écarts considérables qui dépassent toute prévoyance? Ainsi, dans ces climats, les bestiaux, peu nombreux, abandonnent les plaines au milieu du printemps pour aller chercher aux montagnes une pâture assurée, heureux quand à leur retour la sécheresse ne les prive pas de leur provision d'hiver; la disette des bestiaux cause celle des engrais, et renferme le cultivateur dans un cercle étroit de cultures céréales et arbustives. C'est du blé, des vignobles, des mûriers, qu'il doit attendre ses produits, d'autant moins abondans qu'il ne peut pas réparer convenablement les élémens de fécondité naturelle du sol. Enfin le métayage règne invinciblement dans ces contrées, parce qu'il faut que le maître y partage les chances du colon. Au milieu de ces plaines altérées brillent comme des oasis un petit nombre de terrains arrosés, qui alors dépassent autant par la richesse de leur végétation celle des pays les plus favorisés, que les terres sèches qui les environnent leur sont inférieures. N'est-il donc pas en notre pouvoir de multiplier les espaces pourvus par l'intelligence humaine de cette humidité que le ciel leur déniait? Ces deux élémens, l'eau et la chaleur, qui réunis produisent la végétation, et séparés la détruisent, n'est-il pas possible de les rapprocher dans les proportions les plus convenables aux végétaux? Sans doute l'homme ne peut suppléer à la chaleur que dans certaines limites, aussi bornées que l'enceinte de ses serres; s'il ne peut transporter sous le pôle la température de la zone tempérée, presque partout cependant il peut disposer de l'eau. Plus on avance vers le midi, plus le besoin s'en fait sentir; mais aussi, en associant une quantité d'eau suffisante à une quantité de chaleur considérable, le produit s'élève avec les deux facteurs; la valeur des terres s'accroît en raison du besoin plus grand de l'irrigation, qui alors en double, triple, centuple quelquefois le prix. Or, ce miracle de la multiplication des produits ne peut être opéré que rarement et difficilement par l'individu privé des secours d'une bonne législation et de ceux du gouvernement. Avec cet appui, au contraire, le revenu agricole peut s'accroître dans des proportions considérables, car, ne nous y trompons pas, nos pays à pluies d'été eux-mêmes sont trop près des limites de la région où elles manquent pour qu'ils n'aient pas aussi à souffrir des oscillations du climat, pour qu'ils ne subissent pas aussi des périodes de sécheresse estivale, et alors la détresse y est d'autant plus grande que le nombre des bestiaux y est plus considérable, et que la disette du fourrage les frappe tous à la fois; il faut

les vendre à perte pour les remplacer chèrement plus tard, causes qui influent gravement sur les approvisionnemens en viande de nos marchés.

Quel bienfait pour l'agriculture du nord comme pour celle du midi si des fléaux naturels qui privent trop souvent le cultivateur du fruit de ses labeurs, on pouvait en éliminer un, le plus redoutable peut-être, si l'on pouvait lui promettre une fraîcheur moyenne de son sol, indépendante des saisons! Quel est l'agriculteur qui ne bénirait la main qui le dispenserait de s'inquiéter désormais de la marche des vents et de l'absence des nuages, quand ses plantes altérées réclameraient le secours de l'humidité? C'est donc la France entière qui doit devenir le champ des recherches et des travaux du gouvernement, appelé, par notre organisation sociale et politique, à se mettre à la tête de cette belle opération. Qu'il ne craigne pas de prendre ses modèles chez ces gouvernemens que nous croyons avoir beaucoup dépassés, mais qui ont encore des leçons à nous donner; ces gouvernemens qui ont fait pulluler les hommes et les richesses sous les climats les plus ardens, ces gouvernemens de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse, de l'Espagne maure, dont on admire encore les aqueducs, les canaux, les moyens d'irrigation, trop souvent, il est vrai, dans les débris qui en restent; pays dont la prospérité aurait résisté à la conquête, comme la Chine, si avec l'indépendance n'avaient disparu aussi ces travaux qui leur apportaient la vie. Enfin, que notre gouvernement s'empare des moyens qui font la richesse de cette vallée du Pô, où, sans fabriques, sans commerce, sans industrie, cette richesse renaît sans cesse de ses cendres, dans ce pays, théâtre et victime éternelle des guerres de ses voisins. Voilà une grande œuvre à mettre à côté de nos chemins de fer; elle reproduira les capitaux qu'ils nous auront coûtés, elle tempérera ce que l'autre a de trop hardi. Le jeune gouvernement de juillet montrera par là que son ardeur peut s'associer à une sage maturité, et que, s'il a beaucoup fait jusqu'ici pour l'industrie, il veut aussi payer sa dette à l'agriculture.

Afin d'accomplir les prodiges que nous appelons de tous nos vœux, il faut le double concours de l'intérêt privé et de celui de l'état; mais pour que les individus se mettent à l'œuvre, il nous manque une législation qui aplanisse les obstacles qui s'élèvent toujours sous leurs pas; il faut l'emprunter aux peuples qui ont eu les mêmes besoins que nous. Cette législation des peuples méridionaux nous manque encore; on voit trop que nos lois sont faites au quarante-

huitième degré de latitude, et que nos pays agricoles les plus riches sont encore au nord de la capitale. Sans cela, nous aurions mis depuis long-temps les travaux destinés à conduire l'eau par l'irrigation au nombre des travaux d'utilité publique, fussent-ils l'œuvre d'un simple particulier. La législation du Milanais accorde à tout individu le droit de conduire l'eau qui lui appartient partout où il le juge convenable, même à travers la propriété d'autrui, pourvu qu'il paie au propriétaire une indemnité proportionnée au terrain emprunté pour le canal; les jardins et les maisons de campagne sont seuls exceptés de cette mesure. Ces lois sont réunies dans le recueil publié sous Charles V, et intitulé : *Constitutiones Domini mediolanensis*, etc. La république de Venise admettait le même droit. Les statuts particuliers qui régissaient la principauté d'Orange étaient bien plus larges encore que cette législation : tout canal de dérivation pouvait, sans indemnité, traverser les propriétés voisines pour servir à l'irrigation. On devait par le plus court chemin le passage à l'eau, comme le code civil admet que l'on doit le passage pour le service des propriétés enclavées. Ces deux lois dérivent du même principe. Chacun doit pouvoir parvenir à son champ pour le cultiver, pour l'amender, pour le récolter; il doit y parvenir par le plus court chemin et le moins dommageable, et, si je puis traverser la terre de mon voisin pour charrier de la marne, par exemple, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'eau, qui est aussi un amendement et le principal de tous? J'entends bien l'objection, c'est que ce droit n'existe que pour les terres enclavées. Mais pourquoi cela? Parce que celles où l'on aboutit par un chemin n'en ont pas besoin. Ce qui est vrai pour tout ce qui peut se transporter par les moyens ordinaires ne l'est plus quand il s'agit de l'eau, qui n'a qu'une seule direction à suivre, celle de son niveau. Dans ce cas, le champ est toujours isolé, excepté dans la direction de ce niveau; il est dans la position de champ enclavé, si on lui ferme cette direction. D'ailleurs, outre cette raison d'équité qui veut que, sans porter préjudice à son voisin ou en l'indemnisant de ce préjudice, chacun puisse jouir de ce qui lui appartient, l'intérêt public commande de protéger des entreprises qui tendent à l'amélioration du sol; il veut que l'on puisse vaincre le caprice du propriétaire qui, en empêchant une dérivation d'eau, stérilise toutes les propriétés inférieures. Aurait-on quelque scrupule de faire intervenir la loi, s'il s'agissait d'une mine placée sous le terrain de ce propriétaire? En pareil cas, elle autorise l'exploitant à s'y établir, à percer le sol, à le creuser sous la surface, moyennant indemnité,

pour que la richesse souterraine profite à la société; et cette autre richesse qui coule à flots sur la surface, que nous voulons solidifier et convertir en or par la culture, cette richesse que nous avons trop méconnue, nous ne pourrions la saisir, parce que l'industrie que nous exerçons s'appelle agriculture et non métallurgie! Mon frère a proposé un projet de loi fondé sur ce principe dans la conférence agricole de la chambre des députés; ce projet a été bien accueilli. Les amis de la prospérité du pays regretteront comme moi que, dégoûté de la stérilité de nos débats politiques, il se soit retiré de la députation; mais ses anciens collègues restés à la chambre ne répudieront pas cet héritage.

Nous venons de dire ce que la législation devait faire pour fournir aux individus et aux associations les facilités qui seules peuvent étendre et généraliser l'irrigation; mais le gouvernement peut faire plus encore. Quand on pense que chaque dizaine de milliers de mètres cubes d'eau qui s'écoule à la mer pendant l'été peut, dans nos climats les plus chauds, soustraire un hectare de terre à toutes les vicissitudes du climat, et, dans ceux qui sont plus tempérés, une plus grande étendue encore; quand on songe que, dans le midi, on n'hésite pas à payer annuellement 40 et 50 francs par hectare pour obtenir le bénéfice de l'eau, on s'étonnera que l'on n'ait pas cherché depuis long-temps à généraliser ce moyen d'amélioration. Pour avoir une idée de ce qu'il y aurait à faire, prenons pour exemple le département des Bouches-du-Rhône. C'est un de ceux où les canaux d'irrigation ont été adoptés avec le plus de faveur, et cependant ce département, qui n'arrose que 44,500 hectares sur 260,000, est loin d'arroser encore tout ce qui peut l'être; le nouveau canal des Alpines, celui de Marseille, vont accroître sa surface arrosable; toute l'île de Camargue soupire après le moment où elle sera abondamment pourvue d'eau. Je n'hésite pas à croire que, si l'on utilisait partout les eaux courantes, on parviendrait facilement à l'état où se trouve actuellement ce département. On peut donc le regarder comme représentant l'état moyen qu'on atteindra partout aisément. On pourrait donc opérer cette métamorphose sur 4,450,000 hectares qui paieraient pour droit d'arrosage une somme de 200 millions, en laissant un large bénéfice aux propriétaires. Ce serait plus de 300 millions de produit ajoutés à la richesse de la France (1). Quel

(1) Nos rivières de France portent chaque année à la mer un tribut de près de 1,400 milliards de mètres cubes d'eau, sur lesquels les mois d'été ne débitent pas

est le commerce extérieur le plus favorisé, le plus soigneusement protégé, qui donne de pareils résultats? Ce but peut être atteint par un gouvernement intelligent qui comprendrait bien les vrais intérêts du pays, et je fais l'honneur au nôtre de le croire capable de vouloir tenter cette grande œuvre. Pour l'accomplir, l'agriculture ne demandera pas le milliard des chemins de fer, elle n'attend qu'une direction et des encouragemens.

Une direction : c'est au gouvernement à s'en emparer en faisant étudier toutes nos rivières sous le rapport de l'irrigation. Qu'une division d'ingénieurs soient chargés sans délai de cette vaste reconnaissance; ils savent si bien trouver le moindre filet d'eau pour l'alimentation des canaux de navigation, ils trouveront sans peine, à partir de la source d'une rivière, les différens étages de niveau où il faut arrêter l'eau pour en faire profiter les vallées et les plaines qui l'avoisinent. Quand il se présentera des torrens dont les eaux tarissent dans la saison chaude, ils examineront s'il n'est pas possible de les barrer et de faire une réserve de l'excédant de leurs eaux d'hiver et de printemps pour s'en servir dans les temps de sécheresse, ou si au moins on ne peut utiliser ces torrens, même pendant l'hiver, pour les forcer à déposer sur les terres inférieures les limons qu'ils entraînent; industrie qui enrichit en ce moment le territoire de plusieurs communes de Vaucluse, bordées par la rivière d'Ouvèze.

Les plans et les devis de cette vaste opération ayant été réunis, communiqués aux communes et aux départemens, et approuvés, le gouvernement pourra proposer une loi qui l'autorise à former des associations et à concéder des entreprises pour l'exécution, au moyen d'un secours quand cela sera nécessaire. J'espère que ce mot de secours n'effraiera personne. Si nous sommes les derniers venus, si nous avons eu la discrétion de laisser nos cadets prendre les premiers leur part de la fortune commune, on ne peut vouloir que nous soyons déshérités. Quand on subventionne les chemins de fer, les canaux de navigation, les ports, la pêche maritime, les fabriques de draperie, l'agriculture des colonies, il semble que l'agriculture de la métropole a aussi quelques droits à obtenir de justes encouragemens. Et quelle est celle de ces industries qui puisse rembourser

plus d'un cinquième de cette quantité (un septième seulement pour la vallée du Rhône) ou 280 milliards, pouvant arroser 28 millions d'hectares. On ne peut pas prétendre à absorber complètement cette quantité d'eau, mais on voit qu'en l'utilisant convenablement, la bonification pourrait s'étendre beaucoup plus que nous ne le supposons ici.

avec usure le prêt que lui fera l'état, comme peut le faire l'agriculture française? D'ailleurs, il faut bien le dire, la réussite du plan est à cette condition, et l'exposé succinct des difficultés que présente l'opération ne laissera aucun doute à cet égard.

Le lendemain du jour où un chemin de fer, un pont, sont terminés, la recette commence immédiatement, et l'expérience a prouvé que les premières années n'étaient pas celles qui produisaient le moins. Il n'en est pas de même d'un canal d'irrigation; pour que les cultivateurs puissent profiter des eaux, il faut qu'ils changent leur mode de culture, et ce changement est une grande affaire. Il faut des capitaux pour l'opérer, il faut niveler le terrain, le fumer; il faut modifier toute l'économie de l'exploitation, acheter des bestiaux, si l'on transforme le terrain en prairie; il faut enfin quelquefois sacrifier des capitaux qui avaient une autre destination, comme quand il s'agit d'arroser une surface consacrée auparavant aux vignes; alors les nombreux bâtimens destinés à cette culture, celliers, caves, etc., les foudres, tonneaux et autres ustensiles, deviennent inutiles, et il faut les remplacer par des greniers à foin et des étables. On a toujours vu que ce n'est que plusieurs années après l'ouverture d'un canal, qu'il distribue une quantité d'eau suffisante pour payer l'intérêt de ses frais de construction. Aucun capitaliste sensé n'entreprendra donc une telle opération s'il n'est suffisamment aidé, et les associations de propriétaires ne pourront elles-mêmes la tenter qu'avec l'appât d'une subvention. C'est donc le chiffre de cette subvention qui doit devenir la base de l'adjudication du canal. Une fois largement entrés dans cette voie, les départemens, les communes, les particuliers, viendront en aide à l'opération; mais c'est au gouvernement de soutenir l'enfant par les lisières jusqu'à ce qu'il marche.

Autant l'eau dispensée avec juste mesure sur les terres sèches est un bienfait, autant la surabondance est un fléau qu'il faut conjurer. Les eaux stagnantes couvrant des bassins peu profonds dont les bords se dessèchent en été deviennent des foyers de maladies et des causes de dépopulation. Combien ne reste-il pas à faire pour rendre à la santé des contrées entières que la fièvre désole! Sera-t-il jamais possible d'assainir complétement nos côtes maritimes? Les épidémies de la Zélande, malgré le génie déployé par les Hollandais dans les dessèchemens, semblent faire craindre que le problème ne soit de long-temps complétement résolu; mais il est une foule de positions sur lesquelles on peut agir avec succès, et il faut les rechercher. Le grand-duc de Toscane nous en donne l'exemple par ses tra-

vaux dans les maremmes; la France ne peut hésiter à le suivre dans cette voie. Quant aux étangs artificiels de l'intérieur, ils doivent être abolis. Aucune considération d'intérêt privé ne peut prévaloir quand il s'agit de la santé de populations entières. Ce n'est pas user, c'est abuser du droit de propriété que de faire produire la peste à son champ. Que sera-ce quand on saura que l'intérêt bien entendu du propriétaire est précisément le desséchement? L'exemple de plusieurs propriétaires éclairés l'a prouvé dans le département de l'Ain, et M. Nivière est à l'œuvre pour confirmer et populariser cette expérience parmi les élèves qui l'entourent à la Saussaye. Les riches récoltes obtenues sur ces étangs desséchés contrastent trop fortement avec les produits que l'incurie et la routine attendent de l'exploitation actuelle pour ne pas devenir le signal d'un heureux changement dans ces contrées. Espérons que l'on comprendra partout l'opportunité d'un pareil changement, et qu'on préviendra ainsi l'adoption de mesures législatives sévères, quelquefois promulguées par nos devanciers, mais toujours éludées ou tombées en désuétude. Une étude attentive de la matière montrera peut-être que le principal obstacle au desséchement est dans la lutte qui peut s'engager d'abord entre les intérêts souvent différens des propriétaires de l'eau et du terrain, puis dans le désaccord qui peut exister entre les propriétaires des divers étangs placés en échelons l'un sur l'autre et ayant l'un à l'égard de l'autre la servitude de fournir et de recevoir leurs eaux. Une disposition législative qui ferait cesser cette indivision par une licitation serait probablement la première mesure à prendre.

Les eaux stagnantes ne sont pas les seules qui nuisent à l'industrie agricole. Ces rivières, ces torrens que nous voulons utiliser, lui causent quelquefois de grands dommages, quand, dans des crues, ils sortent de leur lit, renversent leurs digues et se répandent sur la campagne. Si les fleuves qui ont des crues régulières comme le Nil, le Gange, répandent tant de bienfaits, c'est parce que les récoltes précèdent l'époque des inondations, qui est suivie des semailles, et qu'ainsi la fertilité de leurs limons, l'humidité qu'ils entretiennent dans le sol profitent à la culture sans pouvoir lui nuire. Il en est autrement quand les crues sont irrégulières et imprévues. Le premier sentiment des populations est alors de s'en garantir au moyen de digues insubmersibles, sans tenir compte des dépôts fertilisans que les eaux abandonnent. Mais quand ces digues sont renversées sur un seul point, la masse d'eau, contenue jusque-là à un niveau supérieur aux terres, s'élance, ravage tout devant elle, creuse le sol, détruit

les habitations, renverse les arbres, et par sa force d'impulsion entraîne le gravier de son lit, qu'elle dépose sur son passage en échange du terreau qu'elle dissout et enlève. La contrée est stérilisée et ruinée. Ces malheurs, trois fois répétés sur les rives du Rhône, indiquent assez que la puissance publique a un autre rôle à remplir que celui de réparer le mal quand il est arrivé : elle doit chercher à le prévenir, car ce n'est pas seulement la fortune privée qui souffre de ces catastrophes; les subventions pour réparer les travaux emportés, les dégrèvemens pour récoltes perdues, les changemens de classe des propriétés cadastrées portent une atteinte profonde aux finances de l'état.

Étudions les malheurs de la vallée du Rhône, ils sont les plus récens, les plus complets; ils seront les plus instructifs et nous éclaireront sur les mesures à prendre pour régulariser l'administration de nos rivières.

On ne peut pas reprocher à une digue qui est surmontée par les eaux de périr par défaut de solidité, la construction la plus habile et la plus soignée ne résiste pas à un tel accident; on ne peut pas reprocher non plus aux riverains de n'avoir point élevé leurs digues à une hauteur qui excède de beaucoup les plus hautes crues connues, car alors il n'y aurait plus de limite. Cherchons plutôt à ces malheurs des causes que nous puissions atteindre et conjurer. On a cru que l'élévation extraordinaire du Rhône, dans ces dernières inondations, pourrait être due à un exhaussement de son lit; il y a beaucoup de preuves du contraire, mais on ne réduit pas seulement le débouché d'un fleuve en exhaussant son fond, on le réduit aussi en diminuant outre mesure la largeur de son cours, et je pense que c'est ce qui est arrivé en beaucoup de lieux. On a construit depuis cinquante ans un grand nombre de nouvelles digues; le lit du fleuve a été resserré. L'autorité qui veille sur le cours du Rhône, morcelée entre les préfets des deux rives, a été sans efficacité; de plus elle a nui à la conservation du lit du fleuve, chaque rive se regardant comme rivale et cherchant à conquérir sur l'autre. De là, rétrécissement du fleuve, mauvaise direction des travaux, trop souvent entrepris dans un but d'hostilité réciproque. Telles me semblent les grandes causes des malheurs qui ont eu lieu sur le Rhône, et qui peuvent se reproduire partout. Ainsi, pour parer aux inconvéniens signalés, la première mesure à prendre est d'instituer une autorité unique qui décidera toutes les questions administratives soulevées par le cours des fleuves. Cette autorité, investie de pouvoirs suffisans, aurait dans ses attributions tout ce qui

est relatif à la conservation du lit des rivières, à celle des rives et à la navigabilité, questions que par une loi on soustrairait au jugement des préfets et des conseils de préfecture pour les soumettre à un *préfet du fleuve*, afin qu'il trouvât dans les lois antérieures les droits et les pouvoirs qui lui seraient nécessaires. Un conseil de préfecture jugerait les questions contentieuses. Sans cette nouvelle centralisation des intérêts de la navigation et des riverains, que la division par départemens a éparpillés outre mesure en un trop grand nombre de mains, on ne fera rien d'efficace ni de durable. Un corps d'ingénieurs hydrauliciens chargés des travaux compléterait cette organisation. Ces ingénieurs acquerraient l'expérience que leurs fonctions, si diverses dans les départemens, ne leur permettent pas d'atteindre. Ce serait une spécialité dans le corps des ponts-et-chaussées, comme on a reconnu tacitement qu'il fallait en établir une pour les travaux à la mer.

Si nous continuons à nous servir de l'expérience de ce qui s'est passé sur le Rhône pour rechercher quelle serait l'organisation la plus convenable à nos rivières, nous trouverons encore que les travaux d'une même rive, exécutés par des syndicats de commune, étaient mal conçus pour la défense générale; qu'obligés de garantir un seul territoire, ils devenaient plus coûteux, faute de se raccorder avec les travaux supérieurs; enfin, que, les ressources d'un grand nombre de petites communes étant trop faibles, les ouvrages étaient mal construits, surtout mal entretenus, et point surveillés. Le moyen de parer à ces inconvéniens est de faire de grands syndicats, formés de toutes les communes d'une même rive, dans chaque bassin du fleuve. Ces bassins, indiqués par des resserremens successifs de montagnes, comprennent évidemment des territoires solidaires l'un de l'autre, et il est juste que les communes inférieures, garanties par les ouvrages supérieurs, concourent au perfectionnement des travaux. Ces syndicats étendus et riches formeraient une caisse d'assurance mutuelle qui rendrait les malheurs partiels faciles à réparer, sans trop grever la partie qui a souffert et qui travaille dans son intérêt sans doute, mais aussi dans l'intérêt des territoires inférieurs, si les travaux sont conçus dans un bon esprit. On créerait dans chacune de ces sections des gardes de chaussée, on établirait sur les digues des corps-de-garde et des cloches pour annoncer le danger, et enfin la loi réglerait l'obligation, pour les habitans des communes, de se porter au secours des chaussées comme pour le cas d'incendie, avec une sanction pénale de cette obligation. Le décret insuffisant et ap-

plicable à une seule localité, du 15 mai 1813, reconnaissait le besoin de telles dispositions.

On peut le voir par ce que nous venons de dire, l'administration de l'agriculture est une des plus vastes et des plus importantes carrières qui puissent s'offrir à la louable ambition d'un homme d'état, et cependant je n'ai pas encore parlé des reboisemens de montagnes, des défrichemens de landes, de l'amélioration de nos races d'animaux, du bon emploi des produits de tous genres et de la première main-d'œuvre, d'où dépend quelquefois toute la valeur de ces produits, de la répartition de l'impôt et des lois de douane considérées soit comme protectrices, soit comme hostiles pour l'agriculture, et enfin des moyens de diriger l'esprit public vers cette base première de la fortune de la France. Qui ne voit le rang que pourrait prendre dans l'état et dans l'opinion un ministre qui imprimerait un vif mouvement à de si grands intérêts, et qui, placé à leur tête, viendrait développer devant les chambres des plans dignes du pays? Il en serait compris, il en serait appuyé; elles mettraient à son service toutes les forces qu'il leur demanderait, et il complèterait l'œuvre d'un règne que l'on appréciera mieux un jour que ne le fait l'esprit frondeur des contemporains.

C[te] DE GASPARIN.

LA RUSSIE.

II.[1]

MOSCOU.

Il n'y a pas plus de trente ans qu'un voyage de Pétersbourg à Moscou était encore une entreprise pénible et coûteuse à laquelle on ne se résignait pas sans de graves motifs. Entre les deux grandes villes de l'empire russe, il n'existait alors qu'un chemin pareil à ceux que rencontrent encore les voyageurs dans l'intérieur du pays, couvert, en certains endroits, de poutres transversales, ailleurs coupé par des flots de sable, par des ornières profondes. L'hiver seul, avec ses amas de neige, aplanissait les aspérités de cette route, que le dégel et la pluie rendaient impraticable. On mettait quinze jours, quelquefois trois semaines, à faire le trajet, et la voiture qu'on emmenait neuve n'était plus, lorsqu'on arrivait au dernier gîte, qu'un vieux débris à mettre sous le hangar. Aujourd'hui un magnifique chemin réunit la capitale des anciens tsars à celle de Pierre-le-Grand, l'antique berceau de la puissance russe au riant foyer de sa moderne civilisation. Onze diligences, une malle-poste, une innombrable quantité de chariots de transport, sillonnent chaque

(1) Voyez la livraison du 1er décembre 1842.

jour cette route. Pour 80 francs, vous partez le soir à six heures de l'hôtel des postes de Pétersbourg, et, le troisième jour au matin, vous arrivez à la barrière de Moscou. C'est le directeur des postes actuel, M. Pranischnikoff, qui a fait établir les nouvelles malles, et tous les voyageurs doivent lui en savoir gré, car elles sont excellentes. La seule chose qu'on ait à craindre dans ces élégans coupés à deux places, c'est de se trouver accolé pendant trois jours à quelque fâcheux compagnon de voyage; ce sont trois jours de la vie à marquer avec une pierre noire. J'ai connu ce malheur; j'ai été, du 14 au 17 juin de l'an de grace 1842, en tête à tête incessant avec un marchand russe, riche et avare, sale et puant, qui, pour se concentrer dans la profondeur de ses calculs, ne prononçait pas une syllabe, et, pour ménager ses roubles, faisait son ménage sur les coussins en drap gris-perle de M. Pranischnikoff. J'ai subi l'odeur de sa vieille pipe et l'odeur plus nauséabonde encore de ses provisions de cuisine et de ses vêtemens de moujik. Que Dieu vous garde d'une aussi dure calamité! La route d'ailleurs, dans toute son étendue, est monotone et triste. Une longue plaine, tantôt aride et sablonneuse, tantôt diaprée de quelques champs de verdure, de bois de sapins, de fougères, de terrains marécageux, voilà ce qu'on aperçoit dès qu'on a franchi la barrière de Pétersbourg, ce qu'on retrouve encore le lendemain et le jour suivant. En vain vos regards avides et curieux errent de côté et d'autre: vous ne verrez pas un de ces rians paysages de la France, ni un de ces sites pittoresques des autres contrées du Nord, pas un de ces lacs frais et argentés qui, en Suède, surprennent et charment à tout instant le voyageur, pas une de ces montagnes qu'on aime à contempler de loin avec leur ceinture de nuages et leur bandeau de vapeur. Tous les points de vue sont uniformes, l'horizon est terne, le pays sombre et silencieux.

De distance en distance, on rencontre des villages de serfs composés de maisons en bois bâties strictement sur le même modèle, rangées comme des tentes de chaque côté de la route. On dirait que la même année, à la même heure, elles sont toutes sorties de terre à la voix d'un officier russe, car elles ont la même teinte grisâtre et sont alignées comme par une loi stratégique. Quelques-unes seulement, plus orgueilleuses que les autres, sont ornées d'un balcon en bois et de deux planches dentelées et effrangées qui tombent de chaque côté du toit. Trois petites fenêtres de face, élevées à dix pieds au-dessus du sol, une porte de côté, un hangar qui sert à la fois de basse-cour, de remise et d'écurie, voilà pour l'extérieur. L'intérieur se compose ordinairement de deux petites chambres, dont la moitié est occupée par un large poêle en terre où tous les membres de la famille se couchent pêle-mêle, été comme hiver, sans se déshabiller. A la base du poêle est une cavité de six pieds de longueur où, à certains jours de la semaine, le paysan entre tout nu sous le feu ardent qui en échauffe les contours, et d'où il sort ruisselant de sueur; c'est là son bain. Fidèle au costume de ses pères, il garde la longue barbe et les cheveux taillés en rond autour de la tête; en hiver, il porte le cafetan bleu sans collet et la ceinture de couleur, ou la peau de mouton

taillée en forme de redingote; en été, une chemise bleue et rouge agraffée de côté au cou, nouée sur les flancs par une légère banderole, et retombant sur le pantalon comme une blouse. Les femmes, qui avaient autrefois un vêtement très original, s'habillent aujourd'hui, à peu de chose près, comme nos paysannes, et n'ont conservé de leurs anciens usages que la coiffure. Les femmes mariées portent sur la tête une petite coiffe en toile noire, les jeunes filles laissent flotter librement en longues tresses leurs cheveux sur leurs épaules. Les hommes sont en général grands, bien faits, et leur longue barbe leur donne une physionomie imposante. Les femmes sont presque toutes laides et disgracieuses. La nature, subjuguée de tant de côtés par les infatigables efforts de Pierre-le-Grand et de ses successeurs, est restée sur ce point intraitable. Il n'y a de jolies femmes à Pétersbourg que dans les salons de la haute société, les autres n'inspireront ni une ode, ni même un pauvre madrigal. Quelle différence avec Stockholm et le nord de la Suède, ce Walhalla de la beauté septentrionale !

Les paysans qu'on rencontre sur la route de Moscou appartiennent presque tous à la couronne; avec un simulacre de liberté de plus que les serfs des seigneurs, ils sont plus malheureux, car ils ne vivent point sous la dépendance immédiate d'un maître qui, tout en les traitant parfois assez durement, a intérêt cependant à ménager leurs forces et leur bien-être matériel. Ils sont soumis à une bureaucratie hautaine et dure, à une quantité de petits employés qui les pressurent impérieusement et sans pitié. Dans un temps de disette, comme celle qui a désolé la Russie de 1840 à 1842, le seigneur emploie toutes ses ressources à nourrir ses paysans, dont la santé, la vie, sont la meilleure part de son bien. La couronne ne donne aux siens que des secours insuffisans. Elle met pourtant une grande libéralité dans ses dons, mais ces dons n'arrivent point directement aux pauvres familles auxquelles ils sont destinés, ils passent par trois ou quatre hiérarchies de fonctionnaires qui en retiennent chacun une part, et lorsqu'enfin le trésor impérial, qui n'est pas un Pactole inépuisable, se ferme forcément, un commissaire de district, qui s'est enrichi de toutes les aumônes du souverain, accorde comme une dernière faveur aux paysans qu'il régit la permission de mendier. L'été de 1841, on a vu des milliers de ces malheureux errant avec leurs femmes et leurs enfans sur les grands chemins et implorant, avec un visage pâle et des mains décharnées, un morceau de pain noir pour apaiser leur faim. Très peu de paysans des seigneurs ont été réduits à cette extrémité. Quand j'allai à Moscou, la disette durait encore; à chaque station, des troupes de vieillards affaiblis par l'âge et le besoin, des femmes vêtues de misérables haillons, des enfans aux membres chétifs, au teint cadavéreux, se pressaient autour de notre voiture, se courbaient à nos pieds en nous appelant d'une voix gémissante : *bons seigneurs* et *beaux soleils*, pour obtenir, par ces supplications orientales, une aumône de quelques copecks. Grace à Dieu, cette époque de calamité touchait à sa fin; nous vîmes les champs d'orge et de blé dorés par le soleil. Au midi et au nord de l'empire, tout se montrait sous d'heureux aus-

pices, tout annonçait une moisson qui mettrait un terme à tant de souffrances et de misères.

Une des ressources du paysan de cette contrée est de se faire charretier. Avec un cheval et une petite voiture fermée comme un panier d'osier, il entreprend de fréquens voyages de Moscou à Pétersbourg. A chaque instant, nous rencontrions des caravanes de trente et quarante chariots, marchant, comme les *grandvaliers* franc-comtois, à la suite l'un de l'autre, transportant d'une ville à l'autre les denrées de l'Europe et de l'Orient, les étoffes de France, les cristaux de Bohême, la quincaillerie de Londres et les livres de l'Allemagne. Lorsque les bateaux à vapeur recommencent leur trajet, lorsqu'ils arrivent chaque semaine à Pétersbourg, de Dunkerque et du Hâvre, de Riga et de Stockholm, une bonne partie de leur cargaison est aussitôt mise sur ces charrettes et s'en va vers Moscou. C'est que Moscou n'est pas seulement la seconde capitale de la Russie et l'une des villes les plus commerçantes de l'Europe, c'est le cœur même de la nation, c'est le centre de l'empire, c'est le point de jonction de toutes les routes de l'Orient et de l'Occident, c'est de là qu'on s'en va en Pologne et en Allemagne par les chemins pleins de deuil et de gloire de l'armée française, en Turquie par Odessa, dans le Caucase par Astracan. De quel désir vague et ardent n'ai-je pas été saisi lorsque, arrivé à Moscou, je voyais rayonner autour de moi toutes ces routes dont je venais d'atteindre la première limite, toutes ces contrées que j'aurais voulu parcourir, toutes ces villes qui m'appelaient les unes avec leurs anciennes traditions, les autres avec leur splendeur moderne : Nishni Novogorod avec sa grande foire, Kasan avec ses souvenirs des Mongols, Kiew avec ses vieilles cathédrales, Batsisaraï où les fontaines de marbre murmurent encore sous les arbres comme au temps des sultanes, Tobolsk où j'aurais contemplé avec compassion les pauvres colonies d'exilés, et la Circassie dont un jeune officier me peignait avec enthousiasme les sites rians et grandioses, théâtre de légendes héroïques. O tentations du voyageur, qui pourrait dire votre trouble plein de charme, votre essor si joyeux, hélas! et si décevant! Si j'avais eu à ma disposition quelques années de liberté et quelques-uns des cinq cents chevaux qui emportaient Catherine et son cortége dans sa fabuleuse promenade de la Tauride, vers quelle cité mémorable, vers quelle rive nouvelle ne me serais-je pas élancé avec bonheur!

Tandis que je m'abandonnais à ces rêves inutiles, mon silencieux compagnon de voyage me rappela aux réalités de la vie en tirant de sa poche son troisième déjeûner; et pour me consoler de ne pouvoir m'aventurer sur les routes lointaines de la Sibérie et du Caucase, je regardais à droite et à gauche celle que nous parcourions. C'est vraiment un très beau travail et qui a dû coûter des sommes immenses. La chaussée est ferme comme un pavé, unie comme une allée de parc, et si large que quatre diligences y pourraient facilement passer de front. A chaque ravin une forte balustrade, à chaque ruisseau un pont en pierre avec des gardefous en fer ornés d'aigles à deux têtes et de trophées. De loin en loin aussi apparaît, au bord

de cette large route, un oratoire, une coupole verte ou dorée, une église. Quand une des parois de la voiture m'empêchait de voir ces édifices religieux, je les devinais aux signes de croix du postillon et de mon compagnon de voyage. Le postillon russe n'a pas encore le scepticisme ou la joyeuse insouciance de ses confrères de France ou d'Allemagne. Le postillon français monte à cheval gaiement, fait claquer son fouet, et, selon le pourboire qui lui est promis, part au trot ou au galop. Le postillon allemand prend son cor, module une mélodie populaire, et regarde en passant les blondes jeunes filles qui l'écoutent. Le postillon russe ne s'élance pas si légèrement sur les grands chemins. Il sait que son métier est dangereux, qu'il ne doit pas trop se fier à sa force et à son adresse, que le meilleur cheval peut trébucher et la meilleure voiture se briser. En prenant les rênes de son attelage, il se découvre la tête, fait trois signes de croix et se recommande à son saint patron. A chaque chapelle, à chaque image qu'il rencontre, il renouvelle cet acte de piété, et, enfin, quand il arrive à la station, il se découvre et se signe encore pour remercier Dieu de l'avoir protégé. Les marchands, les paysans russes observent tous ce religieux usage. Il n'y a que les gens du monde qui commencent à le croire inutile, et qui ne veulent pas se donner la peine de se rappeler si souvent au souvenir des saints.

Les auberges où l'on s'arrête en allant de Pétersbourg à Moscou ne méritent pas la mauvaise réputation que leur ont faite quelques voyageurs. Certes, on aurait tort d'y chercher une carte comme celle de Véry ou un chef élevé à l'école de Carême et pénétré de la philosophie gastronomique de Brillat-Savarin; mais à quelque heure du jour qu'on y entre, on peut être sûr d'y trouver une tranche de bœuf froid, du *quass*, du thé, du pain noir très savoureux, et c'est tout ce qu'il faut pour réconforter un voyageur. Quelques-unes de ces auberges sont décorées avec une sorte de coquetterie. Plus d'une fois j'ai trouvé là les portraits de deux hommes que le peuple russe associe toujours dans sa pensée, l'un dont il parle avec un amour filial, l'autre qu'il nomme avec admiration : Alexandre et Napoléon.

Le lendemain de notre départ, nous voyions briller, au bord du Volchow, les globes dorés des églises de Novogorod. C'est ici que commencent les enseignemens de l'autocratie russe, l'histoire de ses conquêtes et de son œuvre d'absorption. Novogorod a été, au XIe siècle, la plus grande, la seule grande ville de cette contrée. A une époque où le sol qui porte aujourd'hui orgueilleusement les casernes et les palais de Pétersbourg n'était encore qu'un marais désert, où Moscou ne présentait pas encore l'éclat de sa future destinée, le nom de Novogorod était déjà connu sur les bords de la mer Baltique et de la mer Blanche. On ne sait jusqu'où remonte son origine. Un voile épais, que la main d'aucun érudit n'a pu encore soulever, entoure son histoire jusque vers le milieu du IXe siècle. C'est alors qu'elle fut envahie par les compagnons de ce courageux et aventureux Rurik, qui, des plaines de sable du Mecklembourg, des grèves orageuses de la Scandinavie, se précipitèrent comme un torrent dans l'empire russe et en conquirent une grande

partie. Vers la fin de ce même siècle, le guerrier qui s'était fait prince de Novogorod par la puissance de son épée transporta le siége de sa souveraineté à Kiew et abandonna l'administration de sa première résidence à un chef qu'il désigna lui-même.

Peu à peu la jeune cité, la nouvelle ville, reprenant haleine après la première oppression de la conquête et du joug militaire, s'essaie aux spéculations commerciales et étend çà et là ses relations. Au XI[e] siècle, elle a pour se défendre contre toute tentative d'invasion sa forteresse, son kremlin; puis la voilà qui s'aventure jusque vers le golfe de Finlande et subjugue les populations qui occupent ses rivages. A l'orient, elle pénètre jusqu'à la mer Baltique et établit à Wisby ses comptoirs et ses entrepôts; au nord, elle fonde la ville d'Archangel; au sud, elle parcourt le Volga et les différentes rivières qui y aboutissent. Plus habile que les autres principautés russes, qui, au XIII[e] siècle, étaient ravagées par les Mongols, elle fait un traité de paix avec eux, leur paie un tribut annuel, et devient pour Lubeck et les autres villes anséatiques le point de jonction du commerce entre l'Orient et l'Occident.

Tandis qu'elle élargit ainsi son empire et augmente chaque jour ses richesses, elle se dégage graduellement de l'autorité des princes de Kiew. D'année en année, elle gagne quelque nouvelle franchise, quelque nouveau privilége, et ceux qui l'avaient d'abord gouvernée despotiquement en viennent enfin à ne plus exercer sur elle qu'une sorte de suprématie honorifique ou de protectorat pareil à celui que les empereurs d'Allemagne exerçaient, au moyen-âge, sur les villes libres. L'opulente Novogorod est affranchie de la domination de ses anciens maîtres; ses citoyens se rassemblent au son de la grosse cloche qui les appelle à délibérer ensemble sur leurs intérêts, et élisent annuellement leurs *possadnik* (consuls). Ses magistrats administrent, gouvernent, sans s'inquiéter des caprices d'un prince ou du bon vouloir d'un souverain. Ainsi elle apparaît, au XV[e] siècle, maîtresse d'elle-même, enrichie par son habileté, embrassant à la fois dans son commerce l'Europe et l'Asie, et portant sans cesse plus loin le succès de ses entreprises. Les autres villes russes la nomment avec respect leur sœur aînée, et le peuple, émerveillé de sa puissance, de sa fortune, répète ce proverbe cité tant de fois par les voyageurs : Qui pourrait résister à Dieu et à Novogorod la grande?

Cependant, à une centaine de lieues de là, on voyait surgir une autre puissance, qui devait un jour écraser l'orgueil de cette Carthage du Nord : c'était la principauté de Moscou. Au XV[e] siècle, un de ses tsars soumit la république et la força de lui payer un tribut annuel; puis il en vint un autre qui travaillait plus hardiment à agrandir ses états et s'efforçait de réunir sous son sceptre les villes et les domaines soumis à un autre gouvernement. Vrai précurseur des Romanow, on eût dit qu'il portait dans son cœur l'ambition de cette dynastie et les rêves de leur destinée future. La république de Novogorod, déjà forcée de payer un tribut humiliant, offusquait encore, par ses franchises, le prince Ivan Vassilievitsch. Il l'attaqua plusieurs fois, la vainquit dans une lutte acharnée, transporta une partie de sa population dans l'inté-

rieur de ses provinces, et remplaça ces exilés par des familles russes. En quittant Novogorod, il interdit toutes les réunions populaires et emporta la cloche qui appelait les citoyens à leurs assemblées.

Pour se rendre plus facilement maître de cette fière cité, il avait dû cependant lui laisser encore quelques priviléges; la pauvre Novogorod les perdit tous sous le prince Ivan IV, surnommé le Terrible. Entraînée par le désir de recouvrer son ancienne indépendance, elle entra en négociations avec les Polonais, pour se fortifier par leur appui. Ivan-le-Terrible l'apprit, assembla aussitôt une armée, marcha contre la ville, la subjugua, et la noya dans des flots de sang. Pendant plusieurs semaines, le farouche tsar siégea sur son effroyable tribunal, prononçant lui-même la sentence des coupables, désignant les victimes, et chaque jour des centaines, des milliers de têtes, roulaient sous la hache de ses bourreaux. Les dernières franchises de Novogorod furent anéanties. La ville, pillée, saccagée, veuve de ses meilleurs citoyens, tomba sans force sous le joug absolu du tsar. Après cette mortelle catastrophe, son commerce se releva encore; mais l'accroissement continu du commerce de Moscou et la fondation de Pétersbourg lui portèrent un coup plus funeste que l'ambition d'Ivan III et les cruautés d'Ivan-le-Terrible.

Aujourd'hui Novogorod est le chef-lieu d'un gouvernement secondaire, et ne renferme pas plus de 12,000 habitans. Ses maisons incendiées, détruites, ont été rebâties dans le style moderne, ses rues alignées de chaque côté du Wolchow. On dirait une ville née d'hier, n'étaient les épaisses murailles de son kremlin, qui attestent encore l'ancienne étendue et l'ancienne puissance de Novogorod, sa cathédrale couverte d'or et de peintures, son palais archiépiscopal, et une petite maison à un étage cachée derrière une obscure boutique, et que les habitans montrent avec respect au voyageur. Cette maison était, dit-on, celle de Marfa, l'héroïque femme d'un bourgmestre, qui, à l'approche d'Ivan Ier, jetant elle-même le cri de guerre, et donnant des armes à ses fils, combattit intrépidement pour sa cité natale et pour sa liberté. Quelques sceptiques affirment que la demeure de Marfa a disparu depuis long-temps, et que celle à laquelle on a donné son nom ne lui a jamais appartenu. Ainsi la fière cité de Novogorod n'a pas même pu garder intacte la tradition du passé, et le doute est entré jusque dans ses souvenirs les plus glorieux. Mais qu'importe que cette maison, honorée d'un nom historique, n'ait jamais été celle de la noble Marfa, si l'aspect de ses murs éveille dans le cœur des étrangers qui la contemplent le même sentiment d'admiration, et dans le cœur des habitans la même pensée de patriotisme et de reconnaissance? Qu'importe la matière périssable, si l'idée qui y est attachée subsiste et se perpétue de génération en génération?

Autour de Novogorod, il y a encore plusieurs couvens qui jadis prenaient part aux luttes, au gouvernement de la république, et qui ont perdu leur influence sous le régime de l'autocratie. Deux de ces couvens trouvent aujourd'hui dans leur richesse une large compensation à leur nullité politique. Le premier a été royalement doté par la comtesse Orloff, qui possédait une

des plus grandes fortunes de l'empire, le second par un favori d'Alexandre, qui plus d'une fois, dit-on, abusa du pouvoir dont il était investi, de l'ascendant qu'il exerçait sur son maître, et qui, pour se sauver des arrêts du monde, s'est mis sous le patronage des saints. Les couvens de femmes sont restés pauvres, et beaucoup de religieuses sont forcées de mendier. A la porte de notre hôtel, il y en avait plusieurs qui attendaient notre voiture, qui nous suivaient avec leur voile noir, tendant silencieusement d'une main timide, et la tête baissée, leur petite boîte en ferblanc, au milieu des vieillards et des estropiés qui criaient et se lamentaient. Nul de nous n'aurait osé refuser son léger tribut à ces pauvres femmes. Elles s'en retournaient peut-être avec plus de confiance et de gaieté vers leur humble solitude, en rapportant à la communauté cette offrande des voyageurs.

On compte, de Pétersbourg à Moscou, sept cent soixante-dix werstes, c'est-à-dire deux cent dix lieues, et sur cette longue distance, qui embrasserait en France des vingtaines de cités et des millions d'individus, on ne trouve que trois villes : Novogorod, Tarshok, Tver. J'y ajouterai Wishnoi-Wolotschok, quoiqu'on ne lui donne que le titre de bourgade. C'est une riche et active bourgade située au bord d'un vaste canal qui rejoint l'une à l'autre plusieurs rivières, le Volga à la Twerza et le Wolchow à la Néva. Chaque année, plus de mille bateaux chargés de marchandises suivent le cours de ce canal, et Wolotschok est l'une de leurs principales stations. Le mouvement du port, l'aspect d'un large bassin entouré d'une ceinture de sapins, donnent à cette petite cité de commerce un attrait tout particulier. En la regardant un soir au coucher du soleil, pour la première fois depuis bien long-temps, je croyais voir encore une ville de Suède avec un de ces beaux lacs mélancoliques et limpides qu'on ne se lasse pas d'admirer et qu'on ne peut oublier.

Tarshok a une longue histoire toute pleine de vicissitudes. Tantôt défendant son indépendance, tantôt subjuguée par une principauté voisine, puis par une autre, cette ville a subi enfin le sort des cités plus puissantes qui se la disputaient, elle a courbé la tête sous le sceptre des empereurs. Les Tartares, en la traversant dans leurs sauvages invasions, lui ont laissé une industrie qu'elle développe sans cesse. Elle fabrique, en concurrence avec Kasan et Astrakan, une quantité d'ouvrages en cuir brodé, de chaussures de diverses couleurs couvertes de fleurs en or et en argent, que les marchands de Hambourg et de Leipzig répandent de côté et d'autre, en les gratifiant du nom de chaussures turques. La science gastronomique a donné à Tarshok une autre réputation. Un maître d'hôtel y a introduit une nouvelle façon de côtelettes renommée dans toute la Russie. Quand vous serez à Tarshok, me disait-on au moment où je quittais Pétersbourg, n'oubliez pas d'acheter des pantoufles brodées et de vous faire servir des côtelettes. Il y a dans le monde des villes auxquelles la naissance d'un guerrier fameux, l'œuvre d'un artiste, le chant d'un poète n'a pas donné tant de célébrité.

Tver, ville de vingt-cinq mille ames, chef-lieu d'un gouvernement, sourit de loin aux regards des voyageurs par sa charmante situation, par ses cou-

poles bleues et dorées, par les toits de ses édifices aplatis comme des toits de villas italiennes et peints en vert. Les rues sont larges et élégantes; les maisons, jadis en bois, ont été rebâties en pierres; elles sont pour la plupart toutes fraîches encore, et blanchies à la chaux ou couvertes d'une couche d'ocre, çà et là de quelques couches de carmin. Malgré cette apparence moderne, Tver est aussi ancienne que Novogorod. Il en est de même d'un grand nombre d'autres villes russes. En lisant leur histoire, en voyant par combien d'évènemens elles ont passé, combien de désastres et d'invasions elles ont subis, on s'attend à voir des rues tortueuses et obscures, des fenêtres à ogives, des tourelles et des pignons comme à Augsbourg ou à Lubeck, et il n'en est rien. Ces villes étaient bâties en bois : une seule guerre, un incendie les dévastait d'un bout à l'autre; elles ont été reconstruites à différentes époques, et toujours sur un plan nouveau. Leurs annales, leurs noms seuls sont anciens; leur forme est toute riante. Il semble que tout concourt à donner à la Russie un caractère de jeunesse et de régénération. Son véritable essor, sa vraie vie ne date que du règne de Pierre-le-Grand; toutes ses cités se dépouillent aujourd'hui l'une après l'autre de leur caractère de vétusté, et se parent à l'envi pour entrer comme des cités nouvelles dans une nouvelle époque historique.

Au pied des murs de Tver, on passe sur un pont de bateaux le Volga, si célèbre dans les chroniques russes. C'était par là que les pirates s'en allaient jadis poursuivre leur proie et grossir leur butin. Les eaux du fleuve portaient ces troupes de vagabonds féroces, ces cohortes de brigands qui semaient l'effroi dans la chaumière du paysan et la salle d'armes du seigneur. Le souvenir de leurs vols, de leurs cruautés, s'est perpétué dans les traditions du château et les chansons du village. Voici un de ces chants, qui peint une jeune fille à côté de laquelle la fameuse Clara Wendel n'aurait été qu'un doux agneau :

A seize ans, j'ai commencé à voler.
A dix-huit, j'ai assassiné.
J'ai fait périr mon propre frère :
Je l'ai pris par ses cheveux blonds;
Je l'ai frappé contre la terre,
J'ai ouvert sa poitrine blanche,
Et je lui ai arraché le cœur avec joie.
Le cœur sous le couteau a palpité.
La belle fille a souri.

Maintenant le Volga est d'une honnêteté exemplaire. L'écho de ses rives ne répète que le son des cloches pieuses ou la chanson des matelots inoffensifs. Ses ondes ne portent que les paisibles navires du commerce, et ses ports sont comme autant de champs fructueux où la main du spéculateur récolte chaque année une heureuse moisson. C'est de tous les fleuves de l'Europe le plus long et le plus facile à parcourir. Du milieu des collines du Waldai, il s'en va majestueusement jusqu'à la mer Caspienne, et sur cet espace de huit cents

lieues, nul banc de sable n'entrave son cours, nul écueil perfide ne se cache sous ses flots. Il sert de lien à des centaines de peuplades, il touche par ses embranchemens à toutes les parties de la vieille Moscovie. On dirait une puissante artère dans un corps gigantesque.

Toute l'histoire des provinces que nous traversions depuis la porte triomphale de Pétersbourg, des villes qui en sont les chefs-lieux, des villages qui s'y trouvent épars, est comme une introduction à l'histoire de Moscou. Ces provinces ont formé jadis autant d'états distincts l'un de l'autre, et Moscou les a subjuguées; ces villes ont été régies par des seigneurs indépendans, et Moscou les a l'une après l'autre assujetties à sa domination. Moscou a été le noyau de toutes les conquêtes russes, l'arsenal de cet immense travail d'assimilation et d'absorption qui dure depuis des siècles, jusqu'au jour où Pierre-le-Grand jeta sur les bords du golfe de Finlande les fondemens de sa nouvelle ville, et y transporta le siége de cette grande œuvre.

En se rappelant ainsi les souvenirs des temps anciens et en traversant ce pays, à chaque pas que l'on fait, à chaque page de la tradition que l'on déroule, on voit surgir le nom de Moscou, on éprouve un désir toujours croissant d'arriver à cette ville qui a porté si loin le glaive des boyards et la croix des patriarches. Ainsi, dans ces vastes châteaux des contes de fées, on passe de préau en préau, de salle en salle, avant d'entrer dans celle du maître. La voilà enfin, cette cité si célèbre et si justement vénérée par ceux qu'elle a tour à tour conquis et associés à sa puissance; le voilà, ce sanctuaire de la religion grecque, ce berceau de l'autocratie russe. Par un beau matin, aux rayons du soleil levant, nous voyons de loin ses murs, ses tours se découper à l'horizon bleu. Nous passons devant le bizarre château de Petrowski, construit par Élizabeth, sur lequel je jette à peine un regard, tant je suis occupé de regarder le panorama qui est en face de moi et qui se déroule peu à peu à mes yeux. A la porte, le corps-de-garde nous arrête, c'est de droit; un peu plus loin, nous rencontrons la police. Le corps-de-garde et la police se soucient fort peu de l'impatience du voyageur. Ils contrôlent la curiosité et légalisent l'enthousiasme.

Les formalités de passeport bien et dûment remplies, le fonctionnaire préposé à la sûreté publique, convaincu par douze honorables signatures et douze cachets de chancellerie que nous n'apportons avec nous ni machine infernale, ni peste, ni constitution, nous permit de continuer notre route. Le conducteur, qui se tenait devant lui la tête basse, dans un état d'humilité profonde, remonta sur son siége; le postillon se hâta de faire encore trois signes de croix devant une petite image suspendue à une muraille; enfin, nous passâmes à travers des amas de charrettes entre lesquelles circulaient des milliers de juifs, de paysans, de marchands. On eût dit une foire; c'était tout simplement un marché quotidien. Devant nous s'élevait un lourd et massif édifice surmonté d'une tour octogone. Ce monument fut consacré à la mémoire du commandant Soukhareff, qui, pendant la terrible révolte des Strelitz, suscitée, dit-on, par l'ambitieuse Sophie, sœur de Pierre-le-Grand, resta fidèle aux

deux jeunes tsars. Nous descendîmes le long d'une magnifique rue qu'on appelle la rue des Jardins, et qui justifie on ne peut mieux ce titre idyllique. A droite et à gauche s'étendent des rideaux d'arbres fruitiers, des vergers, des parterres, des balcons chargés de fleurs, et des maisons qui disparaissent derrière des rameaux de verdure. On se croirait sur les bords de la Loire, et l'on est en pleine Moscovie. Un peu plus loin apparaissent les grands édifices de la couronne et les riches hôtels de la noblesse, puis le pont des Maréchaux, jadis occupé par des ateliers de charrons et des enclumes de forgerons, maintenant envahi presque tout entier par les boutiques les plus coquettes, les marchandes de modes et de parfumerie, les gravures d'Angleterre et la librairie parisienne. De prime-abord ainsi, on a passé par plusieurs sphères, qui se mêlent l'une à l'autre sans se confondre, par le quartier du peuple, de l'aristocratie, de la bourgeoisie aisée, de la colonie française, et l'on est à quelques pas du Kremlin.

C'était le Kremlin que je voulais visiter avant tout. J'y allai avec un homme du pays qui, chemin faisant, me racontait avec un orgueil patriotique les différentes phases de l'histoire de la vieille forteresse, les noms qui l'avaient illustrée, les tsars dont elle fut le palais, les empereurs qui y avaient reçu leur couronne. Je l'écoutais d'une oreille distraite, songeant à cet autre empereur dont il ne parlait pas, et dont je voyais planer devant moi la grande image. C'était là qu'il s'était arrêté dans sa marche gigantesque, c'était dans cette enceinte qu'il avait reposé sa tête sous le poids de ses larges conceptions et de ses sombres pressentimens; c'était du haut de ces remparts qu'il avait vu l'incendie inonder son refuge, dévorer sa conquête. Ces vieux murs avaient tressailli à son approche, et cette ville s'était dépeuplée devant lui comme autrefois les champs de l'Italie devant le cheval d'Attila. Non, jamais on ne vit une telle époque, et jamais un théâtre si funèbre ne s'ouvrit pour une scène si désastreuse. Quel poète pourrait peindre le lugubre silence de ces rues désertes où notre armée entrait toute couverte encore de la glorieuse poussière de la Moskowa, s'attendant à voir venir au-devant d'elle une population suppliante, et ne trouvant pas même un enfant pour lui montrer le chemin de son capitole? Qui pourrait dire l'effroi subit, le tumulte, la consternation de nos malheureux frères, quand des mains invisibles lancèrent tout à coup, au milieu de la nuit, des brandons enflammés dans l'intérieur des maisons, quand l'incendie éclata de toutes parts, débordant comme un torrent, et faisant de cette cité, naguère encore si belle et si calme, un immense bûcher, une sépulture de cendre et de feu? Avec quelle émotion j'ai franchi les portes de ce château qui fut honoré de tant de gloire et qui abrita une si haute et si terrible destinée! Tous ses vieux souvenirs, ses siècles d'éclat et de prospérité, s'effaçaient devant cette apparition de quelques jours, qui vivra tant qu'il y aura une main pour écrire l'histoire, une oreille pour l'entendre, une mémoire pour la recueillir. Il me semblait que chacune des pierres sur lesquelles je posais le pied, chacune de ces façades et de ces coupoles, devait garder les traces de cette époque ineffaçable, et me raconter quelque épisode de ce désastre

sans exemple. De tous côtés je promenais un regard avide, et ces cours étroites, ces voûtes silencieuses, étaient pour moi comme un temple auguste, consacré par la pensée la plus héroïque et la plus grande calamité.

Les Anglais, qui, dans leur lâche envie, ne manquent jamais une occasion de profaner notre histoire ou d'insulter à notre honneur, ont accusé nos soldats d'avoir mis eux-mêmes le feu à Moscou. Les Russes sont plus justes; ils racontent sincèrement le fait tel qu'il s'est passé. Plusieurs habitans de Moscou me l'ont avoué. Ils savaient bien qui étaient les incendiaires et les pillards; ils savaient que notre armée tout entière ne se précipitait au milieu des flammes que pour tenter de les étouffer. Leur intérêt parla alors plus haut que leur équité; ils rejetèrent sur nous cette dévastation pour accroître encore le nombre de nos ennemis, et se fortifier contre nous par un redoublement de haine et d'exaspération. Leur vœu s'est réalisé, l'incendie de Moscou a eu le résultat qu'ils en attendaient. Quel résultat! La France pourra-t-elle jamais l'oublier? Quand on annonça à Alexandre l'incendie de sa vieille capitale, ce fut pour lui comme un coup de foudre. Les bulletins de la Moskowa lui annonçaient que ses troupes venaient de remporter un triomphe. Il avait fait chanter le *Te Deum* de la victoire et comblé d'honneurs la famille de Kutusoff. Tout à coup il apprenait que ce prétendu triomphe était une défaite, que notre armée, marchant sur les débris de la sienne, poursuivait sa route au centre de son empire, et que la demeure de ses ancêtres était occupée par Napoléon. On raconte qu'alors, saisi de terreur à cette sinistre nouvelle, croyant déjà voir l'aigle de France étendre ses ailes sur les ruines de Pétersbourg, il résolut de se retirer en Angleterre, et que l'impératrice usa de toute son influence pour le dissuader de ce projet désespéré. Trois jours après, il apprenait la ruine de Moscou, et cette ruine le sauvait. On ne dit pas encore pourquoi le comte Rostopschin a persisté à nier publiquement les ordres qu'il avait donnés aux incendiaires. On sait qu'il avait voulu brûler lui-même sa belle maison de Moscou, et qu'elle ne fut sauvée que par hasard; il ne peut nier en tout cas la brutale inscription qu'il plaça au-devant de sa maison de campagne, en y mettant le feu et en l'abandonnant (1).

Le Kremlin est une citadelle presque triangulaire, autrefois entourée de fossés, fermée à présent par une enceinte de hautes murailles, flanquée d'une tour massive à chaque angle. De la fondation du Kremlin date celle de Moscou même. Cette forteresse existait dès le milieu du XIIe siècle. Ce n'était d'abord qu'une simple construction en bois avec une palissade; Moscou n'était qu'un village. Vingt ans plus tard, c'est-à-dire vers 1160 ou 1170, André, petit-fils de Vladimir Monomaque, prince de Kiew, éleva au milieu de ces frêles habitations une église en pierre, et y déposa une miraculeuse image, le portrait de la Vierge, peint par saint Luc. Saccagée et brûlée au milieu du XIIIe siècle par les Mongols, la jeune ville fut reconstruite bientôt après sur un emplace-

(1) Cette inscription était à peu près conçue en ces termes : « Je brûle moi-même ma maison pour qu'elle ne soit pas occupée par ces chiens de Français. »

ment plus large. Une cabane d'anachorète fut convertie en une église; des deux côtés de la rivière s'élevèrent des couvens. Moscou devint la résidence de Jouri III, la capitale d'une principauté qui, de siècle en siècle, et pour ainsi dire d'année en année, devait étendre ses limites au nord et au sud. Ivan Danélovitch la dota de deux nouvelles églises et l'entoura d'une forte barrière en chêne. Dmitri, son petit-fils, remplaça cette barrière par une muraille en briques. Vers la fin du XIVe siècle, après les ravages d'une peste désastreuse et de plusieurs guerres, Moscou s'étendait sur les deux bords de la rivière, et renfermait déjà une demi-douzaine d'églises et de monastères.

Des églises, des monastères, une forteresse, voilà le berceau de Moscou, et toute son histoire est là, entre un glaive qui répand la terreur et une relique qui impose le respect. Dévastée au XIVe et au XVe siècle par les princes de Lithuanie, elle se releva une troisième fois de ses ruines sous le règne de l'ambitieux Ivan Vassilievitsch, qui lui donna pour premiers trophées les dépouilles de Novogorod, agrandit son enceinte et bâtit les tours du Kremlin. Ses successeurs continuèrent son œuvre avec ardeur, et, sous le règne d'Ivan-le-Terrible, Moscou occupait déjà un immense espace.

Le Kremlin, qui a été le premier noyau de cette ville, en est resté le point central. C'est de là que les différens quartiers se sont étendus de côté et d'autre, comme les rayons d'une roue, et c'est là qu'ils se réunissent comme le lin autour du fuseau. Le Kremlin domine par sa situation toute la cité. Son clocher d'Ivan Veliki avec sa coupole dorée s'élève au-dessus des autres clochers qui l'entourent, et ses remparts épais, crénelés, semblent encore prêts à défendre la demeure des tsars et le sanctuaire des patriarches. A l'intérieur, c'est un singulier assemblage de constructions de différentes époques et d'édifices de toute sorte. Rien de symétrique, rien de régulier, ni dans les rues qui traversent l'enceinte, ni dans les espaces vides qui séparent les bâtimens. Cathédrales, chapelles, palais, tout a été jeté là de siècle en siècle par la pensée pieuse ou le caprice du souverain, édifié par la fantaisie de l'artiste, et tout ce mélange d'architecture religieuse et profane, de style antique et byzantin, de flèches aiguës et de coupoles arrondies, toute cette variété de teintes et de couleurs, de façades, de clochers, produit un effet étrange, inexplicable, qui étonne comme un rêve, qui offre aux regards fascinés tantôt l'attrait d'une arabesque, tantôt l'auguste aspect d'un monument consacré par le temps et par de nobles souvenirs.

C'est d'abord la cathédrale de l'Assomption, la première église bâtie en pierre à Moscou. Sa nef est étroite et sombre, sa voûte soutenue par quatre énormes piliers qui occupent presque le tiers de son enceinte, et ces piliers, cette voûte, ces murailles, sont du haut en bas couverts de peintures à fresque, représentant sous une forme gigantesque des figures de saints et d'apôtres avec des manteaux de pourpre et des auréoles d'or. L'*iconostase*, c'est-à-dire la barrière qui sépare le sanctuaire du reste de l'église, et qui s'élève jusqu'à la voûte, est comme une de ces murailles fabuleuses dont parlent les poètes de l'Orient, une muraille de vermeil couverte d'images cise-

lées, éblouissantes de pierreries. A droite des portes qui s'ouvrent au milieu de l'iconostase, et qu'on appelle les portes royales, est une image de saint Jean, peinte, dit-on, par l'empereur grec Emmanuel; à gauche, une Vierge vénérée, qui porte sur la tête, entre autres ornemens, deux diamans, dont un seul rendrait le plus pauvre poète éligible. Ce qui est bien plus précieux aux yeux du peuple russe que toutes ces peintures, ces couronnes de diamans, ces amas d'or et de vermeil, ce sont les reliques enfermées çà et là dans des châsses. Il y en a pour toutes les dévotions et tous les accidens de la vie, depuis la tunique de Jésus-Christ, dont personne n'oserait contester l'authenticité, jusqu'à des ossemens de saints qui guérissent diverses maladies. Un sacristain montre du doigt aux fidèles celles qui ont le plus d'efficacité; ils se signent à différentes reprises devant ces trésors de la foi, y déposent un pieux baiser, et s'en vont vers une autre chapelle également pleine de reliques; là ils se signent encore, se prosternent avec humilité, se jettent la face contre terre, puis s'approchent d'un moine qui se tient debout devant l'autel, et leur donne à baiser sa main droite, qu'il a soin auparavant, dit-on, d'imprégner d'une bonne odeur afin de flatter l'odorat des respectueux croyans. Je n'ai pas vérifié le fait et ne veux point l'affirmer. C'est dans cette église qu'on enterre les métropolitains et qu'on couronne les empereurs.

Tout près de l'Assomption est l'église de l'archange Michel, bâtie à peu près dans la même forme, surmontée également de cinq coupoles, enrichie d'un splendide iconostase et de plusieurs reliques en grand renom. L'église de l'Annonciation est pavée en agathe, chargée d'or et de vermeil, et couverte sur toutes ses faces de figures d'apôtres et de martyrs, au milieu desquelles apparaissent des philosophes grecs, ce qui me semble une preuve de rare tolérance. Il est vrai que les images des saints sont entourées d'une auréole, et que celles des sages de l'antiquité ne portent point ce signe de gloire céleste. Ainsi le bon peuple de Moscou peut encore s'y reconnaître.

Si l'on fait quelques pas hors de ce premier espace, du côté du quartier appelé le Kitaigorod, voici bien certainement l'édifice le plus bizarre, le plus étonnant qui existe : une église à deux étages, composée de vingt chapelles, surmontée de seize tours d'inégale forme et d'inégale grandeur, celle-ci pareille à un clocheton naissant, celle-là pointue et élancée, une autre tordue comme les replis d'un turban, une quatrième taillée comme un artichaut, une cinquième ornée de trois rangées de pierres arrondies comme des aiguilles, une sixième surmontée d'un globe comme un de nos honnêtes clochers de village, et d'une croix grecque posée sur un croissant; toutes ces coupoles, toutes ces tours bariolées de diverses couleurs, sont peintes en rouge, en bleu, comme les grains d'un chapelet. On ne sait, en regardant cette église, où est la porte principale, ni l'autel, ni la nef, de quel côté elle commence, de quel côté elle finit. C'est un vrai conte fantastique. Elle fut bâtie, l'année 1554, en mémoire de la prise de Kasan. Le prince qui en avait ordonné la construction fut si émerveillé en la voyant, que, de peur que son architecte n'eût l'idée d'aller décorer un autre pays d'un pareil

chef-d'œuvre, il se hâta de lui faire crever les yeux. C'était Ivan IV, surnommé le Terrible. Deux yeux de plus ou de moins dans sa principauté lui importaient peu, et il était sûr, en prenant ce parti, d'avoir une église unique, unique à ce point, que les édifices les plus désordonnés de Moscou paraissent encore fort raisonnables à côté de cet assemblage de cônes, de bulbes et d'excroissances.

Les remparts du Kremlin, qui touchent à tant de merveilles religieuses, renferment aussi le palais et les richesses mondaines des tsars, l'un remarquable par ses galeries étagées comme des gradins et aboutissant à un étroit belvédère, l'autre par son revêtement à facettes. Le plus curieux à visiter est celui qu'on appelle le Palais-Rouge. Il renferme toutes les couronnes des diverses contrées subjuguées par la Russie, depuis celle de Kasan jusqu'à celle de Pologne, les globes, les sceptres, les trônes des tsars, les vêtemens que les empereurs ne portent qu'une fois, le jour de leur couronnement, toute l'histoire de l'empire russe racontée par les insignes de la monarchie, tous les dons offerts aux anciens tsars de la Moscovie et à leurs puissans successeurs par les chefs de hordes et les princes qu'ils ont vaincus, et les larges vases d'or sur lesquels la bourgeoisie de Moscou vient offrir le pain et le sel à son souverain chaque fois qu'il daigne l'honorer de sa visite. Il faudrait être lapidaire ou bijoutier pour décrire convenablement l'éclat, la valeur de ces innombrables bouquets d'émeraudes, de saphirs, de brillans, ces tissus de perles et ces chaînes de diamans. J'ai vu le gardien de ce magasin d'orfévrerie s'épuiser en efforts pour éblouir mes regards par l'aspect de ce luxe asiatique, et j'ai noté seulement trois objets qui éveillaient en moi quelque émotion : les lourdes et larges bottes de Pierre-le-Grand auxquelles le digne empereur remettait lui-même une bonne paire de clous quand le talon faisait mine de vouloir se séparer de la semelle; le brancard grossier sur lequel Charles XII malade se faisait porter de rang en rang au milieu de ses troupes, le jour de sa terrible bataille de Pultawa, et le livre renfermant la constitution de Pologne, que Nicolas a jeté comme un holocauste au pied du portrait d'Alexandre.

Une autre salle est remplie de glaives et de casques, de boucliers et d'armures, émaillés, dorés, ciselés, ceux-ci avec la richesse du goût oriental, ceux-là avec un art exquis. Mais toutes ces armures si pesantes, ces épées à deux mains, ces arquebuses à roue, ne sont que des jouets d'enfant, comparés aux trois gigantesques canons placés à l'entrée de l'arsenal. L'un a la gueule ouverte comme s'il voulait avaler tout d'une fois un régiment ennemi, les deux autres sont longs comme s'ils devaient lancer leurs boulets de Moscou à Constantinople. Tous les trois n'ont qu'un petit inconvénient, c'est de ne pouvoir jamais être employés dans une bataille. Malheureusement près de là il y en a d'autres qui ont fait un glorieux service, et sur lesquels j'ai jeté un triste regard. Ce sont ceux que nos pauvres soldats mourant de froid abandonnèrent d'une main défaillante sur leur route glacée, et que les Russes ont eu tout le temps de recueillir.

A côté du palais des tsars, que l'empereur fait reconstruire à présent sur un plus vaste espace et dans de plus hautes dimensions, est le palais des Patriarches, étroit, sombre, et rempli d'une quantité de mitres, de crosses en or et en vermeil, de vêtemens chargés de perles et de rubis que les moines déroulent avec orgueil. Là est aussi la bibliothèque du synode, composée tout entière d'ouvrages grecs et slavons, parmi lesquels on m'a montré un très beau manuscrit d'Homère que le bibliothécaire avoue n'avoir jamais lu, en sorte qu'il ne sait jusqu'à quel point il est conforme au texte imprimé.

Et la cloche! Je crois, Dieu me pardonne, que j'allais quitter le Kremlin sans parler de la fameuse cloche. Je me hâte de dire que je l'ai vue, non plus ensevelie à moitié dans le sol comme elle l'était naguère, mais posée sur un joli piédestal de granit par un ingénieur français, M. de Montferrand. Les dimensions de cette cloche ont été indiquées dans toutes les statistiques, elle a vingt pieds de haut et plus de vingt-deux pieds de diamètre. Si elle avait été fondue trois siècles plus tôt, le joyeux curé de Meudon n'aurait pu choisir un plus digne grelot pour la jument de Gargantua.

Le Kremlin communique avec la ville par cinq portes ornées d'images, et illustrées par mainte légende héroïque et religieuse. Il en est deux surtout dont l'aspect seul inspire au peuple le plus profond respect. L'une est la porte de Saint-Nicolas. Une ancienne image de ce saint, encadrée sous une vitre, décore cette porte, et une inscription placée sur le mur rapporte que dans l'explosion de 1812, tandis que les remparts du Kremlin tremblaient, que l'arsenal était renversé, et que la tour et la porte de Saint-Nicolas se déchiraient de haut en bas, l'image du saint et la vitre qui la recouvre restèrent parfaitement intactes. Je laisse à penser comme on cria au miracle, et avec quels regards pieux le paysan russe contemple ce témoignage palpable de la faveur du ciel. Aussi, du matin au soir, des flots de monde se pressent à l'entrée de cette porte, font des signes de croix et allument devant le bienheureux saint Nicolas des cierges et des lampes.

L'autre porte est encore plus vénérée. Elle est ornée d'une image sombre dont on distingue à peine les traits, et qui représente le Sauveur. Devant ce cadre noirci par le temps est une lampe grossière suspendue à une chaîne épaisse, une vraie lampe de prison; jamais tête de vierge entourée de brillans et de saphirs, jamais iconostase portant sur ses larges ailes toutes les figures de l'ancien et du nouveau Testament, n'inspira un aussi vif sentiment de dévotion que cette image sombre incrustée dans la muraille et cachée derrière cette lampe antique. On raconte qu'une fois elle a par sa merveilleuse puissance arrêté l'invasion des Tartares, et préservé la ville de leurs ravages. Ils arrivaient en triomphe, croyant déjà s'enrichir des dépouilles des marchands, et trôner comme de fiers conquérans au Kremlin; ils s'en retournèrent confus et épouvantés : la sainte image avait jeté le trouble dans leurs regards, l'effroi dans leurs cœurs et le désordre dans leurs rangs. On dit aussi que lorsque les Français, plus intrépides que les Tartares, envahirent Moscou, ils voulurent s'emparer de cette image sacrée, qu'ils ne purent,

malgré tous leurs efforts, ni prendre ni détruire. Il y a une autre histoire qui se rattache à cette même porte et qui lui fait moins d'honneur. Sous le règne de Catherine, quand la peste éclata à Moscou, le peuple, décimé, terrifié, n'ayant plus aucune confiance ni dans les médecins qui essayaient de venir à son secours, ni dans l'hygiène qu'on lui prescrivait, s'avisa de prendre l'image miraculeuse comme l'unique remède qui lui restait pour se préserver du fléau. On vit alors toute une population pâle et maladive se précipiter avec une sorte de frénésie vers cette relique, se la disputer, se l'arracher, la serrer sur son cœur, la couvrir de baisers. L'évêque, jugeant que cette agglomération de la foule, ce contact de tant de milliers d'individus ne pouvait qu'augmenter et propager les germes de contagion, voulut enlever cet objet d'un culte si dangereux : il fut massacré sur place. Quelque temps après, la peste cessa, le peuple attribua son salut à sa piété. L'image du Sauveur fut remise à son ancienne place, et vénérée plus que jamais. La porte qu'elle décore s'appelle la porte Sainte, nul Russe ne la traverse sans faire plusieurs signes de croix, et pas un étranger, de quelque religion qu'il fût, ne pourrait y passer impunément sans se découvrir la tête. Non loin de là est une image de la Vierge entourée d'une auréole de gloire militaire. Elle a fait la campagne de 1812, et on lui attribue la retraite de notre armée, la défaite de nos malheureux soldats.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter toutes ces légendes et ces adorations de la religion grecque. C'est ici que la piété du peuple russe éclate dans toute sa force et sa primitive candeur. A Pétersbourg, elle est altérée par l'influence d'une capitale, par le rapprochement de différentes églises et de différens cultes, par le contact incessant d'une quantité d'étrangers dont la plupart arrivent là comme de vrais mécréans. Ailleurs, elle ne peut s'exercer sur un si large espace, devant des monumens si sacrés. Moscou est donc sa vraie sphère. C'est là que se trouvent les reliques les plus précieuses; c'est là que le miracle, cet enfant de la foi, comme a dit Goethe, se perpétue de génération en génération, éblouit les regards et subjugue l'intelligence de la foule. C'est là enfin que le peuple a conservé, par un autre miracle, au milieu de la société plus ou moins sceptique et corrompue des nobles et des grands, sa croyance intacte, sa pensée religieuse et sa ferveur naïve. Moscou est son sanctuaire, sa métropole; il se découvre la tête en voyant de loin l'antique cité, il l'appelle sa mère, sa ville sainte, et ces deux titres expriment à la fois toute la tendresse qu'il lui porte et le sentiment respectueux qu'elle lui inspire.

Il faut voir, la veille des jours de fête et les dimanches, quand les battans de toutes les cloches sont en branle, quand les carillons des monastères, des cathédrales, résonnent d'une extrémité de la ville à l'autre, il faut voir les milliers d'hommes, de femmes, d'enfans qui se pressent autour des oratoires étroits et des petites chapelles, ondulent dans les rues et sur les places du Kremlin, courent d'une église à l'autre pour couvrir de baisers les ossemens des saints; il faut les voir se frapper la poitrine devant les images d'or et d'ar-

gent, se prosterner devant les moines, allumer des lampes, des cierges devant une tête du Christ ou de la Vierge, et se jeter la face contre terre. Tout ce que j'ai entendu raconter des pratiques des Espagnols, de leurs prières, de leurs signes de piété, ou si l'on veut de superstition, ne me semble pas comparable à ce que l'on voit ici deux cents fois par an.

Pendant le temps que j'ai passé à Moscou, j'allais chaque jour au Kremlin et ne me lassais pas de contempler ses églises, ses palais. Je descendais chaque jour dans la ville, et, de quelque côté que je me dirigeasse, j'étais sûr de trouver sur ma route les scènes les plus neuves et les plus variées. La ville brûlée en 1812 a conservé presque tout entier, dans sa reconstruction, le caractère architectural qui la distinguait autrefois. Dans certains endroits, on n'a fait que relever les murs calcinés, renversés par l'incendie; dans d'autres, les maisons ont été seulement élargies ou exhaussées; du reste ce sont encore les mêmes rues tortueuses, les mêmes places irrégulières et le même mélange d'édifices grandioses et d'habitations obscures, de remises et de jardins. La police, qui, en Russie, se mêle de tant de choses, n'est pas encore intervenue, à ce qu'il paraît, dans les plans de construction. Elle n'a pas déterminé l'alignement des maisons, la hauteur des façades, l'emplacement des grands propriétaires et des petits. Chacun a bâti son nid, qui de çà, qui de là, comme bon lui semblait, avec des ogives de cathédrale ou des lucarnes de grenier, des balcons dentelés ou de simples escaliers en bois. De là le coup d'œil le plus singulier et les contrastes les plus inattendus. Vous sortez d'un riche magasin où vous avez vu étaler toutes les richesses de l'industrie moderne, et vous voilà devant une misérable boutique où le moujik à longue barbe, vêtu comme ses ancêtres, vend de la même manière, avec les mêmes frais d'éloquence, les mêmes denrées grossières qui se vendaient là il y a deux cents ans. Vous admirez l'étendue d'un édifice public, les colonnes, les balustrades d'une maison de grand seigneur, et vos regards tombent sur une pauvre échoppe étroite et chétive qui s'appuie sur le palais comme l'arbrisseau tremblant sur le tronc du chêne. Vous venez de traverser un quartier construit avec symétrie, décoré avec art, et vous vous dites : Voilà vraiment une belle et grande ville. Faites encore quelque pas, et vous pourriez bien vous croire au milieu d'un pauvre village.

C'est du haut de la montagne appelée la montagne des Moineaux, qu'il faut voir Moscou pour comprendre sa vraie beauté et jouir de son ensemble. On traverse la longue rue dans laquelle s'élève le splendide hôpital fondé par le prince Galitzin, à une époque où les chefs de la noblesse russe étaient encore si riches qu'ils pouvaient faire des fondations splendides comme celles des rois. Puis voici la porte de Kalouga, par où passa la plus grande partie de notre armée en quittant Moscou. Ah! c'est là une autre porte sainte, la porte devant laquelle tout Français devrait s'incliner comme les Russes devant celle du Kremlin, et adresser du fond du cœur un souvenir de respect à ceux qui sont morts, un vœu sympathique à ceux qui ont survécu.

A peine hors de la barrière, le pavé et la chaussée cessent brusquement,

on ne trouve plus qu'un chemin raboteux, inégal, coupé par de profondes ornières où l'on risque à tout instant de briser son léger droschki. C'est encore là un de ces contrastes qui ne se voient qu'en Russie, une ville riche et grandiose, et à quelques pas des plus belles rues un chemin auquel la plus pauvre de nos communes n'oserait pas donner le nom de chemin vicinal.

La montagne des Moineaux n'est pas une montagne. C'est tout simplement un plateau aride et nu, bordé çà et là de quelques bouquets d'arbres, assez élevé cependant pour que de là on puisse, d'un coup d'œil, embrasser toute la plaine qui entoure Moscou et la vieille cité des tsars avec son immense amas de maisons, ses centaines d'églises, de palais, de couvens, ses clochers pareils à des minarets, ses globes étincelans, ses hautes croix rayonnant dans l'air, ses coupoles dorées qui miroitent au soleil, ses dômes bleus et étoilés et ses larges toits peints en vert. Quelle ville! On dirait une mer d'édifices; les teintes austères du Nord, l'éclat de l'Orient, les flèches élancées du moyen-âge, les terrasses de l'Italie, les remparts séculaires et les rideaux de verdure se marient, se croisent, et de tous les côtés attirent la pensée et charment les regards.

Une seule chose dépare cette cité si richement ornée par les hommes et si bien dotée par la nature, c'est l'insuffisance de ses eaux. « Voyez, disait un jour un naïf observateur des choses humaines, voyez comme la Providence est sage et prévoyante; partout où il y a une grande ville, elle a fait passer un grand fleuve. » La Providence n'a pas été si libérale pour Moscou, elle ne lui a donné que trois rivières dont deux pourraient fort bien s'appeler des ruisseaux et dont la troisième, la Moskwa, n'est nullement en proportion avec l'innombrable quantité de constructions qui borde ses rives. Ces trois cours d'eau ne suffisent pas même aux besoins quotidiens des trois cent mille habitans de Moscou. Il a fallu, pour remplir chaque jour leurs théières et leurs tonnes de *kvan*, creuser des aqueducs et construire de profonds réservoirs.

Au pied de ce plateau d'où l'on contemple ainsi la ville aux vieux souvenirs, l'empereur Alexandre avait voulu faire élever un temple colossal en mémoire de la campagne de 1812. L'emplacement choisi pour cette œuvre commémorative était un terrain fangeux, entrecoupé de larges crevasses et entouré de sable. Avant d'oser y entreprendre le moindre travail de maçonnerie, il fallait dépenser des sommes considérables pour aplanir ce sol inégal, l'affermir, lui donner quelque consistance. Les gens experts trouvaient, à vrai dire, ce choix assez bizarre; mais l'architecte avait vu en rêve, comme par une espèce de révélation, le plan de son édifice, et le lieu où il fallait l'élever. Situation, construction, ensemble, détails, tout dans l'aspect extérieur de ce monument, dans la disposition de ses colonnades, de ses fenêtres et de ses gradins, devait avoir un caractère symbolique. Alexandre, qui, comme on le sait, avait un penchant assez prononcé pour tout ce qui s'offrait à lui avec une certaine teinte de mysticisme poétique ou religieux, adopta le plan de l'architecte et vint lui-même en grande pompe poser la première pierre du nouveau temple dans le ravin qui lui était indiqué. Après

deux ou trois années de travaux, on reconnut enfin l'impossibilité physique d'établir dans un pareil lieu un édifice tel que celui qui était projeté. L'architecte fut mis en prison et condamné à y rester jusqu'à ce qu'une nouvelle révélation lui aidât à rendre compte des sommes considérables dont l'emploi lui avait été confié, et comme il fallait absolument ériger un temple aux souvenirs de 1812, on choisit un autre emplacement moins symbolique peut-être que le premier, mais beaucoup plus convenable sous tous les rapports.

Au moment où nous allions quitter la montagne des Moineaux, nous vîmes venir à nous, sur un léger droschki, un homme à la figure grave et douce, portant l'honnête costume avec lequel on nous représente ordinairement les notaires et les docteurs du dernier siècle : cravate blanche, frac noir, culotte, et bas de soie. Venez, me dit mon guide, c'est M. Hase, le médecin de la prison; vous trouverez en lui un homme remarquable, et je le prierai de vouloir bien nous conduire au milieu des pauvres gens dont il est le patron et le soutien. Nous nous approchâmes du vénérable docteur, qui nous serra les mains avec cordialité et nous emmena aussitôt du côté de la fatale enceinte où il répand chaque jour les trésors d'une charité vraiment évangélique. C'est là que des vingt-deux gouvernemens arrivent, toutes les semaines, les malheureux condamnés à faire le voyage de Sibérie, soit pour y être employés aux travaux forcés, soit pour y être détenus comme colons. Ils passent huit jours dans cette prison centrale. Le dimanche, on les revêt d'une veste bigarrée, on leur rase la moitié de la tête, et on les place, la chaîne aux pieds, sur des charrettes découvertes qui les mènent de station en station au lieu de leur exil. Le docteur allait assister à l'un de ces départs. Nous passâmes au milieu d'une haie de soldats en grande tenue, ornement inévitable de tout cachot; nous entrâmes dans une grande cour où ces malheureux, destinés à mourir pour la plupart à six cents lieues de là, regardaient encore une fois le ciel qui les a vus naître, et se souvenaient peut-être de la demeure paternelle où ils ne rentreraient jamais. Des hommes se promenaient de long en large, traînant leurs lourdes chaînes sur le parc; des femmes étaient assises par terre, la tête penchée sur leur poitrine; des enfans, qui partageaient le sort de leurs parens et qui en ignoraient l'amertume, se roulaient en riant sur les genoux de leur mère et jouaient avec les enfans du guichetier. Plusieurs de ces pauvres gens, condamnés ainsi à quitter pour long-temps, pour toujours peut-être, leur pays natal, leur maison, leurs amis, ne portent point dans leur cœur la lèpre du vice ou la flétrissure du crime. Les uns subissent ce châtiment pour une faute politique, d'autres pour un instant de révolte envers un maître inexorable; d'autres, hélas! sont les victimes d'une erreur ou d'un cruel caprice. Chaque seigneur russe a le droit d'envoyer ses serfs en Sibérie, il ne fait que les désigner à la justice, et on les emprisonne, on leur rase la tête, on les expédie à Tobolsk avec la chaîne des forçats. Celui qui les livre à ce supplice est tenu seulement de leur payer une pension alimentaire. Est-ce là une obligation assez forte pour l'arrêter dans un mouvement de colère? Est-ce un moyen de répression suffisant contre l'injustice et la cruauté? Il y a là dans la législa-

tion russe une affreuse lacune, et, par les larmes de ceux qui en ont été les victimes, par les souffrances qu'ils ont subies, par *la loi de Dieu*, enfin, l'humanité entière demande qu'elle soit réparée. On m'a cité une jeune femme belle, grande, forte, qui ne voulait pas vivre avec son mari parce qu'il était infecté d'une maladie hideuse. Le mari a recours au seigneur; le seigneur, qui, dans un épouvantable sentiment d'avarice, pensait peut-être aux robustes enfans que cette femme pouvait donner à ses domaines, veut la forcer à accomplir son devoir conjugal. Elle résiste, et il l'envoie en Sibérie. Au bout de quelques années, il la fait revenir, la retrouve inflexible à ses ordres et la condamne de nouveau à l'exil. Le poète Pouschkin racontait qu'il avait un jour rencontré sur la route de Tobolsk, parmi les criminels condamnés à la déportation pour vols ou pour meurtres, une jeune fille d'une grace et d'une beauté angélique. Après avoir servi pendant quelque temps comme une esclave aux plaisirs de son sultan, cette malheureuse s'était laissée attendrir par un homme qui lui demandait peut-être à genoux une parole d'amour que l'autre exigeait impérieusement, et elle allait en Sibérie expier dans l'exil une heure de tendre abandon. La pauvre enfant, dit Pouschkin, habituée pendant quelques années à toutes les jouissances de la fortune et aux raffinemens du luxe, souffrait bien plus que ses rudes compagnons des fatigues de son long voyage. Les cahots de la voiture lui meurtrissaient le corps, et elle regrettait de n'avoir plus de gants pour garantir ses mains de l'ardeur du soleil. Cependant, au milieu de ces souffrances, elle ne se repentait point d'avoir été trop tendre, elle parlait avec un accablant mépris de celui qui l'avait subjuguée par son autorité souveraine, et emportait avec joie à l'extrémité de la Russie le souvenir de celui qu'elle avait aimé.

A notre arrivée dans la cour, une vingtaine de condamnés se précipitèrent au-devant du docteur; ils lui adressaient leurs suppliques, ils lui parlaient avec effusion, ils lui baisaient les mains. C'est lui seul qui a vraiment pitié des prisonniers dans cette maison d'agens de police et de geôliers, c'est lui qui guérit leurs plaies, qui leur donne des consolations et des encouragemens, qui leur distribue des aumônes. Les condamnés ne peuvent point emporter d'argent avec eux, mais tout ce qu'ils possèdent et tout ce que la charité pieuse leur accorde est envoyé en leur nom au lieu où ils doivent vivre, et ils trouvent du moins en arrivant ce secours pécuniaire pour les aider à souffrir les premières rigueurs de leur captivité ou de leur bannissement.

Nous entrâmes dans une large salle en bois, nue et sombre. Devant une petite table couverte de registres était assis un greffier du tribunal, homme dur, sec, inaccessible à toutes les demandes et requêtes, vrai greffier de cachot, établi dans ce lieu pour faire sentir aux prisonniers toute la pesanteur de cette balance de fer qu'on appelle si généreusement la balance de la justice. Le docteur s'assit modestement en face de lui, et il s'engagea entre ces deux hommes d'un caractère si différent un des débats les plus émouvans qu'il soit possible d'imaginer.

Les condamnés se présentaient l'un après l'autre pour faire une réclama-

tion légale, ou exprimer un vœu d'infortune. Celui-ci avait eu la jambe entamée par ses chaînes, et souffrait tellement, qu'il avait à peine la force de se mouvoir; il sollicitait la permission de rester là jusqu'à ce qu'il fût guéri. Cet autre attendait sa femme, qui voulait partager son exil, et il demandait un délai d'une semaine. Le greffier ouvrait froidement son registre et leur montrait qu'étant arrivés à la prison tel jour, ils devaient être envoyés en Sibérie tel jour, que toute requête et toute réclamation étaient par conséquent inutiles. Le bon docteur lui laissait paisiblement formuler ces conclusions juridiques, puis il hasardait une humble remarque, puis une autre, enfin il se faisait lui-même l'avocat de ces malheureux, et si toute son éloquence compatissante échouait contre l'obstination de son adversaire armé du texte des règlemens et de la sentence des tribunaux, alors il intervenait avec son autorité de médecin : il déclarait que, tel homme, telle femme étant hors d'état de supporter les fatigues d'une longue route, il les envoyait à l'infirmerie, et prenait ce fait sous sa propre responsabilité. Le greffier se taisait, et le docteur recommençait une lutte plus difficile : il s'agissait cette fois d'obtenir un délai pour ceux qui n'étaient pas malades et qu'il ne pouvait prendre légalement sous son égide de médecin. Cette fois il devenait timide et obséquieux comme le plus pauvre des solliciteurs; il parlait à voix basse au greffier, il le flattait, il le caressait, il avait toutes sortes de petites ruses pour ébranler sa résolution; tantôt il essayait de l'attendrir, et tantôt de le faire sourire. S'il s'apercevait que ses efforts étaient inutiles, il changeait brusquement la nature de l'entretien, il se mettait à discourir de chose et d'autre, comme s'il eût été dans un salon, des anecdotes de la ville et des nouvelles d'Allemagne. Souvent le greffier, séduit, fasciné par tant de douces paroles et tant de graves raisonnemens, accordait la grace qu'on lui demandait, et les pauvres prisonniers bénissaient leur évangélique docteur. Pour moi, je ne quittai la prison qu'en le bénissant comme eux, et en admirant l'inépuisable bonté de Dieu, qui met un secours à côté de toutes les infortunes, qui adoucit les sentences de l'homme par la tendresse de l'homme, les souffrances du cachot par la charité.

Tout est dans tout, a dit un grammairien, et cet axiome une fois admis, on ne sera point surpris que, chemin faisant, je me sois mis à méditer sur le sort de certains états, à propos d'une prison. La scène qui se passe chaque semaine dans la maison des exilés de Sibérie ne ressemble-t-elle pas à celles qu'on voit très fréquemment dans les contrées soumises au régime absolutiste? Là il y a une autorité impérieuse, sévère, difficile, qui, de même que le greffier, parle au nom de la loi, au nom d'une loi souvent juste dans ses principes, mais souvent vicieuse dans ses conséquences, et cruelle dans ses applications; puis il y a une opinion publique indulgente, honnête, qui, comme le bon docteur, prend pitié de tous les malheureux et s'intéresse même aux coupables, qui comme lui les défend par une raison de légalité ou intercède pour eux. Comme lui, quelquefois elle gagne sa cause et apparaît tout heureuse de l'œuvre charitable qu'elle vient d'accomplir. Comme lui aussi, elle échoue

dans ses efforts, et se retire à l'écart silencieuse et triste. Moscou a pendant long-temps exercé cet empire de l'opinion. Quand Pétersbourg en était encore à son premier développement, quand le système autocratique fondé par Pierre-le-Grand n'avait pas encore vaincu toutes les résistances, ni assoupli toutes les ambitions, il y avait à Moscou une aristocratie riche, puissante, qui, dans ses magnifiques châteaux, au milieu de ses milliers de serfs et de ses groupes de courtisans, se posait encore comme une royauté fastueuse en face de la royauté absolue des tsars, et protestait souvent contre elle par son silence ou par ses épigrammes. Plus d'une fois l'attitude que prenait cette aristocratie dans des circonstances importantes préoccupa les maîtres de cette nouvelle capitale. Plus d'une fois Paul Ier dans la joie enfantine de ses parades militaires, Catherine dans la splendeur de sa gloire, se demandèrent : Que dit-on à Moscou ?

Maintenant Moscou a vu disparaître l'un après l'autre ses plus beaux écussons; le régime autocratique a tout subjugué et tout absorbé. La noblesse russe a passé par le règne de Louis XI, elle en est à celui de Richelieu, et touche peut-être à celui de Louis XIV. Les fils des vieux boyards confient leurs paysans à la surveillance de leurs starostes[1], abandonnent leurs châteaux à l'administration d'un intendant, et s'en vont monter la garde au palais d'Hiver ou à Peterhof. Les uns ont besoin d'une place pour réparer les brèches faites à leur fortune; d'autres, très riches encore, sollicitent un titre, une fonction, qui leur donnent plus d'autorité que leur richesse ou leur nom séculaire. La loi de Pierre-le-Grand est formelle, et s'exécute à la lettre. Il faut que tous les nobles russes servent au moins pendant trois ans soit à la cour, comme gentilshommes ou chambellans, soit dans l'administration ou l'armée, et, pour servir avec plus d'avantage, ils veulent se rapprocher du souverain, qui est le juge suprême de tous les mérites, l'arbitre de toutes les faveurs.

Ceux d'entre eux qui reviennent à Moscou, soit comme fonctionnaires publics, soit pour y vivre comme de simples particuliers, y rapportent cet esprit de soumission auquel ils ont été façonnés dans l'atmosphère de la cour, et ne protestent plus. Mais un grand nombre de ces nobles émigrés ne reviennent pas, et les belles maisons qu'ils occupaient dans les plus beaux quartiers de la ville restent désertes ou changent de destination. Celle-ci a été achetée par le gouvernement, qui l'a transformée en édifice public, celle-là par un marchand qui y établit ses comptoirs, cette autre par un club. Les larges tapisseries qui décoraient autrefois ces appartemens ont été remplacées par des tentures en papier peint, les riches éditions françaises du XVIIIe siècle par les contrefaçons de Bruxelles, et les portraits en pied d'une longue suite d'aïeux par des lithographies et des gravures représentant *le Passage du Mont-Saint-Bernard* ou *les Adieux de Fontainebleau*. Chaque soir, les salles du club appellent leurs habitués autour du billard ou du jeu de cartes. Deux fois par semaine on y sert un grand dîner, demi-russe et demi-français, arrosé de *kvass* et de vin de Champagne.

Après le dîner, une douzaine de bohémiens et de bohémiennes, au teint

basané, à l'œil noir, montent sur une estrade et font entendre leurs chants nationaux. Ces chants ont une harmonie étrange et sauvage : tantôt ils résonnent comme un rire strident et sardonique, tantôt comme le cri d'indépendance d'une tribu indomptable, tantôt comme l'accent d'un amour passionné ou d'une joie frénétique. Puis tout à coup cet élan impétueux s'arrête, une jeune fille prend la guitare, et entonne d'une voix douce et plaintive une romance qui a les inflexions les plus tendres et les accords les plus suaves. Les autres répètent en chœur sur le même ton la strophe qu'elle vient de chanter, et, à la vue de ces femmes qui portent encore sur leur visage l'inaltérable empreinte de leur lointaine origine, à la flamme qui jaillit de leur regard ardent et langoureux, au soupir mélancolique qui s'échappe de leurs lèvres pâles, on se croirait transporté dans ces régions de l'Orient où un air chaud et imprégné de parfums subjugue tous les sens, où tout invite à l'amour et au repos, le ruisseau par son murmure, l'oiseau par ses mélodies, le palmier par la fraîcheur de ses rameaux solitaires. La romance est achevée, et l'on écoute encore. La jeune fille remet sa guitare au chef de la troupe, qui s'avance, la tête haute, au bord de l'estrade, avec sa jacquette bleue nouée par une ceinture d'argent, et le voilà qui fait vibrer d'une main nerveuse toutes ces cordes naguère caressées si doucement, et entonne un chant fougueux, un chant qui résonne dans toute la salle comme le bruit d'une cascade ou le sifflement d'un orage; puis il frappe du pied, il étend les bras, il appelle à lui, comme le héros d'une horde aventureuse, tous ceux qu'il veut entraîner à sa suite; les hommes et les femmes qui l'entourent se lèvent à cet appel, s'agitent, dansent, tourbillonnent : ce sont des cris, des éclats de voix, des transports qui ébranlent et mettent en mouvement tous les spectateurs.

Cette colonie bohémienne, qui est depuis long-temps établie à Moscou, qui s'y perpétue sans que le voisinage des Russes altère l'originalité de ses mœurs et le type de sa physionomie, possède seule le secret de ces chansons traditionnelles, de ces danses nationales, et le conserve précieusement. Plusieurs bohémiennes ont inspiré de sérieuses passions dans la grande ville de Moscou. Chaque fois qu'elles apparaissent dans un salon ou dans un jardin public, on voit un groupe de jeunes gens se presser autour d'elles, sollicitant un regard, implorant un sourire. Une d'entre elles est devenue la légitime épouse d'un riche gentilhomme; d'autres ont vendu chèrement un aveu d'amour. Presque toutes ont eu leur roman; un de ces romans a inspiré à Pouschkin l'idée d'un de ses meilleurs poèmes.

Mais, quelles que soient les séductions qui les entourent, les bohémiennes ne se séparent guère de leur tribu, ou, si elles la quittent pour quelque temps, elles y retournent, dès qu'elles sont libres, comme des brebis à leur bercail, et, à les voir reprendre gaiement la guitare et danser sur l'estrade avec leurs compagnons, on sent que rien ne vaut pour elles les joies de la vie indépendante, l'orgueil de parader sur une estrade comme des bayadères et de chanter des chants qu'elles seules connaissent. J'avais eu, dans ma simplicité de voyageur, la prétention de rapporter en France quelques-unes de

ces mélodies singulières. Je me fis présenter au chef de la troupe, et lui demandai respectueusement s'il ne pourrait pas m'en noter quelques-unes. Il me regarda du haut de sa grandeur, comme un souverain qui parle à un sujet audacieux, et me répondit par une phrase laconique qui se traduisait mot pour mot en ce vers de douze pieds :

Ce que l'ame a senti, la main ne peut l'écrire.

Puis il me tourna le dos et s'en alla recevoir les félicitations de ses courtisans.

Tous les convives du bal, jeunes et vieux, au nombre de plus de deux cents, avaient assisté à cette scène musicale avec un vif intérêt et applaudi à différentes reprises avec enthousiasme. Quoique les bohémiennes se montrent souvent dans les réunions publiques de Moscou, chaque fois qu'on les voit revenir avec leur manteau de pourpre et leur turban, chaque fois qu'elles entonnent leurs singuliers chants, elles excitent autour d'elles un nouveau sentiment de curiosité et une vive émotion. Il semble que les souvenirs de leur patrie lointaine se réveillent à leur vue, et que l'influence jadis exercée par l'Orient sur Moscou se perpétue par l'aspect de ces noires beautés, par les mélodies de la tribu nomade. Dès qu'elles eurent quitté d'un pas léger leur estrade, tous les spectateurs se dispersèrent dans les salles voisines, et s'assirent deux à deux, quatre à quatre, autour des jeux de cartes. Un instant après, ils étaient absorbés dans la contemplation des as et l'amour des matadors. Le salon de lecture, enrichi de tous les livres étrangers et de tous les journaux français, allemands, anglais tolérés par la censure, resta, je dois le dire, à peu près désert.

La ville de Moscou, si grande qu'elle soit, a pris déjà les allures d'une ville de province. Le pouvoir suprême n'est pas là, on a les yeux tournés du côté de Pétersbourg; on se demande des nouvelles de l'empereur et des princes, on fait de petites histoires sur les gens de la cour et les officiers du palais, comme on en fait dans nos chefs-lieux de préfecture sur les ministres et les chambres. La curiosité d'une population avide de connaître les actions et la pensée des hommes qui la régissent s'alimente par les commentaires de gazettes, les chroniques de salons; éloignée des hautes affaires, la cité s'abandonne au désœuvrement, et, pour échapper à l'ennui, se jette dans le tourbillon des fêtes et des bals. Après Vienne, je ne connais pas une ville où la société soit aussi préoccupée du soin de bien vivre qu'à Moscou. Chaque anniversaire est célébré par elle avec empressement, chaque solennité religieuse ou politique lui apporte quelque joie épicurienne. La religion grecque seconde merveilleusement, sous ce rapport, les instincts de plaisir de cette population. Le martyrologe grec a conservé des myriades de héros chrétiens, d'apôtres miraculeux, de palmes et d'auréoles. Le calendrier de l'église n'a pas encore subi les atteintes d'une main profane; il indique plus de cent cinquante jours de fête par an, et quand la matinée de ces jours pieux a été employée en prières et en pélerinages dans les églises, l'après-midi et la soirée peuvent être sans remords consacrés aux promenades joyeuses et au *dolce far niente*. Ces

jours-là, les quartiers de Moscou se dépeuplent comme les villes d'Allemagne par un beau dimanche d'été; tout le monde s'en va errer gaiement dans les environs, sous les verts rameaux du parc de Petrowski, entre les pins touffus de Sagolnik. Les femmes du monde se promènent en grande toilette dans d'élégantes voitures à quatre chevaux; les bons bourgeois s'asseoient sur le gazon avec leurs femmes et leurs enfans. Toute la forêt est parsemée de petites tables couvertes de tasses en porcelaine; de tous côtés s'élève la fumée odorante du *samovar* (1). On se croirait au sein d'une population émigrante, qui ferait une halte vers le milieu de la journée. Puis voilà que les musiciens entrent dans leur pavillon, voilà que dans cette forêt du Nord résonnent tour à tour les plus belles mélodies italiennes, quelque vieux chant national qui émeut tous les cœurs, et l'air de la *mazurka*, qui met en branle filles et garçons. La foule s'accroît, les riches équipages tournent par les allées de sable et se succèdent sans interruption; le peuple est là qui court, qui chante, ou qui contemple en silence le luxe des modes parisiennes, renouvelées à chaque saison dans sa vieille cité, et le faste de son aristocratie. Le Prater n'est pas plus riant, et Longchamps, dans ses jours sans nuages, n'est pas plus splendide.

Je ferais grand tort pourtant à la ville de Moscou, si, en essayant ainsi de décrire ses mœurs aimables, je pouvais donner à penser qu'elle ne songe qu'à ses promenades et à ses brillantes réunions. Il y a là au contraire un mouvement commercial et industriel qui grandit d'année en année, et un mouvement littéraire très caractéristique et très distingué.

Le Gastinoi-Dvor, immense bazar plus vaste encore et plus riche que celui de Pétersbourg, est le point central d'une population active, laborieuse, qui a le génie du négoce et l'instinct de toutes les spéculations. A voir les sombres galeries de cet édifice, ses boutiques étroites, ses magasins sans luxe et sans étalage, on croirait volontiers que ce bazar n'est ouvert qu'à quelques modestes trafiquans en détail, et il renferme des entrepôts où les marchandises les plus précieuses s'entassent par tonnes et par quintaux. Il y a là des générations entières d'acheteurs et de vendeurs, qui ont sucé, pour ainsi dire, comme les Hollandais, l'amour des chiffres avec le lait maternel. Cet homme que vous voyez avec la longue barbe de moujik, vêtu d'une méchante redingote rapée, se promenant de long en large devant sa boutique, comme s'il cherchait une occasion de vendre une paire de vieilles bottes, fait des affaires avec le monde entier, reçoit des cargaisons de denrées de la Perse et de la Chine, de l'Angleterre et de la France. Cet autre qui est penché sur son pupitre, et travaille du matin au soir comme un pauvre serviteur tremblant de mécontenter son maître, possède dix maisons en ville et place des millions à la banque. En voici un qui s'en va modestement dans un cabaret voisin fumer une pipe de terre et prendre une tasse de thé, et, pendant qu'il compte

(1) Grande et haute théière en bronze, meuble essentiellement populaire et national.

un à un, d'une main serrée, les quinze ou vingt copecks qu'il doit payer pour sa dépense, cinq cents ouvriers travaillent pour lui dans une de ses fabriques, et deux cents maçons lui construisent à grands frais un nouvel atelier.

Ce qu'on raconte de la fortune de ces marchands, de leur esprit d'industrie et de leurs habitudes d'économie, est prodigieux. Il n'y a qu'Amsterdam où l'on trouverait à la fois tant d'or et de telles habitudes. Quelques-uns de ces négocians, héritiers des billets de banque de leurs pères, ou enrichis par leurs propres travaux, commencent cependant à sortir des obscures régions du Gastinoi-Dvor. Ils se bâtissent d'élégantes maisons dans les plus beaux quartiers de Moscou, ou achètent les hôtels des grands seigneurs, quelquefois pour y goûter à leur tour les joies de l'opulence, souvent aussi pour en faire un objet de spéculation. Ce qui existe depuis long-temps en France apparaît déjà de côté et d'autre à Moscou. Le salon nobiliaire est occupé par une filature, le parc et le parterre se transforment en champs de betteraves. Les fortunes aristocratiques s'écroulent, et l'industrie s'élève sur leurs ruines. En même temps, la science et la littérature s'avancent d'un pas rapide à la suite des maîtres étrangers qui leur ont donné un premier essor, ou qui leur servent encore de modèles.

Il existe à Moscou cent vingt presses, plusieurs riches librairies étrangères, parmi lesquelles on distingue celle de M. Semen, et plusieurs sociétés scientifiques qui ont déjà amassé d'importantes collections. L'université, fondée par l'impératrice Élisabeth en 1755, réorganisée par Alexandre en 1804, compte un millier d'élèves, et plusieurs de ses professeurs sont des hommes très distingués. L'un d'eux, M. Schewireff, publie depuis deux ans environ une revue mensuelle intitulée *le Moscovite,* dont le succès s'accroît de jour en jour. Le but des fondateurs de ce recueil, qui a l'étendue matérielle des revues anglaises les plus compactes, est de faire connaître tantôt par des traductions, tantôt par des critiques et des analyses, les principales productions de la littérature étrangère, et d'éveiller, de propager, par des recherches historiques ou biographiques et des chants populaires, le culte des souvenirs nationaux et le sentiment de la poésie russe. *Le Moscovite* rallie à cette double pensée une jeunesse studieuse, intelligente, et animée d'un vif sentiment de patriotisme. Plusieurs de ses collaborateurs ont voyagé dans les pays étrangers; ils en ont étudié les langues, les mœurs, les œuvres littéraires et scientifiques, et, tout en conservant une profonde prédilection pour leur sainte cité de Moscou, pour ses souvenirs et ses monumens, tout en parlant avec enthousiasme des progrès de leur terre natale, des qualités de leur nation et de son avenir, ils n'en rendent pas moins justice au mérite des autres peuples, à leur gloire, à leur génie. Ils recherchent avec avidité les publications de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. La censure russe, si sévère à l'égard du public, s'adoucit en faveur des hommes qui portent dans le domaine de la science un caractère officiel. Tout professeur peut avoir la plupart des livres mis à l'index; il suffit qu'il les demande pour lui-même par écrit. Je me souviens de mainte heure charmante passée avec le directeur du

Moscovite et quelques-uns de ses amis. Je n'avais rien à leur apprendre, ni sur notre littérature actuelle ni sur nos principaux écrivains : ils connaissaient nos productions les plus récentes et les jugeaient avec une rare délicatesse; et moi, que de questions j'avais à leur faire, que de renseignemens à leur demander! Je me rappelle surtout une heureuse soirée où nous nous trouvâmes réunis à la campagne, dans la maison d'un jeune romancier. Au milieu d'une verte pelouse, sous les rameaux des tilleuls en fleurs, les poètes russes me racontaient tour à tour leurs études, leurs travaux, leurs pensées. On eût dit une églogue antique transportée sous le ciel de Moscou. L'un d'eux, M. Kamékoff, nous lut ces vers, qu'il voulut bien ensuite me transcrire. C'était une chose curieuse pour moi d'entendre ainsi parler de Napoléon à quelques lieues de la ville qu'on avait incendiée devant lui, et d'écouter au sein de la Russie ce dithyrambe adressé à l'Angleterre, au moment où les vaisseaux anglais allaient envahir les rives d'un nouvel empire.

NAPOLÉON.

« Ce n'est pas la force des peuples qui t'a élevé, ce n'est pas une volonté étrangère qui t'a couronné. Tu as régné, combattu, remporté des victoires, tu as foulé la terre de ton pied de fer, tu as posé sur ta tête le diadème formé de tes mains, tu as sacré ton front par ta propre puissance.

« Ce n'est point la force des peuples qui t'a terrassé, on n'a pas vu paraître un rival égal à toi; mais celui qui a mis une borne à l'Océan, celui-là a brisé ton glaive dans le combat, fondu ta couronne dans un saint incendie, et recouvert de neige tes légions.

« Elle s'est éclipsée, l'étoile des cieux obscurcis. La grandeur humaine est tombée dans la poussière. Dites-moi, un nouveau matin ne brille-t-il pas à l'horizon? Une nouvelle moisson ne renaîtra-t-elle pas de cette cendre? Répondez; le monde attend avec effroi et avidité une pensée et une parole puissante. »

A L'ANGLETERRE.

« Ile pompeuse, île de merveilles, tu es l'ornement de l'univers, la plus belle émeraude dans le diadème des mers!

« Redoutable gardien de la liberté, destructeur de toute force ennemie, l'Océan répand autour de toi l'immensité de ses ondes!

« Il est sans fond, il est sans bornes, il est ennemi de la terre; mais humble et soumis, il te regarde avec amour.

« Patrie de la sainte liberté, terre fortunée et bénie! quelle vie dans tes innombrables populations! quel éclat dans tes riches campagnes!

« Comme elle est éclatante sur ton front, la couronne de la science! Comme ils sont nobles et sonores, les chants que tu as fait entendre à l'univers!

« Toute resplendissante d'or, toute rayonnante de pensée, tu es heureuse, tu es riche, tu es pleine de luxe et de force.

« Et les nations les plus lointaines, tournant vers toi leurs regards timides, se demandent quelles seront les lois nouvelles que tu prescriras à leur destin.

« Mais parce que tu es perfide, mais parce que tu es orgueilleuse, mais parce que tu mets la gloire terrestre au-dessus du jugement divin;

« Mais parce que, d'une main sacrilége, tu as enchaîné l'église de Dieu au pied du trône terrestre et passager :

« Il viendra pour toi, ô reine des mers! il viendra un jour, et ce jour n'est pas loin, où ton éclat, ton or, ta pourpre, disparaîtront comme un rêve.

« La foudre s'éteindra dans tes mains; ton glaive cessera de briller, et le don des lumineuses pensées sera retiré à tes enfans.

« Et, oubliant ton royal pavillon, les vagues de l'Océan bondiront de nouveau, libres, capricieuses et sonores.

« Et Dieu choisira une nation humble, pleine de foi et de miracles, pour lui confier les destins de l'univers, la foudre de la terre, et la voix du ciel! »

Ai-je besoin de dire que cette nation humble, pleine de foi et de miracles, dont parle le poète, est la nation russe. C'est une pensée que j'ai souvent entendu exprimer en Russie, dans les salons comme dans les sociétés universitaires. Les Russes n'hésitent pas à s'attribuer une mission de régénération sociale et l'empire du monde. A Pétersbourg, ils regardent vers l'avenir avec la confiance que leur donnent le rapide et prodigieux développement de leur jeune capitale et l'auréole du pouvoir. A Moscou, c'est le cœur même de la nation qui se nourrit d'espérances gigantesques dans le sanctuaire de sa foi et de son histoire, dans l'enceinte des murs qui ont arrêté le glaive des Tartares et les foudres de Napoléon.

X. Marmier.

DES LOIS ANGLAISES

SUR

LE TRAVAIL DES ENFANS

DANS LES MANUFACTURES ET DANS LES MINES.

I. — REPORT FROM THE SELECT COMMITTEE ON THE ACT FOR THE REGULATION OF MILLS AND FACTORIES. — II. — MINUTES OF EVIDENCE, ETC. ORDERED, BY THE HOUSE OF COMMONS, TO BE PRINTED.
1841. — 2 vol. in-f°

III. — REPORT OF THE CHILDREN EMPLOYEMENT COMMISSIONNERS : MINES AND COLLIERIES. PRESENTED TO BOTH HOUSES OF PARLIAMENT, BY COMMAND OF HER MAJESTY.
1842. — 3 vol. in-f°.

Aucun pays ne s'est jamais préoccupé du sort des classes pauvres autant que l'Angleterre. Serait-ce, comme le supposent quelques personnes, que depuis la révolution récente qui a soumis le sort de tant de milliers d'hommes aux orageuses variations de la grande industrie, le paupérisme ait pris dans la Grande-Bretagne un plus vaste développement, y ait été accompagné de plus lamentables misères que dans les autres pays de l'Europe? Il est permis d'en douter. Devant les tristes révélations des minutieuses enquêtes que l'Angleterre instruit chaque jour sur la condition de ses classes laborieuses, si nous pouvons nous féliciter d'avoir sur elle à cet égard un avantage, hélas! trop désirable, il est à craindre que cette supériorité ne repose en

grande partie sur notre peu de zèle à étudier chez nous le sort de cette partie de la population qui, vouée aux travaux les plus pénibles et les plus incertains, lutte vainement contre l'indigence. Pourquoi donc de l'autre côté du détroit une sollicitude si vive dans son expression, et non moins active dans la pratique? Nous croyons en apercevoir le mobile principal dans un intérêt politique; nous y voyons le calcul d'une aristocratie depuis long-temps accoutumée à ne jamais fermer les yeux sur les périls qui la menacent, et qui jusqu'à présent a toujours su conjurer par son habileté ceux qu'elle n'a pu prévenir par sa vigilance.

Sans doute, dans les vieilles sociétés, la force même des choses fait de ceux qui n'ont pas des moyens assurés d'existence les ennemis naturels des aristocraties; mais la situation de la population laborieuse de la Grande-Bretagne à l'égard de la classe qui a le monopole héréditaire de la fortune et de l'autorité, présente aujourd'hui un caractère d'une gravité toute nouvelle dans l'histoire d'Angleterre. Lorsqu'elle était employée presque tout entière aux travaux agricoles, cette population était incapable de susciter des embarras sérieux. Habituée au patronage des grands propriétaires auxquels son existence était liée, disséminée d'ailleurs sur un pays étendu, il eût été difficile qu'elle trouvât dans des souffrances communes le concert, l'union, qui font la force des masses, et qu'elle pût exercer sur les affaires de l'état une influence réelle. Aussi, dans une grande circonstance, aux élections parlementaires, lorsque la constitution du pays lui offrait le moyen de faire entendre sa voix, cédant aux propriétaires du sol, comme une autre redevance du fermage, les pouvoirs d'un jour qui étaient mis entre ses mains, elle ne semblait s'en servir que pour ajouter à l'état de choses auquel elle était assujettie l'éclatante sanction d'une soumission volontaire. D'ailleurs, les seuls besoins auxquels elle fût sensible, les premiers besoins de la vie, étaient assurés à ceux de ses membres qui ne pouvaient y subvenir en travaillant, par une législation spéciale, les lois des pauvres : tactique habile du patriciat, qui au fond aggravait le paupérisme, mais en l'endormant. Également divisés et accessibles aux mêmes influences, les ouvriers de la petite industrie ne présentaient pas d'obstacle plus grave. Il n'y avait pas de peuple alors en Angleterre, dans le sens politique de ce mot; l'élément plébéien et démocratique ne se montrait pas encore en présence de l'aristocratie souveraine.

Les découvertes d'Arkwright et de Watt n'ont pas fait une révolution moins importante en politique que dans le commerce et dans l'industrie, car elles ont complètement changé cette situation. Les forces énormes que les inventions de ces deux grands hommes ont mises à la disposition de l'industrie ont donné à l'Angleterre l'immense puissance de production qui semble en avoir fait le grand atelier du monde, et, remarquable phénomène! ces machines, qui paraissaient destinées à diminuer l'emploi des forces humaines, l'ont accru au contraire dans une proportion parallèle à l'augmentation des produits qu'elles ont offerts aux consommateurs. La grande industrie, le *factory system*, comme disent les Anglais, a suscité une population nouvelle,

la population manufacturière, qui grandit sans cesse non-seulement par son propre développement, mais en se recrutant chaque jour parmi les ouvriers de l'agriculture. Le prolétariat de la grande industrie est bien différent du prolétariat agricole. Il est groupé par grandes masses sur quelques points. Ses travailleurs se rencontrent souvent réunis par centaines dans la même fabrique, et quelquefois par milliers. Ils composent, dans les centres où les intérêts commerciaux les rassemblent, de formidables garnisons industrielles, uniformément disciplinées par la régularité des mêmes travaux. Les chiffres à cet égard sont menaçans. Sans parler des grandes villes, de Manchester, de Birmingham, où l'on rencontre 50,000, 60,000 ouvriers, on en compte à Leeds, par exemple, 10,000 employés seulement à la manufacture du drap; dans la commune de Macclesfield, 6,000 employés au coton, 1,000 à la soie et 5,000 aux tissus de soie et coton; à Spitafields, les soieries occupent 5,000 ouvriers; les rubans, 2,000 à Coventry. Il y en a 12,000 à Halifax pour le drap, 7,000 à Bradford; dans la petite ville de Paisley (Renfrewshire, en Écosse), 6,000 ouvriers travaillent à la filature de coton; la même industrie en occupe 20,000 à Glasgow. Dans les trois cantons d'Ugbrigg, de Morley et de Sheprack, dans le West-Riding du Yorkshire, 68,000 ouvriers adultes sont employés à la fabrication du drap, etc. (1). En somme, le nombre des ouvriers des grandes manufactures dépasse 400,000. Leurs conditions d'existence sont liées à un petit nombre d'industries, celles du coton, de la laine, des soies, du lin, de la quincaillerie, des mines, pour ne citer que les principales. Les travaux des mines de houille, par exemple, emploient 135,000 personnes; l'industrie des fers, 70,000; celle des laines, 100,000; celle des soies, 200,000; celle des lins, 30,000; le filage et le tissage du coton, 220,000 (2). Les souffrances de ce petit nombre d'industries touchent à un très grand nombre d'existences; mais l'agitation que les fluctuations commerciales peuvent produire devient bien plus redoutable, lorsque la crise ébranle l'industrie tout entière, lorsqu'une commotion fatale jette la perturbation dans toutes les affaires, et, ce qui augmente encore la gravité de cette considération, une expérience de près d'un demi-siècle prouve qu'au moins une année sur cinq ramène périodiquement ce terrible dérangement dans la machine économique de l'Angleterre. A ces difficiles époques, lorsque le plus grand nombre des fabriques se ferment, lorsque les autres sont forcées de diminuer leurs pertes par la diminution des salaires, la faim réveille au sein des populations manufacturières les questions les plus brûlantes. Elles s'interrogent sur les causes de leurs maux : s'inquiétant peu des circonstances accidentelles et fatales qui les ont amenés, elles croient les voir là où les leur montrent les démagogues, dans la constitution du pays, dans la direction générale du gouvernement. Elles prennent alors une attitude politique. C'est ainsi que l'établissement de

(1) Andrew Ure, *Philosophy of Manufactures*, part. I, chap. III. *Statistics.*

(2) *Mac-Culloch's Statistical Account of the British Empire*, tom. I, part. III. *Industry of the British Empire.*

la grande industrie a créé en Angleterre un élément, une force vraiment démocratique. Cette force s'est mise d'abord au service du parti radical, qui n'était que réformiste; aujourd'hui elle se prête au chartisme et menace de devenir révolutionnaire. Déjà la dernière de ses manifestations, celle que nous avons vue cette année, a pris un caractère de résolution grave et sombre qu'on ne connaissait pas encore aux émotions populaires en Angleterre. Pour la première fois, sur toute la surface de la Grande-Bretagne, on a vu au même instant plus de 400,000 ouvriers quitter leurs ateliers, interrompre tout travail pendant une semaine, et réaliser la première menace du chartisme, le jour du repos, le *holyday*. Ce concert dans une résolution négative est déjà bien effrayant : on dirait les *secessiones* de la plèbe romaine. De là à la rébellion et à la violence, quelle distance y a-t-il? C'est un problème que les plus courageux et les plus confians ne sauraient envisager sans inquiétude.

Si l'aristocratie britannique eût pu prévoir les dangers politiques que recélait la grande industrie, si, comme le disait naguère un de ses organes les plus accrédités (1), elle avait pu constituer un état *à priori*, une *utopie*, sans doute elle se serait gardée de s'engager dans la voie où l'a précipitée une impulsion aveugle; mais, tout en acceptant comme fait accompli et irrévocable la constitution industrielle que la nature des choses a donnée à la Grande-Bretagne, on comprend qu'elle doive toujours la voir avec méfiance, avec crainte, et qu'elle cherche à modérer, à neutraliser, à combattre de toutes ses forces les coups que l'industrie porte chaque jour à l'édifice ébranlé de la vieille Angleterre. L'intérêt de sa conservation lui a commandé cette conduite, et la loi dont nous nous proposons d'examiner ici les résultats déjà accomplis et les développemens probables est le premier pas qu'elle ait fait dans cette voie.

Il y a deux ans, lorsque dans une intention fort louable assurément, et qui ne peut manquer de produire d'excellens résultats, on voulut suivre en France l'exemple de l'Angleterre et transporter chez nous la législation à laquelle elle avait soumis en 1833 le travail des enfans dans les manufactures, on a trop négligé, ce nous semble, d'apprécier à sa juste valeur le caractère spécial que cette mesure avait eu chez nos voisins au point de vue politique. L'origine même de la loi eût pu fournir à cet égard des données dignes d'attention (2). Nous sommes fort éloigné de mettre en doute les intentions philantropiques et généreuses des promoteurs et des partisans de cette législation; nous avons quelque droit néanmoins à avancer que des motifs politiques, tout particuliers à l'Angleterre, y ont présidé à l'établissement de cette loi, lorsque nous considérons le parti qui en a pris l'initiative, qui l'a conçue, et qui avait le

(1) *Quarterly Review*, n° CXL, september 1842.

(2) Il est à regretter que ce côté de la question ait été omis dans le rapport de M. Charles Dupin, qui inaugura la longue élaboration de cette loi dans notre parlement, et où, du reste, les élémens statistiques et économiques de la discussion ont été réunis et présentés avec une remarquable lucidité.

plus d'intérêt à la faire adopter. Elle fut proposée d'abord en 1832 par M. Sadler, l'économiste de l'ultra-torysme, qui s'est rendu fameux en Angleterre par la haine qu'il a vouée à la grande industrie. L'année suivante, un des représentans les plus éminens des mêmes opinions, lord Ashley, la prit sous son patronage et la fit adopter par la chambre des communes malgré l'opposition du parti libéral et la répugnance non équivoque du ministère whig, qui, par l'organe de deux de ses membres, lord Althorp et M. Poulett-Thompson, tenta vainement de substituer des amendemens aux prescriptions les plus restrictives du bill.

La loi de 1833 a porté remède sans doute à de déplorables abus, on peut le dire sans ajouter foi à toutes les peintures exagérées de la condition des enfans dans les manufactures, qui rencontrèrent d'abord trop de crédulité auprès des philantropes anglais, et soulevèrent de si vives clameurs contre ce que l'on appelait la *traite des blancs*. Il est également vrai qu'elle n'a pas encore produit tout le bien qu'en attendent les cœurs généreux. Néanmoins, ceux qui savent se contenter d'un bien incomplet, mais solide, et auquel l'avenir promet des développemens assurés, peuvent se tenir pour satisfaits des résultats obtenus jusqu'à ce jour par la législation anglaise. D'ailleurs, cette législation n'eût fait que consacrer le principe de l'intervention du gouvernement dans les rapports de la population ouvrière avec les chefs d'industrie, que ce serait un titre suffisant en sa faveur auprès des hommes d'état. Mais elle a fait davantage: elle a voulu protéger l'enfant contre l'oppression de la force industrielle, qui souvent, au péril de sa frêle existence, avait abusé de sa faiblesse dans de cupides et aveugles intérêts; elle a proclamé que l'état devait veiller au développement physique et moral de l'enfant pauvre; le but est difficile à atteindre sans doute, mais c'est déjà beaucoup que d'avoir commencé à prendre des moyens efficaces pour y arriver. Nous allons indiquer, dans un rapide aperçu, ces moyens et les conséquences qu'ils ont amenées. Nous porterons de préférence notre attention sur les points dont la pratique a paru la plus difficile et la plus douteuse dans les discussions que le vote d'une loi semblable a soulevées en 1840 au sein de nos chambres.

On sait que la loi française du 22 mars 1841 est applicable aux manufactures, usines et ateliers à moteur mécanique et à feu continu, et à toute fabrique occupant plus de vingt ouvriers. Elle divise les enfans, aux intérêts desquels elle a voulu pourvoir, en deux catégories marquées par des limites d'âge : la première comprend les enfans de huit à douze ans; la seconde, ceux de douze à seize. Tout travail dans les manufactures désignées est interdit au-dessous de l'âge de huit ans. Pour la première catégorie, le travail effectif ne peut être de plus de huit heures sur vingt-quatre, et de plus de douze heures pour la seconde. La journée de travail est limitée entre cinq heures du matin et neuf heures du soir. Tout travail entre neuf heures du soir et cinq heures du matin est considéré comme travail de nuit, et à ce titre interdit aux enfans au-dessous de treize ans, et permis au-dessus de cet âge, en comptant deux heures pour trois dans le cas où il serait exigé par suite du chomage d'un

moteur hydraulique, ou par des réparations urgentes, ou encore dans les établissemens à moteur continu, dont la marche ne peut être suspendue dans le cours des vingt-quatre heures. Telles sont les prévisions restrictives de la loi qui veillent aux intérêts de la santé des enfans et de leur développement physique. L'article 5 pourvoit à leur développement intellectuel et moral; il exige que, jusqu'à l'âge de douze ans, les enfans reçoivent l'instruction primaire. Pour l'application de la loi, une grande latitude est laissée au pouvoir réglementaire de l'administration. Parmi les mesures auxquelles il lui est spécialement recommandé de pourvoir, il faut remarquer celles qui doivent assurer aux enfans l'instruction primaire et l'enseignement religieux, et prescrire les conditions de salubrité et de sûreté nécessaires à la vie et au bien-être des enfans. L'article 10, qui autorise le gouvernement à nommer des inspecteurs pour surveiller l'exécution des mesures arrêtées, est aussi l'un des plus importans, puisque l'efficacité de la législation dépend évidemment de la vigilance et de l'activité du contrôle qui sera exercé par les agens spéciaux du gouvernement sur les établissemens auxquels elle doit s'appliquer.

Mais rien n'a été arrêté par la loi française sur le système d'inspection à adopter; on n'a pas voulu créer des fonctions salariées dont l'expérience seule peut faire apprécier l'importance. Le ministre du commerce a déclaré qu'il confierait le mandat honoraire d'inspecteur à des personnes considérées, établies dans les arrondissemens où les manufactures seraient situées. Avant la loi de 1833, un système analogue avait été mis à l'essai en Angleterre pour une loi spéciale, connue sous le nom d'*acte pour protéger la santé et la moralité des apprentis et ouvriers employés dans les manufactures de coton*. Cette loi autorisait les juges de paix des comtés à nommer chaque année deux personnes pour examiner si les prescriptions qu'elle avait arrêtées étaient exécutées dans les manufactures de leur district. Mais en 1833, lorsqu'on a voulu faire une œuvre sérieuse, on a reconnu l'insuffisance de ce système; on a compris que, pour avoir une surveillance active, zélée et vraiment efficace, il fallait la confier à des agens spéciaux. Le secrétaire d'état du département de l'intérieur a donc été autorisé à nommer quatre inspecteurs entre lesquels ont été partagés tous les districts manufacturiers du royaume-uni. Ces inspecteurs reçoivent un traitement de 25,000 francs par an (1,000 liv. st.); ils ont sous leurs ordres des agens secondaires nommés surveillans (*superintendents*) (1). Toute manufacture est visitée au moins trois fois par an, soit par l'inspecteur du district, soit par les surveillans. Ils examinent les pièces justificatives de l'âge des enfans, les certificats qui constatent leur assiduité à l'école (la loi anglaise astreint les enfans de 9 à 13 ans à assister deux heures par jour à l'enseignement d'une école), et les registres spéciaux que les manufacturiers doivent tenir relativement aux conditions stipulées pour le travail des deux catégories d'enfans et de jeunes gens : la première comprend les enfans entre 9 et 13 ans, la seconde depuis 13 jusqu'à 18.

(1) Le traitement des surveillans est de 8,750 francs (350 liv. sterl.).

Toute personne qui s'oppose à l'exercice des fonctions de l'inspecteur est passible d'une amende de 10 liv. st. (250 fr.). L'inspecteur est autorisé à faire tous les règlemens que la bonne exécution de la loi lui paraît exiger. Il a le droit de demander au chef d'industrie tous les renseignemens dont il croit avoir besoin relativement aux personnes qu'il emploie et au travail qu'elles accomplissent. La loi lui confie d'ailleurs, sur les constables et les autres agens de police, les pouvoirs et la juridiction attribués aux juges-de-paix. Enfin l'inspecteur doit, deux fois par an, réunir, dans un rapport adressé au ministre de l'intérieur, toutes les observations qu'il a recueillies sur l'exécution de la loi, tous les renseignemens qu'il a obtenus sur la condition des classes ouvrières avec lesquelles soit par lui-même, soit par ses agens, il est continuellement en contact. Ces rapports sont imprimés et distribués aux membres des deux chambres, qui sont ainsi toujours tenus au courant de l'état de la population manufacturière.

Il suffit d'avoir parcouru quelques-uns de ces précieux rapports pour comprendre que le système d'inspection qu'elle a établi est la partie vraiment excellente de la loi anglaise sur le travail des enfans. On ne saurait se faire une idée de l'intérêt et de la valeur des renseignemens que les inspecteurs ont fournis sur la condition de la population industrielle du royaume-uni. La statistique, l'économie politique et la politique leur sont également redevables. Les résultats généraux de leur mission dominent tellement d'ailleurs la spécialité pour laquelle ils ont été créés, qu'on ne les appelle plus, comme ils le sont réellement en effet, que les inspecteurs des manufactures (*inspectors of factories*).

Mais pour ce qui regarde particulièrement les effets produits par la loi depuis qu'elle a été promulguée jusqu'à l'année dernière, on peut se dispenser de recourir à ces volumineux documens; on en trouve l'aperçu le plus complet dans un rapport présenté en 1841 à la chambre des communes par une commission, sous la présidence de lord Ashley, qui avait été chargée de faire une enquête sur les résultats de la loi jusqu'à cette époque, et sur les amendemens et les développemens qu'elle réclamait.

En Angleterre comme en France, durant la discussion de la loi, ses adversaires prétendaient qu'elle jetterait la perturbation dans les conditions du travail, que les fabricans seraient obligés de se passer des enfans compris dans la catégorie pour laquelle la durée du travail était fixée à 8 heures par jour; ils disaient, en effet, que, dans la plupart des manufactures où ils étaient employés, les enfans étaient attachés comme auxiliaires aux ouvriers adultes, et qu'enlever à ceux-ci, pendant une partie de la journée, les mains dont ils ne pouvaient se passer, ce serait diminuer forcément aussi leur journée de travail. Cette prévision s'est réalisée en partie dans l'application de la loi aux manufactures anglaises. En 1839, la dernière année pour laquelle l'enquête donne des chiffres officiels, le nombre des ouvriers de tout âge employés dans les manufactures soumises à la législation sur le travail des enfans était de 417,232, parmi lesquels on comptait 193,531 enfans ou jeunes

gens de 9 à 18, dont 160,706 entre 13 et 18, et 32,825 seulement entre 9 et 13 ans. Il y avait eu sur le nombre des enfans de cette dernière catégorie une réduction que l'on peut évaluer à plus d'un tiers. On s'en fera, du reste, une idée plus exacte par la comparaison des chiffres fournis pour l'année 1835, dans laquelle la loi a commencé à être appliquée, et l'année 1839, sur les deux districts les plus manufacturiers de l'Angleterre soumis à l'inspection de MM. Horner et Saunders. En 1835, on y comptait 228,280 travailleurs de tout âge dont :

Entre 9 et 13 ans.	38,941
Entre 13 et 18 ans.	70,220
Nombre total des enfans et des jeunes gens..	109,161

En 1839, il y avait dans ces districts 267,713 travailleurs de tout âge dont :

Entre 9 et 13 ans.	24,283
Entre 13 et 18 ans.	103,432
Nombre total des enfans et des jeunes gens..	127,715

On voit par ces chiffres officiels que, même sans avoir égard à l'augmentation qui a eu lieu sur le nombre total des mains ouvrières, en 1839, la diminution est de plus d'un tiers sur le nombre des enfans qui ne doivent travailler que 8 heures par jour. Le rapprochement des deux tableaux prouve que le nombre total des enfans et des jeunes gens s'est accru à peu près dans la même proportion que l'ensemble de la population ouvrière. Pour les travaux qui exigent la présence de l'enfant dans l'atelier aussi long-temps que celle de l'ouvrier dont il est l'auxiliaire, les manufacturiers ont donc remplacé les enfans qui ne doivent travailler que 8 heures par ceux de la seconde catégorie.

D'ailleurs, dans les industries qui réclament la même durée de travail pour l'enfant que pour l'ouvrier adulte, on a réalisé sur une assez vaste échelle une combinaison qui concilie les prescriptions de la loi avec les besoins des manufactures : je veux parler du système des relais qui consiste à avoir deux ou trois brigades d'enfans dont on alterne les travaux de manière à avoir toujours dans l'atelier le nombre d'enfans nécessaire aux ouvriers. Le système de relais le plus simple et le plus généralement suivi est celui qui fait travailler deux brigades 6 heures chacune, l'une avant le repas, l'autre après. Ce système est préféré par les inspecteurs parce qu'il est plus facile à contrôler. Mais, dans les lieux où l'on a besoin d'utiliser le plus possible le travail des enfans, on se sert de trois brigades, le principe étant d'employer trois enfans à 8 heures par jour pour faire le service de 2 à 12 heures, limite ordinaire de la journée de travail en Angleterre. La première brigade travaille 2 heures depuis 6 heures du matin jusqu'à 8, 2 heures de-

puis 8 heures jusqu'à 10 1/2, et fait les 4 heures qui lui restent de 1 heure 1/2 jusqu'à 5 1/2. La seconde brigade se met au travail à 10 heures 1/2 et y demeure jusqu'à 12 1/2; elle revient à 1 heure 1/2, sort à 5 1/2, et fait enfin ses dernières heures de 6 à 8. La troisième brigade remplit les lacunes laissées par les deux autres. Ce dernier système est suivi particulièrement à Manchester. Dans le Lancashire, le Yorkshire, les comtés de Durham, de Cumberland et de Westmoreland, sur 1900 manufactures, 1300 environ ont adopté le système des relais. Les infractions à la clause de la loi qui fixe à 8 heures par jour le travail des enfans de la première catégorie paraissent avoir été peu nombreuses. Dans la plupart des manufactures, les enfans gagnent autant en travaillant 8 heures qu'ils gagnaient auparavant dans une journée de 12 heures, et, proportionnellement, ceux qui sont embrigadés dans les relais de 6 heures ne sont pas moins payés. Dans les filatures de coton, le salaire des enfans qui travaillent 8 heures par jour varie de 1 sh. 5 d. (1 fr. 75 c.) par semaine, à 4 sh. 6 d. (5 fr. 60). A Manchester, au lieu de diminuer d'un tiers comme le travail, les salaires n'ont diminué que d'un sixième (de 3 sh. à 3 sh. 9 d.). Le salaire des enfans au-dessus de 13 ans varie de 6 à 7 sh. par semaine (de 7 fr. 50 c. à 8 fr. 75 c.).

Si un sentiment d'humanité, si un intérêt politique commandent au gouvernement de protéger la santé et la vie de l'enfant contre les funestes effets d'un travail excessif, ce n'est pour lui ni un intérêt moins pressant, ni un devoir moins sacré de veiller à la culture intellectuelle et morale des générations nouvelles. Là surtout où les classes ouvrières, plus nombreuses et plus agglomérées, font peser sur la société des menaces de perturbation plus redoutables, il semble que, contre les excès d'une force brutale à laquelle les moyens de défense dont elle dispose n'opposeraient qu'un obstacle insuffisant, la société n'ait de garantie que dans la raison même de ces masses et dans des principes de moralité assez fortement enracinés en elles pour contenir toutes les mauvaises passions que développe leur condition misérable. Les auteurs de la loi anglaise l'ont bien compris; ils ont voulu que tous les enfans engagés de bonne heure dans la grande industrie reçussent les premiers élémens de l'instruction : ils ont exigé que, jusqu'à l'âge de treize ans, ils assistassent deux heures par jour à l'école, et une clause de l'acte donne même aux inspecteurs le droit de créer des écoles partout où ils le jugeront nécessaire.

Les deux principales institutions qui, en Angleterre, répandent l'instruction parmi le peuple, sont la *Société nationale* et la *Foreign and British School Society*. La première compte un grand nombre d'écoles dirigées selon ce que l'on appelle le système national; beaucoup de ces écoles avaient été établies par des sociétés particulières qui se réunirent, en 1811, dans le but de favoriser l'éducation de la jeunesse selon les doctrines de l'église établie. Cette société, qui dispose de fonds considérables, a institué un très grand nombre d'écoles, où l'instruction est donnée à peu de frais; ce qui les caractérise, c'est l'usage du catéchisme de l'église anglicane, et l'observation

du culte de cette église par les enfans qui les fréquentent. En 1835, il y en avait 5,559, suivies par 516,000 écoliers. La *British and Foreign School Society* fut fondée en 1810 par M. Lancaster pour répandre l'éducation dans les classes ouvrières, sans acception de secte religieuse. Cette société a aussi un très grand nombre d'écoles. En somme, en Angleterre et dans la principauté de Galles, il y avait, en 1833, 35,986 écoles quotidiennes (*daily schools*), fréquentées par 1,276,000 écoliers, et 16,828 écoles du dimanche (*sunday schools*), où 1,548,000 individus, adultes ou enfans, recevaient les premiers élémens de l'instruction. La plupart de ces écoles du dimanche, institution populaire dont l'idée fut conçue par un imprimeur de Glocester, sont entretenues par des associations particulières. On y apprend à lire et à écrire, et on y enseigne les principes et les devoirs de la religion. Parmi les établissemens de ce genre, un des plus remarquables, assurément, est l'école de Stockport : elle est fréquentée par plus de 4,000 enfans, divisés en plusieurs classes et répandus dans une quarantaine de salles, où ils reçoivent les leçons de 400 répétiteurs qui donnent chacun leurs soins à 10 ou 12 élèves (1).

Il s'en faut de beaucoup néanmoins que la partie de la loi qui exige que l'enfant reçoive une instruction élémentaire soit universellement et rigoureusement appliquée, et ait produit les effets que l'on se proposait. Il y a d'abord desdistri cts manufacturiers où il n'existe point d'écoles. Nous lisons dans les comptes-rendus des inspecteurs pour les six premiers mois de cette année (2) que dans un de ces districts, qui compte une population de plus de 50,000 ames, il n'y a qu'une seule école, une école catholique romaine. Dans les manufactures qui sont à la portée des écoles, la loi veut que tous les lundis l'enfant reçoive du maître un certificat qui constate qu'il a assisté aux cours tous les jours de la semaine précédente et deux jours d'avance. Il paraît seulement que les parens ou les chefs d'industrie n'ont pas de peine à obtenir ces attestations de la complaisance du maître. Il y a même un assez grand nombre de manufactures dans lesquelles les chefs ont établi et entretiennent des écoles à leurs frais; mais là, pour être plus exactement observée dans les formalités qu'elle prescrit, on conçoit que la loi n'est que plus facile à éluder dans son esprit. Le chef d'industrie ne met le plus souvent à la tête de son école qu'un de ses ouvriers, et, sans parler même de la valeur de l'instruction qui peut y être donnée, on devine que les transgressions de la loi ne doivent pas être sévèrement relevées par un instituteur qui est à la solde du fabricant.

D'ailleurs, si l'on examine avec attention la loi anglaise dans les détails, on y aperçoit des imperfections qui, dans un grand nombre de cas, en rendent l'application ou impossible ou insuffisante. La plus grave sans doute est celle

(1) Andrew Ure, *Philosophy of Manufactures*, part. III. *State of instruction in the factories.*

(2) *First Report of the inspectors of factories for the year* 1842, report of M. Howell.

qui est relative à la constatation de l'âge des enfans. Il est impossible que les limites de 9, 13 et 18 ans, prescrites par la loi, puissent être bien observées. Les Anglais n'ont pas, comme nous, d'état civil; ils ne peuvent, comme nous, exiger de l'enfant l'extrait de son acte de naissance, ni un livret délivré par le maire de sa commune, où toutes les circonstances de sa vie civile soient authentiquement inscrites : garantie précieuse, que l'admirable régularité de notre administration nous a mis à même de donner à l'observation d'un article important de notre loi sur le travail des enfans, et qui lui assure à cet égard une incontestable supériorité pratique sur la législation anglaise. En Angleterre, on n'a d'autre garantie de l'âge des enfans que le certificat d'un médecin qui ne peut se prononcer que sur des probabilités; rien de plus incertain, assurément, que cette autorité. Vainement a-t-on voulu recourir aux registres de baptême tenus par le clergé : beaucoup d'enfans n'ont pas été baptisés; pour un grand nombre d'autres que le déplacement de leurs familles a conduits loin du lieu de leur naissance, il eût été très difficile de se procurer l'extrait de baptême; d'ailleurs, l'enfant présentant même un certificat du *clergyman*, rien ne prouve que ce certificat lui appartient réellement (1).

Pour prévenir les transgressions que doit nécessairement rencontrer une loi si difficile à appliquer dans sa rigueur, la commission de la chambre des communes a proposé, par l'organe de lord Ashley, d'en rendre les prescriptions encore plus restrictives. Elle demande que le travail des enfans au-dessous de 13 ans soit réduit à 6 heures par jour. Le travail de jour est fixé à 16 heures; la commission trouve cette limite trop étendue, parce qu'elle permet aux fabricans de faire travailler quelquefois plus de 12 heures par jour les jeunes gens de la catégorie de 13 à 18 ans : elle voudrait la voir réduire de deux heures, et que le travail de jour fût compris entre 6 heures du matin et 8 heures du soir. Elle propose, en outre, d'étendre de 18 à 21 ans la limite d'âge de la catégorie qui ne doit pas travailler plus de 12 heures. Elle demande encore que l'on élève les pénalités, et que le nombre des surveillans soit augmenté. Enfin, l'acte de 1833 laissait en dehors des prescriptions les manufactures de soie et de tulle; la commission termine son rapport en demandant qu'elles y soient comprises. Le ministère de lord Melbourne a présenté en 1841 un projet de loi spécial pour remplir cette dernière lacune : ce bill avait déjà subi favorablement les deux premières épreuves dans la chambre des communes; mais à la fin de la session, en présence des grandes luttes où le sort de l'administration était engagé, lord John Russell en demanda l'ajournement.

Quant aux modifications plus restrictives que la commission a proposées, les hommes modérés de tous les partis sont loin d'en admettre l'urgence, et, dans la dernière session, sir James Graham, interrogé à ce sujet dans la chambre des communes, a répondu que l'administration n'avait pas l'inten-

(1) *Report from the select committee*, etc., 1841, p. 8 et 9.

tion de toucher à la loi existante. Tous ceux, en effet, qui ne voient pas seulement dans les lois des manufactures une tactique de parti destinée à faire diversion à l'assaut que le parti contraire livre aux lois des céréales, apprécient à sa juste valeur le véritable caractère de cette législation : ils ne peuvent la considérer comme rigidement applicable dans ses minutieuses prévisions; c'est moins par les détails que par l'ensemble et l'esprit qui l'inspire qu'elle leur paraît avantageuse. L'emploi des enfans dans les manufactures avait entraîné de grands abus, des abus homicides, moins fréquens, il faut le dire, qu'on n'était parvenu à le persuader à une philantropie trop crédule, mais assez graves cependant pour réclamer une législation, une surveillance, qui en prévinssent à jamais le retour. C'est ce que l'on peut atteindre, ce que l'on a même atteint en grande partie par la loi actuelle; empiéter plus encore qu'on ne l'a déjà fait sur la liberté de l'industrie, sur la liberté de l'individu, sur l'autorité du père, sur les nécessités de la famille, ce ne serait plus qu'obéir aveuglément à l'esprit de système, ou sacrifier aux calculs d'une caste les intérêts même que l'on feindrait de vouloir protéger. L'humanité raisonnable et sincère défend d'aller plus loin. Il est certain que la condition des enfans dans les manufactures est beaucoup plus heureuse que dans toutes les autres positions où l'indigence peut les placer. Le travail de la manufacture, surtout lorsqu'il est aidé par un moteur automatique, est moins pénible pour eux que celui des mines, de la marine, des forges et d'un grand nombre de petites industries. Il est prouvé, par les rapports des inspecteurs anglais, qu'il n'est pas plus préjudiciable que les autres travaux à la santé et à la longévité (1). Enfin, peut-on croire qu'écartés des grandes manufactures, les enfans pauvres trouveraient ailleurs des conditions d'existence plus avantageuses à leurs intérêts physiques et moraux? L'expérience a prouvé jusqu'à ce jour le contraire. On sait qu'un grand nombre d'enfans, éloignés des *factories* par les prescriptions de la loi, ont été jetés dans des industries et condamnés à des travaux bien plus oppressifs, bien plus dangereux, que ceux auxquels la philantropie avait voulu les soustraire. Les enquêtes dirigées par lord Ashley sur la condition des travailleurs dans les mines, et dont les résultats, consignés dans trois énormes volumes in-folio, ont été mis sous les yeux du parlement dans la dernière session, contiennent à cet égard des révélations effrayantes dont l'Angleterre tout entière s'est justement émue, et qui ne peuvent manquer d'exciter un douloureux intérêt partout où la publicité leur donnera le retentissement qu'elles méritent (2).

(1) *Factory labour is decidedly not injurious to health or longevity, compared with other employements*, telles sont les paroles expresses de M. Rickards, un des premiers inspecteurs des manufactures, et qui n'a jamais été suspecté de partialité à l'égard de l'industrie.

(2) La commission qui a travaillé à cette enquête durant dix-huit mois se composait de quatre commissaires et de vingt sous-commissaires nommés par le ministre de l'intérieur.

Le rapport de lord Ashley embrasse l'industrie minière de tout le royaume-uni. Il fait connaître l'état de l'enfance et de la jeunesse dans la population ouvrière qu'occupe l'exploitation des richesses souterraines de l'Angleterre (*the subterranean interest*). L'industrie minière se divise, dans le royaume-uni, en deux branches bien distinctes : les mines de fer et de houille d'un côté, et celles de cuivre, d'étain, de plomb et de zinc de l'autre. La première de ces branches est celle qui a le plus d'importance et qui occupe le plus grand nombre d'ouvriers. On compte environ 30,000 travailleurs dans les houillères (*collieries*) de l'Angleterre et de l'Écosse. C'est là surtout que l'intervention du gouvernement était réclamée. Nous allons essayer de donner une idée de l'état où les commissaires chargés de l'enquête ont trouvé les travailleurs dans les mines de houille.

On connaît l'importance des houillères de la Grande-Bretagne. On sait que, sous la partie occidentale de l'Angleterre, s'étendent d'immenses et profondes couches de houille, si riches que les géologues les plus accrédités dans la science ont pu affirmer que vingt siècles d'exploitation ne suffiraient pas pour les épuiser. Les avantages dont l'Angleterre est redevable à ses houillères sont vraiment inappréciables. Sous le climat froid et humide du royaume-uni, le combustible est une des premières nécessités de la vie; sans ses charbons, l'Angleterre aurait été obligée de s'approvisionner au dehors et à grands frais d'un article si indispensable, et qu'elle fournit à si bas prix à ses habitans; car elle n'aurait pas assez de bois pour la consommation de combustible qu'exigent les besoins domestiques. Quelque considérable que soit à cet égard pour la Grande-Bretagne l'utilité de ses mines de houille, elle s'efface devant les immenses élémens de puissance que l'industrie britannique y a puisés. On peut dire que les houillères de l'Angleterre sont la base de sa prospérité industrielle et commerciale. Vainement aurait-elle possédé les mines de fer et de cuivre les plus riches du monde, vainement l'esprit industrieux de ses habitans aurait-il créé ces admirables machines qui ont mis entre les mains de l'homme les forces fabuleuses des Titans : ces élémens de puissance industrielle ne seraient rien sans la houille qui fournit la force motrice; privée de ses houillères, l'Angleterre n'aurait pu atteindre dans le monde à cette suprématie commerciale et industrielle qu'aucune concurrence ne pourra lui enlever, à moins que le génie humain ne donne un jour aux machines un autre moteur que la vapeur. On a eu raison d'appeler les houillères de l'Angleterre ses « Indes noires » (*black Indies*); il est certain qu'elle y a trouvé plus de trésors que l'Espagne n'en a retiré des mines du Mexique et du Pérou.

Les personnes qui aiment le langage positif des chiffres pourront se faire une idée de la production et de la répartition des richesses houillères de l'Angleterre par les données suivantes. La consommation domestique absorbe annuellement 17,000,000 de tonnes. L'Angleterre produit annuellement 800,000 tonnes de fer qui consomment 4,000,000 de tonnes de houille. Les fonderies de cuivre emploient 500,000 tonnes de charbon pour la fonte

de 185,000 tonnes de métal; la manufacture de coton, 800,000; celle de la laine, de la soie, du lin, 600,000; enfin, en y joignant le contingent des autres industries et des exportations, qui en 1837 était de 1,100,000 tonnes, on voit le chiffre total de la production houillère de l'Angleterre s'élever à non moins de 26,000,000 de tonnes, ce qui, en évaluant la tonne au prix moyen de 8 sh. (10 fr.), représente annuellement la somme de 260,000,000 de francs (1).

Mais, quoique l'extraction de la houille soit une des plus grandes sources de richesses de l'Angleterre, par un déplorable contraste, il n'est pas d'industrie où la condition des travailleurs ait jamais présenté des misères dont l'humanité ait autant à gémir. L'exploitation seule d'une mine donne aux lieux où elle s'établit un aspect désolé, le paysage prend une teinte funèbre, les rians cottages des fermiers font place aux misérables cabanes des mineurs. Les travaux de l'agriculture disparaissent, comme effrayés de ces épais nuages de fumée que vomit la mine, de la robe funéraire dont le sol se couvre aux environs, et de cette triste population de mineurs sur la physionomie desquels l'existence qu'ils mènent dans les profondeurs de la terre imprime un caractère sombre et bizarre.

La population des mines est répartie entre quatre catégories de travailleurs dont nous allons indiquer rapidement les fonctions, déterminées par la progression de l'âge. Au sommet de la hiérarchie sont les *overmen* et les *deputies-overmen*. Ce sont eux qui sont chargés de la police de l'exploitation; ils doivent veiller à l'exécution des travaux et à la sécurité de la mine. Élevés à ce poste par leur intelligence et leur bonne conduite, ils jouissent ordinairement d'un salaire annuel de 100 liv. st. (2,500 fr.) L'*overman* a l'intendance générale; le *deputy-overman*, son lieutenant, surveille l'exécution de ses ordres; c'est lui qui mesure à chaque ouvrier extracteur (*hewer*) sa part de travail; il assigne au *putter*, jeune homme chargé d'enlever la houille extraite, le lieu de son travail.

Les mineurs proprement dits, les ouvriers qui extraient le minerai ou la houille (*hewers*), sont en général des hommes faits. Ils descendent dans les travaux à deux heures du matin et reçoivent les ordres des *deputies-overmen*. Pour travailler, ils se dépouillent de leurs vêtemens; dans quelques mines, ils gardent une ceinture, mais ils sont ordinairement dans un état complet de nudité, malgré la présence des femmes et des jeunes filles employées auprès d'eux. La nature de la roche dans laquelle ils travaillent les oblige souvent à se tenir dans les positions les plus pénibles, accroupis, étendus sur le dos ou couchés sur le côté. Leur journée se termine à deux heures après midi. Dans un des districts houillers les plus considérables de l'Angleterre, le comté de Durham, le salaire des *hewers* peut être évalué à environ 50 liv. st. (1,200 fr.) par an.

Immédiatement après les *hewers* viennent les *putters*. Ce sont des jeunes

(1) *Mac-Culloch's Statit. Account*, etc., t. I, part. III, ch. 2.

gens et quelquefois des enfans : ils descendent dans la mine à quatre heures du matin. Leur occupation consiste à enlever toutes les deux heures dans de petits chariots le charbon extrait par les mineurs, et à le traîner jusqu'aux grandes galeries : ces chariots chargés représentent un poids d'environ huit quintaux. Le *putter* pousse son chariot par derrière, dans une posture très allongée, afin de gagner plus de force, et surtout pour ne pas se briser le crâne contre le toit de la galerie, qui a très rarement plus de trois à quatre pieds de hauteur. Le *putter* ne quitte la mine que deux heures après le *hewer*; son salaire varie de 15 à 20 sh. (de 18 à 25 fr.) par semaine.

Le charbon amené par le *putter* aux grandes galeries y est chargé sur des wagons traînés par des chevaux, des poneys ou des ânes, et conduits par des enfans de douze à quinze ans, que l'on nomme *drivers*, au puits principal, d'où il est amené au jour par des machines à vapeur ou des manéges de chevaux, ou même par des roues mises en mouvement en certains endroits par des femmes (1). A la fin de sa journée de travail, qui est de douze heures, le *driver* (conducteur) a fait ordinairement dans les galeries huit à neuf lieues de chemin.

La dernière classe des travailleurs et la plus intéressante sans doute est celle des plus jeunes enfans, de la vigilance desquels dépend la sûreté de la mine, car le soin de fermer les portes (*traps*) des galeries, sur lesquelles repose l'aérage, leur est confié (2). Le petit *trapper* est éveillé par sa mère à deux

(1) *Scriven's Report*, § 26, app., part. II, p. 61.

(2) Le but de l'aérage des mines est de prévenir le danger le plus terrible auquel on y soit exposé, la formation des gaz, tels que le gaz acide carbonique et l'hydrogène carboné, dont l'embrasement, malgré l'usage de la lampe de Davy, cause souvent de grands malheurs. Pour atteindre ce but, il suffit de faire parcourir la mine par des courans d'air extérieur qui chasse et dissipe les vapeurs délétères. Le principe de l'aérage est fort simple et d'une application toujours facile, quoique malheureusement trop négligée : il repose sur la dilatation dont l'air échauffé est susceptible, et qui, le rendant plus léger, le porte à s'élever naturellement, en vertu de son élasticité, au-dessus de l'air pur qui le presse en plus grande quantité. Il suffit donc, pour aérer l'intérieur d'une mine, que toutes les galeries, même les plus sinueuses, soient mises en communication avec l'atmosphère par deux puits situés aux deux extrémités des travaux, et s'ouvrant sur la surface de la terre à des niveaux différens, l'un, par exemple, dans une vallée, et l'autre sur une hauteur. L'air extérieur descend par le puits inférieur, et chasse naturellement l'air plus chaud, qui s'échappe par le puits le plus élevé. Dans les lieux où l'uniformité de la surface du sol ne permet pas d'avoir des puits à niveaux différens, il suffit de surmonter l'un des deux d'une cheminée. Tel est le mode d'aérage le plus naturel et le plus généralement suivi, bien préférable d'ailleurs à tous les moyens artificiels, tels que les pompes foulantes ou aspirantes, les brasiers au fond des puits, etc. Mais les puits sont toujours coupés par des galeries qui suivent les capricieux détours des couches de charbon et de minerai ; l'art même demande que, pour les houilles, les travaux soient conduits par tailles échelonnées et toujours très sinueuses. Il faut donc forcer le courant d'air à circuler dans tout le réseau, à pénétrer dans les gale-

heures du matin; il se lève et se rend en toute hâte à la mine, emportant pour sa nourriture de la journée un morceau de pain et du café contenu dans une bouteille d'étain. Descendu dans les travaux, il s'achemine vers celle des galeries étroites et basses dont la garde lui est remise. Il prend sa place au fond d'une niche creusée dans la roche derrière la porte de cette galerie, qu'il doit ouvrir aussitôt qu'il entend le roulement du chariot d'un *putter*, et refermer dès qu'il a passé. Il demeure ainsi douze heures de suite dans l'isolement le plus complet, sans autre lumière que la clarté faible et vacillante de la chandelle placée devant les chariots des putters; son mince salaire, qui varie de 15 à 20 sous, ne lui permet pas de s'acheter une chandelle. Malheur à lui s'il succombe à l'ennui et s'endort! la main d'un *deputy-overman*, faisant la ronde, ne manquera pas de lui rappeler durement que le sort de la communauté repose sur lui. A quatre heures, le cri de liberté! liberté! (*loose! loose!*) part du puits principal, et se répète rapidement dans les parties les plus éloignées de la mine; mais le *trapper* n'est pas encore libre : il demeure à son poste jusqu'à ce qu'ait passé le dernier *putter*. Il remonte alors à la chaumière de sa famille, et, après une ablution indispensable et un pauvre dîner, il se hâte de se coucher.

Quoique la tâche confiée aux *trappers* mérite à peine le nom de travail, pourtant l'immobilité et la solitude auxquelles elle condamne ces pauvres enfans exercent nécessairement la plus funeste influence sur le développement de leur corps et de leur intelligence. Victimes de la pauvreté et de la cupidité de leurs parens, ils descendent dans les mines à l'âge le plus tendre. Dans le Yorkshire, il y a très peu d'enfans au-dessous de sept ans, mais dans le Derbyshire et le West-Riding du Yorkshire, on en voit un grand nombre de cinq à six ans. Dans la partie méridionale de la principauté de Galles, il n'est pas rare de rencontrer dans les mines des enfans de quatre à cinq ans. C'est principalement dans les mines de charbon de l'est de l'Écosse que l'on trouve le plus grand nombre d'enfans en bas âge (1).

Cependant le travail qui occupe le plus d'enfans des deux sexes, et qui est fréquemment accompagné des circonstances les plus odieuses, est celui des *putters*. Dans quelques houillères, les *putters* poussent leurs chariots sur des rails; dans le Staffordshire, l'est de l'Écosse, une partie du Derbyshire et le

ries les plus détournées, et on y parvient aisément en fermant par des portes bien closes les voies directes que l'air prend le plus volontiers pour se rendre d'un puits à l'autre. Il paraît, d'après le rapport de la commission d'enquête, que, dans quelques mines du nord de l'Angleterre, la formation des gaz inflammables est si rapide et si incessante, qu'une de ces portes laissée imprudemment ouverte pendant quelques minutes suffirait pour déterminer une explosion.

(1) *Dr Mitchell's Evidence*, p. 48. — *M. Scriven's Report*, app., II, p. 65. — *M. Frank's Evidence*, app., II, p. 513. — Dans les mines françaises, on se sert d'un système de portes tombant d'elles-mêmes, ce qui dispense d'employer de jeunes enfans au service abrutissant des *trappers* anglais.

comté de Durham, ils les tirent par des courroies. Dans les galeries les plus basses, le *putter*, assimilé à une bête de somme, attelé au chariot par une chaîne qui passe entre ses jambes et se lie à une ceinture de cuir qui entoure son corps, traîne son fardeau en rampant sur ses mains et sur ses pieds. Ce mode de traction, en usage dans les houillères du Staffordshire, du West-Riding du Yorkshire, et surtout dans le Shropshire, arrachait à un vieux mineur, interrogé à ce sujet par un commissaire de l'enquête, cette énergique exclamation : « Monsieur, je ne puis que répéter ce que disent les mères : c'est une barbarie ! »

Le peu d'épaisseur des couches de houille, et le peu d'élévation des galeries qui en est la suite, sont les causes de cet emploi abusif des enfans. La roche qui enveloppe la houille étant le plus souvent très dure, on ne donne aux galeries d'extraction que la hauteur de la couche, car la dépense que nécessiterait l'exhaussement ne serait pas proportionnée au produit de l'exploitation. « Il a été constaté, dit le rapport de la commission d'enquête, que dans plusieurs mines les galeries ont de 24 à 30 pouces (environ 60 à 75 centimètres) de hauteur, et même, dans certaines parties, elles n'ont pas plus de 18 pouces (45 centimètres). » Dans le Derbyshire, où la plupart des couches n'ont que 2 pieds d'épaisseur (environ 60 centimètres), les enfans ont été employés à tous les travaux de l'exploitation de la houille. Les plus âgés extraient le charbon étendus sur le dos ou couchés sur le côté (1). Dans le district d'Halifax, il en est de même, les couches n'ayant, dans un grand nombre de mines, que de 14 à 30 pouces d'épaisseur (de 35 à 75 cent.) (2). Dans l'est de l'Écosse, les enfans commencent à extraire le charbon à 12 ans. Dans le sud de la principauté de Galles, on les emploie quelquefois à ce travail dès l'âge de 7 ans. Dans les puits du Yorkshire, où les galeries n'ont que 28 pouces de hauteur (70 cent.) et quelquefois seulement 22 (55 cent.), les enfans traînent en rampant le charbon dans des corbeilles (3). Dans ce même district, l'aérage est très imparfait, et l'épuisement des eaux y est tellement négligé, que les enfans travaillent tout le jour les pieds dans l'eau ou dans la boue. Les houillères du Lancashire sont peut-être plus malsaines encore que celles du Yorkshire, et c'est dans les puits les plus nuisibles à la santé, c'est aux travaux les plus pénibles que l'on occupe les enfans de l'âge le plus tendre, et de préférence les jeunes filles.

La plupart des enfans des deux sexes employés dans les houillères appartiennent aux familles même des ouvriers mineurs, ou aux familles pauvres établies dans le voisinage des mines. Le fruit de leur travail augmente le bien-être de leurs parens, et par conséquent n'est pas toujours perdu pour eux. Mais il y a des districts où un certain nombre de ces malheureuses créatures passent toute leur jeunesse dans le plus dur esclavage, sans retirer

(1) *M. Fellow's Report*, app. II, p. 254.
(2) *M. Scriven's Report*, app. II, p. 63.
(3) *Symon's Report*, § 98, app. I, p. 179. — *Inquiry*, n° 73, p. 241.

aucun profit de leurs peines : ce sont des orphelins, des enfans pauvres dont la paroisse, à la charge desquels l'indigence les a placés, se délivre en les cédant comme apprentis à des ouvriers mineurs. Il y a beaucoup de ces apprentis dans le Lancashire, le Yorkshire et l'ouest de l'Écosse, mais c'est dans le Staffordshire que le nombre en est le plus considérable. Le sous-commissaire chargé de l'inspection de ce comté dit dans son rapport que les maisons de travail centrales (*union work-houses*), ces asiles que la loi des pauvres de 1835 a ouverts aux indigens, envoient tous leurs enfans aux mines. Des maîtres-ouvriers les prennent avec eux et les gardent en apprentissage jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt-un ans. Quoiqu'il soit reconnu que, pour les travaux des mineurs, il n'est pas besoin d'apprentissage, leurs maîtres retiennent les salaires qu'ils peuvent gagner, et subviennent à peine aux modiques frais de leur entretien et de leur nourriture. Il serait difficile de s'imaginer tous les mauvais traitemens que ces infortunés ont à subir. « Ce sont les apprentis des maîtres-ouvriers, disait un mineur du Staffordshire (1), qui sont de tous les enfans les plus maltraités. On les fait aller où on ne voudrait pas envoyer ses propres enfans, et, s'ils refusent d'obéir, on les bat et on les conduit ensuite devant les magistrats, qui les envoient en prison. » Dans le Yorkshire, un de ces apprentis, Thomas Moorhouse, raconte ainsi au commissaire qui l'interroge sa triste histoire : « Je ne sais pas l'âge que j'ai ; mon père est mort, ma mère aussi, je ne sais pas combien il y a de temps. Je suis entré dans la mine à l'âge de neuf ans, ma mère m'avait mis en apprentissage jusqu'à l'âge de vingt-un ans; mais je ne sais pas depuis combien de temps j'y suis : il y a long-temps. Mon maître s'était engagé à me nourrir et à me vêtir; il me donnait de vieux habits qu'il achetait chez les chiffonniers, et je n'avais jamais assez pour apaiser ma faim. Je le quittai parce qu'il me maltraitait; deux fois il m'a frappé à la poitrine avec sa pioche. (Ici, dit le commissaire, je fis déshabiller l'enfant, et je trouvai en effet sur sa poitrine une large cicatrice indiquant une blessure faite avec un instrument tranchant; il avait aussi sur le corps plus de vingt blessures qu'il s'était faites en poussant les chariots de charbon dans les galeries basses). Mon maître me battait tant et me traitait si mal, que je résolus de le quitter et de chercher une meilleure condition. Pendant long-temps je dormis dans les puits abandonnés ou dans les cabanes qui sont au bord des puits exploités; je ne mangeais que les bouts de chandelle que les ouvriers avaient laissés dans les travaux (2). »

Parmi les faits nombreux recueillis par l'enquête qui peignent la cruauté et même la férocité des mineurs à l'égard de ces pauvres enfans, je choisis le suivant : « Dans le Lancashire, rapporte M. Kennedy, un enfant fut amené au docteur Milner, médecin de Rochdale. Il l'examina et trouva sur son corps vingt-six blessures. Ses reins et toute la partie postérieure de son

(1) *Dr Mitchell's Evidence*, n° 11, p. 67.
(2) *Scriven's Evidence*, n° 38, part. II, p. 118.

corps n'étaient qu'une plaie. Sa tête, dépouillée de cheveux, portait les traces de plusieurs blessures déjà cicatrisées; un de ses bras était fracturé au-dessous du coude et paraissait l'être depuis long-temps. Quand ce malheureux enfant fut amené devant les magistrats, il ne pouvait ni se tenir debout ni demeurer assis; on fut obligé de le déposer à terre dans une espèce de berceau. L'instruction prouva que son bras avait été cassé par un coup de barre de fer, que la fracture n'avait jamais été remise, et que pendant plusieurs semaines il avait été obligé de travailler avec le bras dans cet état. Il fut ensuite prouvé que son maître, qui avoua le fait, avait coutume de le battre avec un morceau de bois à l'extrémité duquel était fixé un clou long de plusieurs pouces. Cet enfant manquait souvent de nourriture, comme le montrait l'état d'émaciation de son corps. Son maître l'employait à traîner des chariots, et, lorsqu'il avait été tout-à-fait hors d'état de travailler, il l'avait renvoyé à sa mère, qui était une pauvre veuve (1). »

On a dit que l'on peut juger de l'état d'une société par la condition des femmes. Rien n'est donc plus propre à donner une idée déplorable de la situation de la population des mines que le genre de travaux auxquels les jeunes filles et les femmes y sont assujetties dans le West-Riding du comté d'York, le Lancashire, les districts de Leeds, de Bradford, d'Halifax, la partie méridionale de la principauté de Galles et l'est de l'Écosse. Dans les mines de charbon des districts que je viens de nommer, il n'y a pas de distinction entre les deux sexes. Les jeunes filles poussent les chariots aussi bien que les enfans; on les emploie même, ainsi que les femmes, à des travaux auxquels les ouvriers de l'autre sexe ne veulent se soumettre à aucun âge. En Écosse, par exemple, où dans beaucoup de mines il n'y a pas de machine pour élever le charbon à la surface de la terre, ce sont les femmes qui le montent sur leur dos dans des corbeilles, par des échelles ou des escaliers grossièrement construits. Les ouvriers aiment fort à avoir pour aides des jeunes filles, parce qu'elles sont plus dociles et travaillent avec plus d'assiduité que les garçons. Presque partout les femmes sont confondues avec les hommes, qui travaillent le plus souvent dans un état de complète nudité; les jeunes filles n'ont elles-mêmes pour tout vêtement que des lambeaux de chemises, et les femmes des pantalons en haillons; la plupart sont complètement nues jusqu'à la ceinture. « Si l'on considère la nature de ces horribles travaux, dit un des sous-commissaires après en avoir rappelé les circonstances les plus odieuses (2), la durée non interrompue de cette tâche pendant douze et quatorze heures, l'atmosphère humide, chaude et malsaine d'une mine de houille (3), l'âge et le sexe des tra-

(1) *M. Kennedy's Report*, app., part. II, p. 218.

(1) *Report*, p. 24, 233. — *M. Symon's Report*, app., part. I, p. 181, 225. — *M. Scriven's Report*, app., part. II, p. 73.

(2) La température des mines est toujours élevée, et ce n'est que dans le petit nombre de celles qui sont parfaitement bien aérées que les variations de la température atmosphérique sont sensibles. Dans les houillères du Yorkshire, elle varie,

vailleuses, l'esclavage systématique qui pèse sur elles, on a peine à concevoir qu'un pareil état de choses soit toléré dans un pays aussi éclairé que l'Angleterre, et à une époque où l'on se pique de porter un si vif intérêt au bien-être des classes ouvrières (1). »

Le travail des mines de houille, commencé de si bonne heure, exerce en général une funeste influence sur la constitution physique des mineurs. Il a pour premier résultat de produire un développement extraordinaire des muscles, mais ce développement exagéré de la partie supérieure du corps ne s'acquiert qu'aux dépens des autres organes. Dans les mines où les couches de houille sont étroites et les galeries basses par conséquent, les membres des mineurs présentent souvent de hideuses difformités. D'ailleurs, ces forces musculaires s'usent d'autant plus vite que le développement en a été plus précoce et plus excessif. La décrépitude arrive avec une effrayante rapidité. A quarante ou cinquante ans, le mineur est devenu incapable de travailler, et paraît aussi faible qu'un vieillard de quatre-vingts ans. Parmi les ouvriers mineurs, on compte la moitié moins d'hommes âgés de soixante-dix ans que dans la population agricole. Le terme moyen de la vie des mineurs est entre cinquante et cinquante-cinq ans. Il n'est pas surprenant que la dureté des travaux auxquels les mineurs sont soumis de si bonne heure donne à leurs mœurs un caractère de rudesse qui va souvent jusqu'à la férocité. Ils semblent ne tenir aucun compte de la vie. Les assassinats sont fréquens parmi eux, et demeurent le plus souvent impunis, surtout en Écosse, où il n'y a pas de *coroner* pour dresser des enquêtes sur les causes et les circonstances des morts violentes. La déposition d'un officier de police, citée par le rapport, est effrayante à cet égard : « Si un *policeman* tuait un chien dans les

suivant les lieux, de 16° à 22° centigrades. Dans la mine de Monkwearmouth, dont la profondeur est de 1,600 pieds anglais (près de 500 mètres), la température moyenne est de 26° à 27° centigrades, et s'élève dans quelques parties à 32° cent. (*Report*, p. 4.)

(1) En France, les femmes ne sont pas employées dans les mines. Un décret de 1815 y interdit le travail des enfans au-dessous de l'âge de dix ans. Les prescriptions philantropiques de cette loi ne sont violées, à notre connaissance, que dans les mines de lignite des Bouches-du-Rhône. Ce n'est guère aussi que dans ces mines, où les couches n'ont ordinairement que 60 à 75 cent. de puissance, que les enfans sont employés aux travaux de l'exploitation; ils y sont chargés, comme en Angleterre, du roulage intérieur, et leur âge varie de douze à vingt ans. Ce n'est que dans un petit nombre de cas, lorsque les couches n'ont que 50 cent., que l'on prend des enfans âgés de moins de dix ans. La tâche de ces travailleurs, nommés *mendits* dans le pays, consiste à traîner, comme en Angleterre, des chariots bas, ou, comme en Écosse, à porter sur le dos des cabas pleins de charbon, en grimpant le long de puits inclinés garnis d'escaliers taillés dans le roc. D'ailleurs, la condition de ces enfans est loin d'être malheureuse. Pour eux comme pour les mineurs, la journée de travail n'est que de huit heures, et leur salaire varie, suivant leurs forces, de 1 à 2 francs par jour, ce qui est considérable, eu égard à la pauvreté du pays.

rues, dit le *chief-constable* d'Oldham, cela ferait cent fois plus de sensation que le meurtre d'un mineur. Ce sont des hommes sans aucune éducation, ils n'aiment que les combats de coqs et de chiens, les courses de chevaux; la plupart sont adonnés au jeu et à la boisson. Il y en a tant qui meurent de mort violente, que l'assassinat est devenu pour eux un accident tout-à-fait naturel. Au bout d'un jour ou deux, les femmes et les enfans du mort semblent n'y plus penser. On n'en parle que sur le moment, et l'on se contente de dire : Oh! ce n'est qu'un mineur (1)! »

Si les mineurs recevaient quelque instruction, si la religion leur inculquait des principes d'ordre et de moralité, leur condition matérielle serait loin d'être mauvaise. Leurs salaires sont élevés. Il y a beaucoup de familles où le père gagne par semaine 23 sh. (28 fr. 75 c.); le fils aîné, en qualité de *putter,* 20 sh. (25 fr.); un autre enfant, comme *driver,* 7 sh. (8 fr. 75 c.); un autre, comme *trapper,* 5 sh. (6 fr. 25 c.), ce qui fait par semaine un revenu de près de 70 francs. Malheureusement, le jeu et la boisson absorbent la plus grande partie de leurs salaires. L'ivrognerie est le vice le plus commun parmi eux. Ils passent tout le jour où ils reçoivent leur paie dans les *ale-houses;* quelques-uns y dépensent tout ce qu'ils viennent de recevoir, s'inquiétant peu de leur femme et de leurs enfans, ni comment ils pourvoiront aux nécessités de la semaine. Dans le Lancashire, on voit, dans la nuit du samedi, les *ale-houses* remplies de jeunes enfans qui y retournent le dimanche aussitôt qu'elles se rouvrent. De violentes disputes, des combats sanglans accompagnent cette débauche, qui altère profondément la santé et surtout l'intelligence de cette classe. Aussi a-t-on observé que, dans les troubles populaires, les mineurs sont toujours les plus turbulens.

On voit donc que nulle part les effets du travail excessif et prématuré des enfans sur la condition physique et morale des classes ouvrières ne sont plus funestes que dans l'industrie houillère. Devant les faits révélés par l'enquête de lord Ashley, on ne pouvait tarder plus long-temps à appliquer aux monstrueux abus qu'elle dévoilait le remède déjà essayé par la loi sur le travail des enfans dans les manufactures. A la fin de la dernière session, lord Ashley présenta à la chambre des communes un bill rédigé dans ce but, qui fut voté à l'unanimité; mais ce bill subit dans la chambre haute des amendemens que parvint à faire triompher l'opposition de lord Londonderry, qui est un des plus riches propriétaires de mines du comté de Durham. Néanmoins, tel qu'il est sorti du vote de la chambre des lords, l'*act* de lord Ashley assure de grandes améliorations. Le travail des femmes dans les mines est prohibé; les enfans ne pourront y descendre qu'à l'âge de 10 ans, et jusqu'à 13 ils ne devront pas travailler plus de trois jours par semaine. Enfin les exploitations souterraines seront soumises à la surveillance des *factories-inspectors*.

Lord Ashley a terminé le discours qu'il a prononcé en présentant son bill par des paroles qui méritent d'être recueillies sur les dispositions des ouvriers

(1) *Report*, p. 141.

en Angleterre et sur les devoirs de la législature à leur égard. « Les rapports que j'ai entretenus depuis plusieurs années avec les classes ouvrières, disait le noble lord, soit par des communications directes, soit par correspondances, ont été si étendus, que je crois avoir le droit de dire que je connais à fond leurs sentimens et leurs habitudes, et que je suis en état de prévoir leurs mouvemens probables. Je ne redoute pas de cette partie de la population une explosion violente et générale; ce que je crains, ce sont les progrès d'une plaie dangereuse, et qui, si nous tardons plus long-temps à nous en occuper, deviendra incurable, car elle menace déjà d'envahir le corps social et politique : je crains qu'un jour peut-être, si les circonstances nous forcent à demander au peuple une énergie, un effort extraordinaire de vertu et de patriotisme, nous ne trouvions les forces de l'empire entièrement épuisées par le mal terrible qui en aura atteint les principes vitaux. Je sais bien qu'il y a beaucoup d'autres choses à faire pour les classes pauvres, mais je suis convaincu que la loi que je propose est un préliminaire indispensable. Les souffrances de ces classes, si destructives pour elles-mêmes, sont inutiles, sont funestes à la prospérité de l'empire; fût-il même prouvé qu'elles sont nécessaires, cette chambre hésiterait, j'en suis assuré, avant de prendre sur elle d'en tolérer la continuation.... Vous pouvez cette nuit raffermir les cœurs de plusieurs milliers de vos compatriotes; vous pouvez les aider à s'élever à une vie nouvelle, à entrer dans la jouissance de leur héritage de liberté, et à profiter, s'ils le veulent, des enseignemens de vertu, de moralité, de religion, qui vont leur être offerts... La chambre me pardonnera de finir un discours pour lequel je réclame son indulgence en lui rappelant ces paroles de l'Écriture sainte : *Effaçons nos fautes par l'esprit de justice, et nos iniquités en témoignant notre miséricorde au pauvre, si nous voulons nous assurer une longue tranquillité.*

Ces nobles et simples paroles nous ramènent aux considérations que nous avons exposées au début de ce travail. Oui, les intérêts même de la classe qui jouit en Angleterre de la double prérogative de la fortune et de l'autorité lui commandent de s'occuper avec sollicitude du sort des classes laborieuses. Les membres les plus intelligens du parti conservateur le comprennent; les journaux *tories* sont ceux qui montrent le plus de zèle à appeler sur la condition des ouvriers l'attention de l'opinion éclairée et des pouvoirs de l'état. Il y a peu de jours encore, un de ces journaux, le *Morning-Herald*, plaçait nettement sur ce terrain les problèmes dont la discussion doit dominer les débats de la prochaine session, et décider de l'avenir de l'administration de sir Robert Peel. Pourra-t-on apporter au mal qui ronge les classes ouvrières, le paupérisme, à ce mal dont les causes touchent à tant d'élémens du mécanisme social qui échappent au pouvoir de l'homme d'état, un remède efficace, assuré? Il n'est malheureusement que trop permis d'en douter. Les partis hostiles offrent tous, il est vrai, leurs trompeuses panacées. A entendre les whigs, on dirait que le bien-être des ouvriers, la sécurité des travailleurs,

sont attachés à la révocation des lois sur les céréales, au bas prix du pain, comme si le taux des salaires n'était pas proportionné au prix des denrées de première nécessité. Les ultra-tories et les chartistes prétendent, de leur côté, que tout irait bien si, intervenant arbitrairement dans les rapports des maîtres avec les ouvriers, le gouvernement réduisait la journée de travail à dix heures, et fixait un tarif pour les salaires. On devrait demander d'abord au gouvernement d'assurer aux chefs d'industrie, par l'infaillible autorité d'un acte législatif, la prospérité constante de leurs affaires, comme à une époque d'ivresse politique on décrétait chez nous la victoire. Mais quelque difficile que soit le problème, quoiqu'on puisse dire que, pendant bien long-temps encore, sinon toujours peut-être, on ne pourra attaquer le mal qu'en tâtonnant, et lui apporter que des soulagemens temporaires, et même précisément pour ce motif, la loi sur le travail des enfans dans les manufactures doit être considérée comme une mesure de bienfaisance. Elle a produit, ou tend à produire en Angleterre trois excellens résultats : elle oppose un obstacle au mouvement inconsidéré qui porte les populations pauvres vers l'industrie, elle sème dans la jeunesse des classes laborieuses des principes de moralité, de religion et d'instruction; enfin, au moyen du système d'inspection qu'elle a établi, elle tient constamment le gouvernement et l'opinion publique au courant de la situation des ouvriers dans toutes les parties du royaume-uni.

N'y a-t-il pour la France aucun profitable enseignement à retirer, au double point de vue de la philantropie et de la politique, de la pratique de cette législation dans le pays auquel nous en avons déjà emprunté l'idée première? Je ne le crois pas. Il me semble que les chambres et la presse ont trop vite oublié la loi promulguée chez nous le 22 mars 1841; applicable six mois après cette époque, il y a déjà une année que les prescriptions de cette loi doivent avoir été mises en pratique. Quels en sont les résultats? On l'ignore. Certes, à en juger par l'intérêt qu'elle avait excité pendant la discussion des chambres, on eût été autorisé à lui prédire un autre sort. Dans les premiers accès d'un zèle qui peut-être ne fut pas toujours assez réfléchi, on avait voulu faire sur le travail des enfans une loi parfaite, au risque de susciter à l'industrie et aux familles ouvrières elles-mêmes des embarras pénibles. On refusait d'écouter les hommes éclairés, qui, se défiant des surprises d'un engouement inconsidéré, demandaient que l'on se contentât de voter le principe de la loi, et de laisser à la sagesse, à la prudence de l'administration de pourvoir, par des règlemens, aux mesures de détail, aux besoins spéciaux. Quelque sensées que fussent ces observations, on leur reprochait peut-être de témoigner trop de tiédeur pour une cause dans laquelle l'humanité semblait réclamer impérieusement le zèle le plus actif, les précautions les plus promptes et les plus vastes. Cependant qui parle aujourd'hui de l'exécution de la loi? Qui pense à en demander compte au gouvernement?

Pour nous, qui savons bien que tous les effets que les promoteurs les plus ardens de cette législation s'en promettaient ne sont pas d'une réalisation facile, nous ne sommes nullement disposé à montrer à cet égard au gouvernement de trop sévères exigences. Nous serions bien aise pourtant de savoir où en est l'exécution de la loi, car nous pensons qu'elle renferme des principes au développement desquels il faut veiller, et l'exemple de l'Angleterre nous prouve qu'elle met entre les mains du pouvoir un instrument de gouvernement qu'il serait inhabile, sinon coupable, de négliger. Nous avons vu que la partie forte de la loi anglaise est le système de grande surveillance sociale qu'elle a appliqué à l'industrie. Dans ce moment même où les questions industrielles semblent devenir aussi chez nous les plus importantes, il est évident que l'on ne saurait réunir trop d'élémens d'instruction pour connaître à fond tous les intérêts engagés dans l'industrie. Le gouvernement ne doit donc pas hésiter à profiter de la faculté que la loi de 1841 lui donne d'organiser un système d'inspection destiné à surveiller l'application de la loi. Qu'il imite l'Angleterre, qu'il crée des inspecteurs de l'industrie : c'est d'abord le moyen d'avoir pour l'exécution de la loi de 1841 un contrôle actif et par conséquent efficace. Livrés à la publicité, les rapports périodiques que le gouvernement exigera fourniront d'ailleurs à la presse, aux économistes, aux hommes politiques des données fécondes. Les questions qui touchent à la condition des classes laborieuses, ces questions que l'intérêt non moins que le devoir commande de ne jamais perdre de vue, seront ainsi constamment à l'étude. Et que l'on ne s'effraie pas à l'idée d'appeler la publicité et la discussion sur la condition des ouvriers; si cette condition renfermait de graves dangers, qu'on ne croie pas qu'il serait imprudent de les regarder en face, de les examiner au grand jour : c'est bien plutôt au contraire l'ignorance qui aggrave ici le danger.

Toutes les considérations se réunissent donc à l'appui du vœu que nous formons ici : l'intérêt politique et l'intérêt d'humanité sont d'accord. L'objet que se propose la loi sur le travail des enfans ne sera atteint que lorsque le système d'inspection sera solidement organisé, et par la création des inspecteurs de l'industrie on ouvrira une voie qui, en France non moins qu'en Angleterre, ne peut manquer de conduire aux plus heureux résultats.

P. GRIMBLOT.

POÉSIES.

JAMAIS.

Jamais, avez-vous dit, tandis qu'autour de nous
Résonnait de Schubert la plaintive musique;
Jamais, avez-vous dit, tandis que malgré vous
Brillait de vos grands yeux l'azur mélancolique.

Jamais, répétiez-vous, pâle et d'un air si doux,
Qu'on eût cru voir sourire une médaille antique;
Mais des trésors secrets l'instinct fier et pudique
Vous couvrit de rougeur, comme un voile jaloux.

Quel mot vous prononcez, madame, et quel dommage!
Hélas! je ne voyais ni ce charmant visage
Ni ce divin sourire, en vous parlant d'aimer.

Vos beaux yeux sont moins doux que votre ame n'est belle.
Même en les regardant je ne regrettais qu'elle,
Et de voir dans sa fleur un tel cœur se fermer.

RONDEAU.

Dans dix ans d'ici seulement
Vous serez un peu moins cruelle.
C'est long, à parler franchement;
L'Amour viendra probablement
Donner à l'horloge un coup d'aile.

Votre beauté nous ensorcèle;
Prenez-y garde cependant;
On apprend plus d'une nouvelle
En dix ans.

Quand ce temps viendra, d'un amant
Je serai le parfait modèle;
Trop bête pour être inconstant,
Et trop laid pour être infidèle.
Mais vous serez encor trop belle
Dans dix ans.

SONNET.

C'est mon avis qu'en route on s'expose à la pluie,
Au vent, à la poussière, et qu'on peut, le matin,
S'éveiller chiffonnée avec un mauvais teint,
Et qu'à la longue, en poste, un tête-à-tête ennuie;

C'est mon avis qu'au monde il n'est pire folie
Que d'embarquer l'amour pour un pays lointain.

Quoi qu'en dise Héloïse et madame Cottin,
Dans un miroir d'auberge on n'est jamais jolie.

C'est mon avis qu'en somme un bas blanc bien tiré,
Sur une robe blanche un beau ruban moiré,
Et des ongles bien nets, sont le bonheur suprême :

Que dites-vous, madame, à ce raisonnement?
Un point, à ce sujet, m'étonne seulement;
C'est qu'on n'a pas le temps d'y penser quand on aime.

RONDEAU.

Fut-il jamais douceur de cœur pareille
A voir Manon dans mes bras sommeiller?
Son front coquet parfume l'oreiller;
Dans son beau sein j'entends son cœur qui veille.
Un songe passe et s'en vient l'égayer.

Ainsi s'endort une fleur d'églantier,
Dans son calice enfermant une abeille.
Moi je la berce; un plus charmant métier
Fut-il jamais?

Mais le jour vient, et l'aurore vermeille
Effeuille au vent son bouquet printanier.
Le peigne en main et la perle à l'oreille,
A son miroir Manon court m'oublier.
Hélas! l'amour sans lendemain ni veille
Fut-il jamais?

ADIEU.

Adieu! je crois qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais.
Dieu passe, il t'appelle et m'oublie.
En te quittant, je sens que je t'aimais.

Qu'importe? pas de plainte vaine.
Avec respect je songe à l'avenir.
Vienne la voile qui t'emmène,
Sans murmurer je la verrai partir.

Tu t'en vas pleine d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaitras pas.

Adieu! tu vas faire un beau rêve,
Et t'enivrer d'un plaisir dangereux.
Sur ton chemin l'étoile qui se lève
Long-temps encore éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaitre,
Et ce qu'on souffre en le perdant,

ALFRED DE MUSSET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 décembre 1842.

Dans quelques jours, l'arène parlementaire sera derechef ouverte aux hommes politiques : la session va reprendre son cours. C'est l'almanach qui nous le dit, et un peu aussi quelques journaux. Quant au public, il a l'air de l'ignorer; il n'en dit mot. Toujours dominé par ses préoccupations matérielles, ne songeant qu'à ses spéculations, à ses entreprises, à ses affaires, il n'a pas de goût dans ce moment pour la politique; il n'a pas de temps à lui donner; disons mieux, il ne l'aime guère, il s'en défie. La connaissant d'humeur quelque peu inquiète et tracassière, il la redoute, il craint d'en être dérangé; il oublie, comme un ingrat qu'il est, les grands services qu'elle lui a rendus, les nobles jouissances qu'elle lui a procurées. Toujours incapable de faire deux choses à la fois, de suivre en même temps le cours de deux idées, le bonhomme se fâche et se bouche les oreilles toutes les fois qu'on essaie de lui parler de quelque chose qui pourrait l'arracher une minute à ses comptes courans. C'est ainsi qu'à une autre époque il taxait de songe-creux, de brouillons, de mauvais citoyens, tous ceux qui, lui parlant commerce, marine, liberté politique, prétendaient lui faire comprendre que tout ce qu'il y a d'important, de précieux, de sacré pour une nation, ne se trouvait pas dans les bulletins de la grande armée. Plus tard, le public changea d'avis; il fallut alors, pour en être écouté, l'entretenir de politique et de droit constitutionnel. La charte, le jury, la liberté de la presse, la réforme électorale, la responsabilité des ministres, occupaient toutes ses pensées; c'était là sa vie, sa gloire, son honneur; tout le reste lui paraissait secondaire et subalterne. Une dynastie aveuglée ne comprit pas cette phase nouvelle de l'esprit français; ce qui était une idée fixe, un sentiment profond

et résolu, ne lui parut qu'un engouement passager et sans racines; en osant le braver, elle provoqua une de ces explosions que l'histoire présente comme un enseignement aux gouvernemens et aux nations. Aujourd'hui, c'est encore une phase nouvelle et particulière, c'est un autre besoin qui se développe et veut se satisfaire à tout prix, le besoin de la paix, du travail, du bien-être, tranchons le mot, de la richesse. C'est la richesse qui est le but; on ne veut la paix et le travail que comme moyens; on s'en passerait sans peine si on pouvait également s'enrichir en faisant ses fantaisies et en quittant l'atelier pour l'arène politique.

Quoi qu'il en soit, et quelque inférieure que nous paraisse la nature du besoin dominant, il n'est au pouvoir de personne de l'étouffer et d'attirer fortement l'attention du public sur des objets d'un ordre plus élevé. A toute proposition, à toute question, sans lever les yeux de son carnet, le public vous demandera froidement : Combien pour cent à gagner? Les hommes aux grandes pensées et aux idées généreuses doivent se résigner et attendre patiemment la fin de cett humble période. L'histoire nous apprend qu'en moyenne ces phases de l'esprit social, en France, sont décennales. Ainsi le veut l'esprit vif, mobile, actif de la nation. Ajoutons, pour être justes, que l'histoire, dans son impartialité, reconnaîtra qu'en ne demandant pas au pays ce que le pays ne comprenait ni ne voulait, on n'a fait qu'obéir, à regret peut-être, aux nécessités du temps. Se flatter de les vaincre, c'eût été une erreur, une noble erreur à la vérité, une généreuse illusion; mais peut-être était-il sage de prendre les choses comme elles sont.

Sous l'influence de ces dispositions générales, ce qu'il y aura de plus vif, de plus animé, de plus bruyant dans les débats parlementaires, seront les luttes de certains intérêts particuliers contre l'intérêt général. Nous aimons à croire que dans tous les rangs, dans tous les partis, il se trouvera des orateurs qui oseront arracher à l'égoïsme ce masque de bien public dont il aime à se couvrir, et que, grace à leur voix patriotique et puissante, il sera contraint de se montrer au pays, à nu, tel qu'il est, avec ses étranges prétentions et son intolérable cupidité. Nous l'espérons, les voix de M. de Lamartine, de M. Barrot ne manqueront pas, même sur le terrain des intérêts matériels, à la cause nationale. Ce ne sont pas là des querelles de parti, ce sont des questions françaises. La France les comprendra un jour, et sa reconnaissance sera pour ceux qui l'auront aidée à les comprendre.

En attendant, ces mêmes dispositions du public ont laissé passer presque inaperçue la question politique du moment. Y aura-t-il une séance royale, un discours de la couronne, et, en conséquence, des adresses? La question a été débattue, dit-on, dans le conseil de ce jour. Les avis se trouvaient partagés, même au sein du cabinet, non sur le droit : la session n'ayant été que prorogée, une nouvelle ouverture des chambres n'est pas nécessaire. Il est d'ailleurs un précédent que tout le monde connaît, et qu'on a souvent rappelé. La question est donc toute de convenance politique.

On a dit, pour l'affirmative, que, dans le discours d'ouverture, la couronne

donnait à entendre qu'elle aurait plus tard à entretenir les chambres de sujets plus nombreux et plus variés; on ajoute que le ministère ne peut, sans s'abaisser, avoir l'air de refuser le combat. Les conservateurs n'aiment pas, dit-on, que leurs chefs paraissent ainsi douter d'eux-mêmes et ne pas compter sur l'union, la fermeté et le dévouement du parti; le ministère ne peut mécontenter ses amis.

Ces argumens, le dernier surtout, ne sont pas sans force; peut-être même paraissent-ils décisifs à ceux qui se placent uniquement au point de vue de l'intérêt ministériel.

Reste à savoir quel est, dans la question, l'intérêt du pays. Qu'arrivera-t-il, nous disait un homme politique, si la couronne nous apporte un discours? La session s'ouvre vers la moitié de janvier; nous toucherons au mois de mars sans que la chambre des députés ait fait autre chose qu'élaborer au sein d'une commission et discuter ensuite une adresse : alors, épuisée, fatiguée, et en même temps accoutumée à ces débats personnels, dramatiques, pleins d'émotion, c'est en vain qu'on l'appellera aux affaires, aux discussions paisibles et sérieuses, à l'action parlementaire, qui seule profite au pays. Alors tout traîne, tout languit; les lois les plus importantes sont ajournées et imparfaitement discutées. La fin de mai arrive, l'impatience saisit les députés, et, en définitive, la session ne donne guère d'autres résultats qu'une adresse et un budget. Et cependant que de lois importantes que le pays attend depuis long-temps, qu'on lui promet chaque année, et qu'il ne voit jamais apparaître : les sucres, la réforme des prisons, le régime colonial, l'instruction secondaire, la colonisation africaine, le notariat, le régime hypothécaire, que sais-je? Tout est annoncé, rien ne se fait; on dirait que la question importante pour le pays n'est plus de savoir comment il sera gouverné, mais par qui, et que les députés sont élus, bien moins pour participer au gouvernement du pays que pour faire la fortune politique de quelques-uns de leurs collègues. La question ministérielle, ajoutait-on, peut toujours s'élever, mais il est bon qu'elle s'élève au sujet d'une loi présentée, d'une mesure proposée. Nous avons dénaturé la discussion de l'adresse. Les Anglais, esprits très positifs et économes de leur temps, se bornent à un ou deux points capitaux; tous les efforts des partis se concentrent sur ce terrain délimité; c'est un duel prompt et décisif. Chez nous, c'est un combat désordonné de tirailleurs, sans plan, sans chef, l'un ici, l'autre là; chacun choisit ses armes, son terrain, son moment. Il n'est pas de question, soit de politique, soit d'affaires, qui ne soit abordée. On ne consulte ni les convenances du pays, ni les exigences du gouvernement, ni même les intérêts de son propre parti. Coûte que coûte, on veut parler, discuter, voir son nom dans le *Moniteur*. Que dis-je? parler, discuter? il faut dire, pour maints orateurs, lire et mal lire. Et le pays est condamné pendant ces longues journées à d'interminables psalmodies que nul n'écoute, que nul ne lit, et qui certes n'ont jamais éclairci la moindre question. Puisque l'adresse est devenue le prétexte de toutes ces divagations, on peut s'y résigner lorsque l'usage et la nécessité le commandent; mais pour-

quoi vouloir de gaieté de cœur enlever le plus utile de son temps à une session qui commence fort tard, et qui est chargée d'affaires importantes et de lois nécessairement longues et détaillées? N'aurons-nous pas les fonds secrets, le budget, dix occasions pour une d'élever la question ministérielle? Les conservateurs veulent assurer leur triomphe : soit; le meilleur moyen de l'assurer, c'est de s'occuper promptement, sérieusement, avec un zèle actif et désintéressé, des affaires du pays.

Ces réflexions sont peut-être sévères. Elles ne manquent cependant pas de vérité. Nous ne sommes pas surpris que le débat laisse les esprits perplexes, et que les ministres eux-mêmes aient quelque peine à prendre un parti définitif. Probablement, ils voudront, avant de rien décider, consulter un grand nombre de leurs amis : c'est dans ce dessein sans doute qu'ils ont ajourné à quelques jours, au 4 janvier, cette grave décision.

Le ministère a préludé à la session par une mesure qui a été généralement accueillie avec faveur. Nous voulons parler de l'ordonnance royale sur les ministres d'état. Il y a là deux idées, deux résolutions parfaitement distinctes. D'un côté, on veut assurer l'avenir des hommes que la confiance du roi aurait appelés aux fonctions les plus éminentes; de l'autre, la couronne nous apprend qu'elle songe à l'organisation d'un conseil privé. Les deux mesures nous paraissent irréprochables.

Il est conforme à l'esprit de notre temps, à la nature de nos institutions, que les fonctions ministérielles ne deviennent pas un privilége du rang et de la fortune : le roi doit être libre dans son choix, et comment le serait-il si, en enlevant un homme à sa carrière, à sa profession, à la place qu'il occupe, il devait ensuite le laisser tomber des hauteurs du ministère dans les misères d'une vie privée dépourvue du nécessaire? Comment solliciter un dévouement si ruineux? comment vouloir que ces hommes ne conservent pas une situation, modeste sans doute, mais digne? Aussi, qu'est-il arrivé plus d'une fois? On a eu recours à des moyens indirects; on a tout sacrifié à l'équité. Ces expédiens ne sont pas heureux; ils ne sont pas d'ailleurs applicables à tous les cas, et ne réalisent ainsi qu'une équité partielle. L'état doit offrir une situation convenable aux anciens ministres, et surtout à ceux qui, entrant aux conseils de la couronne, ont perdu une position qu'ils ne peuvent pas retrouver en quittant le ministère. Qu'on leur donne une pension et un titre, si l'on veut, de ministres d'état, de conseillers honoraires de la couronne, ou tel autre, peu importe; rien de plus équitable, rien de plus facile. Lors même que la chambre consentirait à ne pas se montrer trop parcimonieuse, la dépense ne sera pas considérable.

De même nul ne saurait contester à la couronne le droit de s'éclairer des lumières, de s'entourer de l'influence d'un conseil privé. Il est inutile d'ajouter que l'organisation et la réunion de ce conseil, ainsi que la nature et la mesure des communications à lui faire, seront, comme tout autre acte politique, réglées par le concours des ministres responsables. On peut établir un conseil privé et le consulter comme on nomme et on consulte une commission

spéciale. S'il y a une différence quant aux matières qu'on présente à leur examen, il n'y en a aucune quant aux attributions : le conseil privé ne peut être qu'une commission; il ne sera investi d'aucun pouvoir; toute action gouvernementale, comme toute responsabilité, lui sera complètement étrangère.

Encore une fois, les deux mesures, considérées isolément, nous paraissent irréprochables; mais le ministère ne les a pas prises isolément. Il a été plus loin : il a voulu les lier l'une à l'autre, établir entre elles un rapport qui nous paraît tout-à-fait artificiel, et qui n'est pas, ce nous semble, sans quelques inconvéniens.

Ayant voulu créer des ministres d'état pour donner aux anciens ministres une retraite honorable, il a imaginé de dire que le conseil privé serait composé de ministres d'état; il a établi de la sorte un rapport factice entre les deux mesures, rapport qui n'a d'autre fondement qu'une dénomination nullement nécessaire. La liaison artificielle a tout de suite produit ses conséquences; il aurait été ridicule de dire que le conseil privé serait composé de tous les anciens ministres, c'est-à-dire que la couronne ne consulterait qu'un corps composé en grande majorité d'adversaires du cabinet, de ses rivaux. Il a donc fallu ajouter que, bien que ministres d'état, ils ne faisaient pas nécessairement partie du conseil privé; ils pourront ne pas y être appelés. Cela ne suffisait pas, le danger n'était pas atténué; on a en conséquence établi des catégories dans lesquelles on pourra choisir d'autres ministres d'état pour les appeler ensuite au conseil privé. Ici les objections pullulent. Ces catégories sont-elles toutes également acceptables? Les ambassadeurs? Sans doute lorsqu'un homme politique aura été momentanément ambassadeur, vous pourrez l'appeler au conseil privé : il vous apportera avec ses lumières son influence; mais la plupart des ambassadeurs sont des diplomates de profession, ayant vécu plus hors de France qu'en France, connaissant peu le pays, n'en étant guère connus, peu au fait des grandes questions de la politique intérieure, des mouvemens et de la force des partis, des dangers que le gouvernement peut courir, des ressources sur lesquelles il peut compter. Quelle influence ces hommes, si habiles qu'ils soient d'ailleurs, vous apporteront-ils? Ceux qui effectivement vous seraient utiles auront déjà été ministres. Les procureurs-généraux? Certes, MM. Dupin et Hébert sont fort bons à consulter, mais comme hommes politiques influens, comme hommes considérables dans la chambre des députés, non comme ministère public. Agens révocables du pouvoir exécutif, que peuvent-ils vous dire que vous ne sachiez pas, qu'ils ne vous aient déjà dit? S'ils en savent plus que M. le garde-des-sceaux n'en sait déjà, plus qu'ils ne lui en ont déjà appris, c'est que quelqu'un a failli à son devoir. Si on établit ces catégories, pourquoi ne pas appeler le général qui commande dans le département de la Seine une armée de cinquante mille hommes? Pourquoi ne pas appeler M. le préfet de police? Laissons ces détails, et disons d'une manière générale que les catégories sont à nos yeux une erreur.

Eh quoi! vous pourrez appeler au conseil privé messieurs tels ou tels, et en supposant qu'il n'eût pas convenu à M. Royer-Collard de se laisser nommer président de la chambre, vous ne pourriez pas proposer au roi d'honorer son conseil de ce grand nom, de l'éclairer de cette vive lumière! Eh quoi! une crise politique appellerait autour du trône tous les hommes éminens, influens, attachés à la dynastie, sans distinction de parti, et le conseil privé ne pourrait pas s'ouvrir devant M. de Lamartine et M. Barrot! — Une nouvelle ordonnance modifierait la première, et leur ouvrirait les portes du conseil. — Sans doute et fort heureusement; mais alors pourquoi se renfermer dans les catégories? Pour se donner le plaisir d'en sortir? — Pour échapper, dit-on, aux sollicitations. — Faible rempart contre les importunités des hommes nuls et vaniteux ! Si vous ne trouvez pas en vous-mêmes le courage de repousser hautement leurs folles prétentions, ils sauront bien vous arracher de nouvelles ordonnances. Même à ce point de vue, les catégories sont inutiles. Elles sont plus qu'inutiles dans l'intérêt de la couronne. Pourquoi se donner des entraves? Pourquoi restreindre sa prérogative là où elle a droit à une pleine liberté? Si on veut un conseil privé permanent et connu, il faut qu'à chaque nouveau ministère, ou mieux encore que chaque année, une ordonnance royale publie la liste des hommes politiques que le roi aura honorés de son choix. Il est de l'essence de notre gouvernement que la composition du conseil privé puisse être modifiée selon le cours des évènemens et l'ensemble des circonstances.

On dit que le ministère se propose de présenter sans retard aux chambres les lois des sucres, des fonds secrets, du recrutement, des prisons, de l'enseignement secondaire, de la juridiction militaire, et quelques autres. Nous ne voulons pas nous occuper de ces matières sur de simples bruits : attendons les projets.

Van Halen a été révoqué. Le général Seoane lui succède dans le commandement général de la Catalogne. Le chef politique de Barcelone doit aussi être changé. Justice est rendue non-seulement en France, mais en Espagne, mais en Europe, au consul français, car nous ne tenons aucun compte des stupides réclamations de quelques folliculaires espagnols; ils ne méritent pas l'honneur d'une mention. Les collègues de M. Lesseps, le consul d'Angleterre y compris, lui ont offert un banquet comme témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. Le roi de Sardaigne l'a décoré. Ce qui nous a plu davantage encore, c'est que notre gouvernement a répondu aux injustes attaques dont M. Lesseps et M. Gatier avaient été l'objet, par leur promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur. Ce qui nous a le plus frappés dans cette déplorable affaire, c'est la crédulité des Anglais et surtout de leurs agens à l'étranger, même de ceux qui sont le plus haut placés. On les a fort accusés de perfidie, de parti pris, de haine aveugle contre la France, comme s'ils avaient inventé les bruits, fabriqué les fausses nouvelles qu'ils se plaisaient à répandre en Espagne et ailleurs. Il n'en est rien, nous en sommes convaincus. Ces bruits,

ils ne les inventaient pas, mais ils les accueillaient sans examen, avec avidité, ils les propageaient avec empressement et satisfaction; ce n'était pas de la perfidie, mais une crédulité peu bienveillante. Empressons-nous d'ajouter que ces remarques ne touchent en rien le cabinet anglais, en particulier lord Aberdeen. Si nous sommes bien informés, sa conduite et son langage à notre égard ont été dignes, sérieux, sensés, comme cela appartient à un gouvernement qui se respecte. Ce n'est pas lui qui a accueilli et répandu d'absurdes et ridicules bruits. Il serait seulement à désirer qu'il pût éclairer la crédulité de ses agens.

Après sa triste expédition, Espartero est rentré à Madrid. Que fera-t-il des cortès? Au 31 décembre, la perception des impôts devient illégale, si un décret du parlement n'en autorise pas la continuation jusqu'au vote du budget. Espartero osera-t-il traiter l'Espagne entière comme il a traité Barcelone, la mettre hors la loi ?

Le meilleur moyen de se maintenir, ce serait de songer sérieusement au gouvernement du pays pour le tirer enfin de l'abîme où, malgré ses admirables ressources, l'ont précipité l'ignorance et l'esprit de parti. C'est au rétablissement de l'ordre dans les finances qu'il faut s'appliquer avant tout. Un pays qui ne vit que d'expédiens est toujours à la veille d'une catastrophe. Il serait si facile, avec un peu de bon sens et de raison, de préparer des jours meilleurs à un pays si richement doté de la nature !

M. Périer, secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg, vient d'être nommé ministre plénipotentiaire à Hanovre. C'est une promotion méritée. M. Périer avait soutenu avec une dignité, une mesure, un tact parfaits, la position difficile qu'on avait voulu lui faire dans une ville qui, au point de vue de la société, n'est qu'un salon de la cour. Chose plaisante et inconcevable en tout autre pays, on ne voulait plus que le chargé d'affaires de France trouvât de la courtoisie à Saint-Pétersbourg. Mais manquer soi-même de courtoisie, cela n'est ni digne ni élégant. Qu'a fait le maître? Il s'est réservé le beau rôle; il faisait inviter le chargé d'affaires aux fêtes de la cour, il lui adressait la parole; l'impératrice aussi lui faisait le même honneur avec toute la grace qui lui appartient. Le rôle disgracieux, désagréable, on l'a jeté aux sujets; on les en a chargés. Dociles, obéissans, ils ont dû l'accepter et le jouer avec toute la raideur d'un soldat qui reçoit une consigne. Armés d'une colère qu'ils ne ressentaient pas, qu'ils n'approuvaient même pas, ils ont joué cette comédie avec un aplomb parfait. Les souvenirs de Paris, les liaisons personnelles, les habitudes de société, tout a été oublié à la minute, et la légation française leur est devenue aussi étrangère que les habitans du lazaret peuvent l'être à une ville de quarantaine. C'est un trait de mœurs parfaitement comique et si rare de nos jours, qu'il vaut la peine d'être conservé.

Nous n'avons pas encore parlé des îles Marquises. Nous ne voulons pas rendre un mauvais service au ministère, en faisant de cette petite affaire le sujet d'un dithyrambe. La vérité est que c'est une entreprise utile, sagement

conçue, habilement exécutée. Un jour si, comme on l'assure, l'isthme de Panama peut s'ouvrir à la navigation par un large canal, les îles Marquises seront une station importante. En attendant, elles seront utiles à nos baleiniers. Ce que nous demandons au gouvernement, c'est de fermer l'oreille à tous les faiseurs de projets, à tous les colonisateurs qui, à l'heure qu'il est, assiégent sans doute ses bureaux. Qu'ils y établissent une force militaire suffisante, et qu'ils laissent tout le reste à l'industrie privée. Quant à la question de savoir s'il conviendrait de faire de l'une de ces îles un lieu de déportation, une succursale de Brest et de Toulon, elle demande à être traitée avec soin; nous pourrons l'examiner plus tard.

On dit que la Porte est enfin décidée à donner un chef chrétien aux Maronites et un chef druse aux Druses. La nouvelle paraît positive, et nous sommes loin d'en méconnaître l'importance. Il n'est pas moins vrai que si ces chefs ne reçoivent pas l'investiture du sultan, et que, nommés par le pacha de Saïda, ils puissent être révoqués par lui, ils ne sont plus que des agens subalternes du gouvernement turc. Il nous est évident que soit en Syrie, soit en Valachie, soit en Servie, partout où l'esprit chrétien se montre et s'agite, il est deux tendances opposées dont il ne serait pas difficile de signaler le principe et de prévoir les conséquences. Les uns voudraient que ces pays, sans rompre tout lien avec la Porte, pussent s'organiser comme des principautés vassales, mais héréditaires; qu'ils pussent ainsi se développer, s'initier à la vie européenne, et se préparer à entrer tôt ou tard dans le monde politique sans bouleversemens, sans catastrophes. Les autres, et les Turcs ne sont pas les seuls dans cette voie, ils ne sont qu'un instrument, les autres, dis-je, s'efforcent au contraire d'empêcher toute organisation permanente et héréditaire : ici ouvertement, là secrètement; paraissant un jour le vouloir, s'y opposant le lendemain; toutes ces menées diverses et contradictoires leur sont également bonnes, car elles produisent toutes le même résultat, qui est de tenir les affaires d'Orient dans un état d'incertitude, de trouble, d'agitation continue.

— Le message du président des États-Unis, M. Tyler, qui vient de parvenir en Europe, est une pièce importante qui mérite de fixer l'attention, surtout au moment où les chambres vont s'assembler. Dans ce document officiel, M. Tyler a soulevé la question du droit de visite. Les paroles qu'il a prononcées sur le traité Ashburton et les dispositions relatives à la répression de la traite méritent de rencontrer quelque sympathie en France. M. Tyler n'a pu voir sans un noble orgueil sa patrie se lever pour défendre la cause de la liberté des mers. Il engage les autres puissances à suivre l'exemple de l'Amérique. « Un pareil arrangement, dit-il, fait par les autres puissances, ne pourrait manquer d'anéantir la traite des nègres sans l'interpolation d'aucun nouveau principe dans le code maritime. » Une innovation dans ce code, tel est en effet l'écueil qu'il faut éviter. La Grande-Bretagne a cherché, non sans succès, à convaincre l'Europe qu'un remède énergique est nécessaire

pour assurer l'abolition de la traite. M. Tyler montre qu'il n'est aucun besoin de sacrifier l'indépendance des nations à ce grand intérêt. Le message de M. Tyler fournit une nouvelle force à l'opinion qui s'est prononcée en France contre le droit de visite. Il répand un nouveau jour sur cette discussion qui est loin d'être épuisée, et qui pourra bien être reprise dans la session prochaine. L'exemple de l'Amérique prêtera une grande autorité aux argumens des adversaires du droit de visite. Au reste, nous nous proposons de revenir sur cette question dans un travail spécial qui, par les documens qu'il contiendra, pourra servir, nous l'espérons, à éclairer cet important débat.

— On n'a pas encore tout dit sur le XVIII[e] siècle; cette époque étrange pourra long-temps encore occuper le critique et l'historien sans qu'on en ait parcouru tous les aspects, étudié tous les types, indiqué tous les contrastes. Quoi de plus incomplet, par exemple, que les notices biographiques qui nous sont restées sur les poètes et les artistes contemporains de Voltaire et de Louis XV! Sans doute, la critique n'a plus rien à nous apprendre sur ces muses souriantes et fardées; mais combien l'histoire biographique ne peut-elle pas trouver encore de curieux détails et de tableaux imprévus dans la vie intime d'une littérature qui n'a pas eu son Tallemant des Réaux! C'est ce côté gracieux et nouveau du XVIII[e] siècle qui a tenté la curiosité d'un jeune écrivain, M. Arsène Houssaye. Il a écrit, sous le titre du *Dix-Huitième siècle* (1), une suite d'agréables portraits où le cadre de l'étude littéraire n'est qu'un prétexte à la biographie et quelquefois au roman. Il a raconté ces existences aventureuses de poètes, de musiciens et de peintres, dans des pages qui ont souvent le charme d'une révélation piquante. On le suit tour à tour au cabaret avec Piron, à Versailles avec Bernis, à l'Académie avec le vieux Fontenelle; on visite Watteau dans son intérieur flamand, Grétry dans sa retraite de Montmorency. Le roi Louis XV en personne est, comme auteur de jolis vers, rangé par M. Houssaye dans la galerie des petits poètes de son temps. Ce qui ajoute un vif intérêt à ces études capricieuses, c'est la sensibilité, qui ne fait jamais défaut à l'écrivain, et qui relève ce que certains sujets, comme Dufresny et Piron, offraient de triste dans leur frivolité apparente. On doit encourager de tels essais d'histoire littéraire, en conseillant néanmoins à M. Houssaye de s'appliquer de plus en plus au côté sérieux et élevé du genre qu'il s'entend si bien à rajeunir.

— Il a paru, sous le titre de *Jérôme Paturot* (2), une amusante satire des travers contemporains. Rien n'est épargné dans ce petit roman, qui oppose à toutes les folles ambitions de l'époque le calme et impassible sourire du bon sens. Jérôme Paturot est un honnête bourgeois qui se laisse prendre à tous

(1) Deux vol. in-8°, chez Desessart.

(2) Un vol. in-8°, chez Paulin.

les piéges des utopies modernes. Tour à tour romantique, saint-simonien, homme de lettres, industriel, il est toujours victime, dans ces divers rôles, de sa crédulité naïve et de sa bonne foi. C'est un tableau de mœurs d'une vérité piquante, et qui, à beaucoup d'égards, a son utilité.

— Il vient de paraître un intéressant ouvrage intitulé *la Chine et les Chinois* (1). L'auteur, M. Auguste Borget, a passé dix-huit mois en Chine. Il a vu la côte de l'Est, théâtre des récens évènemens qui ont fixé et fixent encore l'attention de l'Europe entière; il a vécu dans l'île que l'empereur du céleste empire vient de céder à l'Angleterrre. Il s'est aventuré sur le continent; il a pénétré assez avant dans les terres; il a séjourné à Canton. Pendant dix-huit mois, M. Auguste Borget a étudié, observé, écrit et dessiné sur les lieux. L'album qu'il publie aujourd'hui, et dont le roi a accepté la dédicace, est le curieux résultat de ses travaux et de ses études. Chaque dessin, achevé sur place, a été reproduit par M. Eugène Cicéri avec un rare bonheur, et de telle sorte qu'en possédant l'album, on est pour ainsi dire possesseur des dessins originaux. M. Borget a eu l'heureuse idée de joindre à ses esquisses un texte explicatif et des fragmens de lettres qu'il écrivait de Chine à ses amis de France. Le luxe de cet ouvrage est d'ailleurs vraiment merveilleux; nous ne pensons pas que la lithographie et la typographie aient jamais rien produit de plus beau.

COLLÉGE DE FRANCE.

Le Collége de France a vu se rouvrir les cours de littératures étrangères confiés à MM. Edgar Quinet et Philarète Chasles. Chacun des deux professeurs a tracé son programme, développé les idées qui serviront de base à ses leçons, et c'est avec un vif intérêt qu'on les a entendus exposer ce que l'étude des littératures comparées peut offrir à une critique attentive de nouveaux et précieux enseignemens. M. Chasles, chargé du cours des littératures de l'Europe septentrionale, doit tracer cette année le tableau du mouvement intellectuel en Allemagne à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe. Il a passé en revue les richesses littéraires de cette époque glorieuse et féconde. En parlant des causes de la réforme, de cet âpre instinct de nationalité qui

(1) Chez Goupil, boulevart Montmartre.

rendait le joug de Rome si lourd aux populations germaniques, M. Philarète Chasles a pu indiquer d'heureux rapprochemens entre l'ancienne et la nouvelle Allemagne. Il a rappelé les éternelles différences de sentimens et de génie qui séparèrent toujours les races germaniques et celles qui ont hérité de la civilisation romaine. Il n'a pas caché ses préférences, et c'est avec un légitime orgueil qu'il a énuméré les titres glorieux et les immortelles qualités du génie français. L'auditoire a témoigné une vive sympathie au professeur, quand, adressant un même hommage aux représentans les plus divers de l'originalité de notre pays, M. Chasles a évoqué autour des majestueuses figures de Racine, de Corneille, de Pascal, les fines et souriantes physionomies de Rabelais et de Montaigne. On ne pouvait répondre aux attaques de la critique allemande contre nos gloires littéraires avec plus de verve ingénieuse et de courtoise ironie.

La leçon d'ouverture de M. Edgar Quinet, chargé du cours des littératures de l'Europe méridionale, avait précédé la leçon de M. Chasles. M. Quinet a un sentiment vif et profond des traits généraux qui expriment et caractérisent le génie des littératures; c'est ce sentiment qu'il a fort heureusement appliqué à l'Espagne et à l'Italie du XVIe siècle : il a tracé avec une précision brillante les grandes lignes du tableau dont il se propose d'étudier cette année les détails. L'éloquente et chaleureuse parole de M. Quinet ne semble jamais plus à l'aise que quand il contemple ainsi l'aspect le plus large et le plus élevé d'un sujet. Aussi a-t-il plus d'une fois, dans le cours de sa leçon, trouvé des élans qui communiquaient à ses auditeurs l'émotion dont lui-même était rempli. Nous insérons ici cette leçon, qui a été souvent interrompue par d'unanimes applaudissemens.

Le double caractère de la renaissance est marqué mieux qu'ailleurs, en Italie, par l'opposition de ces deux noms, l'Arioste et le Tasse, qui représentent non pas seulement deux formes de poésie, mais véritablement deux révolutions dans l'imagination humaine au sortir du moyen-âge. Nous avons vu, dans le cours précédent, le XVe siècle tout entier aspirer à une réforme religieuse, l'église elle-même y prêter les mains, les conciles de Pise, de Constance, de Bâle, s'annoncer comme autant d'assemblées constituantes, prêtes à changer les formes visibles du contrat qui lie l'homme moderne au dieu de l'Évangile. Les plus fermes esprits se laissent aller à cette pente; on se sent entraîné, sans savoir vers quel rivage. Dans cette ardeur d'innover, la papauté, surprise, disparaît par intervalles; il y a un moment où l'on croirait que la théocratie romaine, décapitée, va se changer en une république d'évêques. Dans cet affaiblissement de l'autorité de l'église, l'imagination, ou pour mieux dire, la fantaisie, le caprice règnent sans contrôle. Il se passe quelque chose de semblable à ce que l'on a vu peu de temps avant la révolution française. Une foule d'esprits charmans, imprévoyans, le sourire sur les lèvres, courent au-devant du précipice. Cette époque est celle du règne d'A-

rioste. Voyez de quelle génération d'hommes il est entouré, tous également sereins comme lui; c'est le cardinal Bembo, c'est Castiglione, l'auteur du *Courtisan*; c'est Folengo, le Rabelais de Mantoue; c'est Berni, Sannazar, *le divin* Arétin; chacun de ces hommes joue avec le scepticisme, sans penser que l'amusement va devenir sérieux. La papauté est déjà menacée, provoquée, abattue dans le Nord : eux seuls n'en savent rien. Pour mieux cacher le danger, ils l'entourent de leurs cercles joyeux. A peine s'ils ont entendu par hasard prononcer ce nom de Martin Luther; dans tous les cas, il ne représente pour eux rien qu'une de ces tentatives éphémères, une de ces révoltes de barbares que le génie du midi va promptement étouffer. Le pape Léon, dans son heureuse sécurité, ne permet pas que la fête de l'art soit troublée par aucune appréhension; plus le danger est proche, plus la sécurité augmente. En présence de cette réforme puritaine, l'église, pour sa défense, se contente d'abord de s'envelopper des magnificences réunies de la poésie et de la peinture, de même que dans les premiers temps il lui avait suffi pour repousser le barbare de marcher au-devant de lui, vêtue de ses plus pompeux ornemens. C'est par les chefs-d'œuvre de l'art qu'elle prétend désormais le convaincre, le désarmer. Époque d'imprévoyance, où l'autorité, puisant sa force en sa seule beauté, a pour poète Arioste : il réunit dans son génie les rayons heureux qui brillent au front de toute cette génération dont il est entouré; en lui se confondent l'esprit chevaleresque de Bojardo, la verve monacale de Folengo, la politesse railleuse de Castiglione, le rire effronté d'Aretin, le sarcasme plébéien de Pulci, l'ironie patricienne de Laurent de Médicis, du cardinal de Bembo; en un mot, tous les genres de scepticisme que se permettait une société, qui, au fond, pleine de confiance en sa durée, s'amusait de son propre ébranlement et riait de son danger.

Entre l'époque d'Arioste et celle du Tasse, que s'est-il passé? Pourquoi la physionomie générale a-t-elle si brusquement changé? pourquoi le sourire de la génération précédente a-t-il disparu? A la place de cette radieuse figure de Léon X, pourquoi cette suite de papes sévères, austères, affairés, Adrien VI, les deux Paul, Sixte V, Clément VIII? Pourquoi ces chefs de l'église, qui préféraient Cicéron à l'Évangile, ont-ils eu pour successeurs des ames enthousiastes qui semblent avoir reçu un nouveau baptême aux sources mêmes du christianisme : un Charles Borromée en Italie, une sainte Thérèse, un Ignace de Loyola en Espagne? Quel contraste avec l'âge précédent et la papauté des Borgia! Un mot explique ce changement. Dans l'intervalle des deux générations, la réformation a éclaté, non plus un bruit sourd, une remontrance timide, mais une scission éclatante, triomphante; le Nord a rompu avec le Midi; l'église s'est partagée; il faut qu'elle ramasse ses forces pour se défendre. De ce moment commence la réaction du catholicisme menacé de succomber par surprise; l'art prend une nouvelle route. Au catholicisme demi-païen qui s'étalait sur les toiles de l'école de Venise, le Dominiquin, le Guide, opposent les tableaux ascétiques du *saint Jérôme* et de *la Madeleine pénitente*. La musique change en même temps de carac-

tère : c'est le moment où le jeune Palestrina, dans la messe de Marcel, rend au culte les accens de l'église primitive et les cris de douleur du Calvaire. Quant au poète qui représente cette époque de réaction religieuse dans le Midi, je n'ai pas besoin de nommer le Tasse. Il puise son sujet au cœur même de l'église; ce que M. de Châteaubriand a fait en France après la révolution, le Tasse l'a fait en Italie après la réforme. Reniant, autant qu'il le peut, les inventions demi-profanes de l'âge précédent, il veut ramener les beautés éclipsées du christianisme; et je ne puis m'empêcher de remarquer qu'une grande partie de la vie de ce poète coïncide avec l'époque du concile de Trente, que les premières impressions, ou pour mieux dire l'éducation de sa pensée, ont été soumises au spectacle de cette assemblée solennelle, qui pendant dix-huit ans s'est efforcée, sous les yeux de l'Europe, de rendre à l'église et à la papauté le prestige et l'autorité des premiers siècles. La *Jérusalem délivrée* répond ainsi au mouvement imprimé dans l'Europe méridionale par le concile de Trente; œuvre de réaction, d'expiation après le paganisme des premiers temps de la renaissance. Le poète, tourmenté par le scrupule, veut refaire son poème pour le marquer davantage du génie de l'église. Terrible lutte d'un homme avec son œuvre! Partagé entre l'Olympe et le Calvaire, entre Homère et l'Évangile, entre le paganisme et le christianisme, son esprit vacille; par momens il s'égare dans ce combat; lui-même il est la victime des fantômes demi-païens que son génie a évoqués. Dans sa longue prison, entouré de ces spectres glorieux qu'il ne peut ni avouer ni détruire, savez-vous quel est le trait principal de sa folie? Le Tasse se croit damné; il veut chaque jour se confesser. A travers les barreaux de sa fenêtre, on l'entend appeler à grands cris la Madone, pour qu'elle vienne effacer la trace de ses propres inventions. Au lieu de la Madone, ses yeux hagards n'aperçoivent que les fantômes adorés de Clorinde et d'Herminie.

Les rapports de la poésie et du christianisme, en Italie, peuvent se marquer par un mot. Au commencement, Dante s'inspire du dogme même. Pétrarque change le dogme, en adressant à la créature le culte imaginé pour le créateur; Laure prend la place de la Madone. Arioste s'éloigne davantage de l'origine sacrée de la poésie; chez lui, je ne vois plus rien du génie de l'Évangile. Par un retour subit, le Tasse revient au point de départ, et le cercle de la poésie italienne est fermé pour long-temps; après avoir épuisé tous les chemins qui l'éloignaient de l'église, voilà l'homme rentré brusquement et comme par surprise dans le Dieu de Jérusalem.

Par une loi générale, qui n'a pas manqué à l'Italie, quand la poésie décline, l'âge de la philosophie commence. Les prisons de Galilée, de Campanella, les bûchers de Vanini, de Giordano Bruno, signalent les vengeances et les appréhensions de la papauté restaurée; toute l'énergie de l'Italie se retire dans ces ames exaltées. Le danger les inspire. La philosophie a désormais ses martyrs comme la religion. Rien n'est émouvant comme le spectacle de ce petit nombre d'hommes audacieux qui portent le défi à l'immutabilité de la papauté jusqu'au pied de son trône; lors même que tout n'est pas nouveau dans

ces doctrines, vous ne pouvez lire impassiblement ces théorèmes de Parménide et de l'école d'Élée écrits sur la marche des échafauds. D'ailleurs, pour soutenir le combat, ces hommes ne s'adressent pas seulement à l'enceinte des écoles, mais à l'opinion proprement dite, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Prose et vers, pamphlets métaphysiques, dialogues populaires, comédies panthéistes, toutes les formes, toutes les armes, sont employées. Une ardeur fiévreuse se mêle, dans Giordano Bruno, à la profondeur des aperçus; l'ancienne liberté démocratique de l'Italie a passé dans ses théorèmes de philosophie. L'artiste vient au secours du torturé. Ne cherchez pas ici l'impassibilité savante de la philosophie allemande, dont il a entrevu d'avance quelques formules. C'est l'emportement du génie politique du moyen-âge mêlé à la métaphysique des premières écoles grecques; et au fond de ces discussions héroïques, vous sentez bien que c'est l'Italie elle-même qui est en jeu, que c'est là son dernier effort pour conserver la liberté de l'intelligence, quand la liberté politique est perdue, et qu'enfin avec les cendres de ses penseurs vont être jetées au vent ses dernières espérances.

Au moment où l'Italie succombe comme nation politique, elle impose aux peuples étrangers le joug de ses arts et de ses formes littéraires; ses écrivains règnent sans discussion, quand elle-même a cessé d'être. L'Espagne, qui pèse plus lourdement sur elle, se range, en apparence, plus docilement qu'aucune autre aux règles de son génie. Les écrivains que l'on considère comme des réformateurs en Espagne sont des imitateurs dociles de l'Italie. Boscan, Garcilasso, Mendoza, ces étranges conquérans, emportent dans leur pays, comme un butin légitime, les mètres, les rhythmes et tous les artifices poétiques de la Toscane; ils se couvrent des dépouilles des vaincus, et, assurément, c'est une chose digne d'attention, dans l'histoire de l'art, que de voir les formes usées de Pétrarque soudainement ravivées par les passions de la Castille et les couleurs du ciel de Grenade. Mais le véritable plagiat que l'Espagne ait fait à l'Italie, c'est Christophe Colomb, car ce grand homme n'a pas seulement donné son génie à l'Espagne; il a encore pour elle oublié sa langue natale; dans son journal de voyage, ses observations de chaque jour sont écrites en espagnol, et ce n'est pas avec la langue de Dante qu'il a salué l'Amérique. A sa suite marchent d'étranges écrivains, Fernand Cortez, Fernand Pizarre, Albuquerque, le Portugais Magellan, qui dans leurs correspondances arrivent souvent à la grandeur de l'expression par la grandeur des choses qu'ils racontent. Au milieu des graces étudiées de la renaissance, ces hommes retrouvent sans y penser la simplicité, la force, la naïveté, la nudité des anciens dans leurs récits improvisés; le journal de Colomb, dans sa concision, a je ne sais quoi de mystérieux, de sublime, de religieux comme le grand Océan au milieu duquel il est écrit. Et si je voulais donner ici un exemple des rares ouvrages où les modernes ont retrouvé le ton de l'antiquité, je me garderais bien de le chercher parmi les écrivains de profession de la renaissance, un Guichardin, un Mendoza; mais je le demanderais à ces hommes de fer qui jamais n'ont touché une plume que

lorsqu'ils ont été obligés de dépeindre à la hâte, ou, pour mieux dire, de révéler d'un trait les îles, les continens, les peuples, qu'ils viennent de soumettre à l'ancien monde. Il est frappant que dans ces récits vous ne retrouvez rien de l'enflure propre au génie castillan; l'infatuation s'est abaissée devant la grandeur des faits; les choses parlent seules, l'homme disparaît : l'orgueil des Espagnols a été vaincu par la majesté des Cordilières. Dans ce moment de surprise, il est revenu à la simplicité nue de la Bible ou d'Homère.

Est-il besoin de dire ce qui, indépendamment du mérite littéraire, donne un attrait si puissant aux livres des Espagnols et des Portugais? C'est que tous ces hardis rêveurs ont été en même temps des hommes d'action. Partout ailleurs, l'écrivain, le poète est jeté dans des circonstances communes qui contrastent péniblement avec les aspirations de sa pensée; il est tout dans ses livres, il n'est rien dans la réalité. Il pense, il rêve, il ne vit pas. Voyez Arioste, il suit des yeux de l'imagination ses héros dans leur carrière enchantée; pour lui, il passe une vie commode et assez prosaïque dans cette maison de Ferrare que peut-être vous avez visitée. Qu'il en est autrement des écrivains espagnols! Leur vie est aussi agitée, aussi aventureuse que leur rêve; ils sont tous soldats, et vous savez comme ce noble métier de la guerre trempe les ames qu'il n'étouffe pas! La loyauté, la fierté se conservent mieux qu'ailleurs sous la cuirasse. Ces hommes ont, pour se mouvoir, un empire qui semble lui-même inventé par la poésie, l'empire monstrueux de Charles-Quint; ils rêvent, écrivent, composent sur les flottes, au milieu des batailles et des siéges. Ce sonnet est daté de la côte de Coromandel, cet autre a été rimé au milieu de la tempête, près du cap Bon; cette idylle a été inspirée dans la campagne du Chili, au bord de l'Océan Pacifique; quant à ce poème, il a été écrit sur la flotte invincible. Malgré moi, j'associe à ces compositions les lieux, les climats, les rivages lointains dont ils m'apportent un écho; je les colore des feux de ce ciel étranger. Comment ne pas suivre dans ce vers de Camoëns le sillage du vaisseau? Des œuvres même très imparfaites empruntent à ces traces de la vie réelle un charme que l'art tout seul peut-être ne leur donnerait pas. Dans l'*Araucana* d'Ercillo, dans cette chronique sanglante, je m'attache aux pas de ce poète peut-être médiocre, mais qui a l'immense avantage de faire toucher du doigt cette vie d'aventures et de combats dans les forêts du Nouveau-Monde. Et s'il s'agit d'un écrivain tout-puissant, combien la vie n'ajoute-t-elle pas au poème! Je veux retrouver dans la fierté naïve de l'auteur de *Don Quichotte* l'héroïque manchot de la bataille de Lépante. Dans ce théâtre tantôt chevaleresque, tantôt ascétique de Lope de Vega et de Calderon, je cherche les vestiges de ces deux hommes qui ont commencé leur vie sous la cuirasse et l'ont finie sous le cilice, dans le cloître. Et ne pensez pas que ce soit là seulement une illusion, une sorte de mirage ardent dont le lecteur est lui-même la cause. Non, tant d'impressions réelles, tant d'expériences propres ont passé dans les livres; en sorte que, si vous me demandez quel est le caractère original de la littérature espagnole, je répondrai hardiment que ce caractère est la profusion même de la passion et de la vie

dans le domaine de l'art. Il n'est peut-être aucune littérature qui ne surpasse celle-ci par la régularité, l'ordre, la tempérance, mais il n'en est point aussi qui l'égale dans ce débordement de l'ame, dans ce sentiment exalté de la réalité, dans cette sincérité de l'émotion qui a su ennoblir le ridicule même. La différence du génie italien et du génie espagnol est celle des vierges de Raphaël et de Murillo. Les premières, embellies par le génie de la Grèce et de la renaissance, ont toujours vécu sur les sommets les plus élevés de l'idéal; leurs pieds ont à peine touché le sol, nul homme ne les a jamais rencontrées sur la terre. Les secondes sont nées en Castille et n'ont jamais vu d'autre pays. Leur ascétisme s'est exhalé sous les voûtes des églises de Séville et de Madrid; dans leurs plus divines aspirations, vous reconnaissez les souvenirs de la patrie terrestre et les stigmates de l'amour humain.

En Italie, tout se tourne naturellement au récit et à l'épopée; des quatre grands poètes qui font sa gloire, trois sont épiques; dans cette vieille terre où la civilisation s'est développée d'une manière continue comme un discours non interrompu, à travers tant de sociétés diverses qui héritent les unes des autres, il semble que la forme naturelle, indigène de son génie, soit l'épopée; tandis que le drame y est resté toujours plus ou moins artificiel. L'histoire même de l'Italie est une sorte d'épopée dont les époques étrusque, romaine, catholique, se succédant sans intervalles, et pour ainsi dire sans contradiction, les unes aux autres, forment les parties. Au contraire, en Espagne, tout aboutit au drame; c'est là le moule naturel, dans lequel s'exprime le génie espagnol. Tant d'élémens contradictoires, de croyances inconciliables, de populations ennemies, le Goth contre le Romain, l'Espagnol contre l'Arabe, le christianisme contre l'islamisme, tant d'instincts opposés aux prises, qui n'ont jamais pu rien s'accorder les uns aux autres, quoique perpétuellement en présence les uns des autres, tout cela fait de son histoire une sorte de dialogue à travers les siècles, une intrigue pleine de mystères, d'alternatives diverses, un drame éternel dont les deux grands acteurs sont le Christ et Mahomet. Dans cette longue tragédie de cape et d'épée qui dure un millier d'années, les fils sont si bien noués par la Providence, qu'il vous est impossible de prévoir le dénouement, car les choses ne se meuvent pas là, comme en Italie, en vertu d'une loi évidente de développement; elles se choquent, se heurtent, se brisent de manière à déconcerter toujours l'esprit humain et à le faire marcher d'étonnement en étonnement. D'abord le mahométisme occupe toute la scène, excepté ce point unique des Asturies; mais au moment où il semble qu'il a vaincu et que la pièce est finie, c'est lui qui commence à reculer, pendant cinq cents ans, jusque dans les murs de Grenade; c'est le christianisme dépouillé, asservi, qui, par un changement subit, triomphe dans l'Alhambra.

Voulez-vous d'autres exemples de ces péripéties, de ces contradictions dramatiques dans la vie de ce peuple? Je le répète, son histoire en est remplie. Où vont aboutir les libertés de ses cortès en se développant de plus en plus? Au règne de Philippe II, c'est-à-dire à la servilité la plus absolue qui fut

jamais. Tout l'or réuni du Mexique et du Pérou n'enfante chez lui que la famine; et comme la réalité a été pour ce peuple une sorte d'imbroglio dans lequel la Providence s'est complue à l'enlacer étroitement, à le mener, les yeux fermés, de surprise en surprise, on peut dire qu'il en a été de même de son art, et que le drame est devenu instinctivement, nécessairement, la forme classique de sa pensée.

Ce n'est pas que les élémens même de l'épopée manquassent au génie de l'Espagne. Que sont en soi ces chants populaires, ces romances fameuses du Cid, de Bernard de Carpio, des infans de Lara, sinon les ébauches d'une Iliade espagnole qui n'a jamais pu s'achever ni parvenir à sa maturité? Lorsque vous voyez tous ces rhapsodes inconnus, que vous entendez cette multitude de voix qui chantent spontanément les traditions nationales, vous croyez que ce travail poétique de tout un peuple va aboutir à un Homère castillan; eh bien! par une des révolutions propres à cette histoire, c'est le contraire qui arrive. Le dénouement de ces chants naïfs, si sérieusement exaltés, c'est de produire le livre qui les bafoue tous ensemble. Au lieu d'être consacrés dans un récit harmonieux, ils seront soudainement parodiés; l'écho grossissant de ces rhapsodes populaires ira se perdre dans la prose de Sancho Pança; au moment où vous croyez saisir l'Iliade, vous rencontrez *Don Quichotte*.

Autre surprise! Lorsque les grands écrivains de l'Espagne traitent sérieusement cette poésie populaire et nationale, ils la tournent en drame; au lieu d'essayer de la développer en longs poèmes héroïques, ils la partagent en scènes; d'où il arrive que le théâtre espagnol est le plus souvent une épopée dialoguée. De là viennent aussi la richesse, la puissance, la vie incomparable de ce théâtre. Tout afflue en Espagne de ce côté; histoire, traditions, souvenirs, se résument, se renouvellent dans cette forme chaque jour improvisée. Les générations à peine éteintes ressuscitent dans la tragédie espagnole, avec leurs noms et leurs figures; l'existence entière d'une race d'hommes, depuis les Cantabres de César jusqu'aux Catalans de Philippe IV, est dépensée, prodiguée sur la scène. Les vivans applaudissent les morts encore tièdes. Aussi ai-je peine à comprendre que, depuis Mme de Staël, ce que l'on a appelé l'art romantique soit le plus souvent attribué au génie des peuples du Nord, à l'exclusion de ceux du Midi. Si l'on entend par là l'inspiration immédiate des sentimens, des coutumes, des croyances modernes, quel théâtre s'est plus revêtu, non pas seulement du costume, mais aussi du génie national? En est-il un seul, non pas même celui de Shakspeare, qui doive moins à l'étude, à l'imitation de l'antiquité? Voulez-vous voir tout ce que peut faire un peuple moderne, renfermé en lui-même, comme si jamais ni Grecs ni Romains n'eussent existé, une race d'hommes qui se livre à l'inspiration de l'art, indépendamment de l'opinion et des règles accréditées dans le reste du genre humain : étudiez le théâtre espagnol. Vous serez quelquefois heurtés, souvent charmés, toujours étonnés, par ces prodiges de nouveauté et d'audace. Je doute qu'un homme abandonné, comme cet homme de Pascal, dans une île déserte, eût mieux conservé le type original de sa pensée à l'abri de toute espèce d'imita-

tion servile. Quand vous lisez ces pièces enivrées de l'orgueil castillan, il vous semble qu'avant ce peuple il n'existait rien au monde, et que la nature et l'histoire ont commencé avec l'Espagne; mais telle est la sincérité, la puissance de la passion, qu'elle vous ramène, quelquefois soudainement, aux effets de la scène grecque, par le chemin qui en semblait le plus éloigné. Ces pièces tiennent de la poésie lyrique par l'impression du climat, du soleil, par tous les parfums prodigués de la terre et du ciel; elles tiennent de l'épopée par le merveilleux, car les rêves mêmes y sont personnifiés, et la passion y laisse si peu de trève que les songes du héros prennent un corps visible; ils s'agitent ensemble et conversent entre eux pendant son sommeil. Ce qu'il y a d'émotion contenue dans le christianisme s'exhale librement sur cette scène africaine; l'ardeur et le sang de l'Arabie pénètrent jusque dans les abstractions personnifiées du christianisme. Que de miracles s'accomplissent sous l'œil du spectateur! La croix plantée au bord du chemin agite ses deux bras pour couvrir la Castille; les saints ressuscitent. L'ange du bien et l'ange du mal se placent à la droite et à la gauche du héros. D'autres fois c'est le Christ lui-même qui se détache du fond des tableaux appendus à la muraille; il interrompt les faux sermens en soulevant sa paupière et sa main irritée. La terre et le ciel catholiques conspirent ainsi à l'action, qui, dans les *autos sacramentales,* va jusqu'à embrasser l'univers. Mélange de grace et de violence, de volupté et de torture, c'est tour à tour l'inspiration de l'amour, de l'héroïsme et de l'inquisition. Ajoutez que tout cela est exprimé le plus souvent sur le mètre naïf des romances et des chants populaires, ce qui ajoute à la simplicité de l'expression quand elle est simple, et ce qui donne à la pompe, à la splendeur, à l'exagération même, je ne sais quoi de naturel et de vrai qui semble partir du cœur même du peuple. Voilà quelques-uns des traits généraux du théâtre espagnol. Mais combien de physionomies particulières ne prend-il pas, suivant qu'il sert d'interprète à la grace chevaleresque dans Lope de Vega, à la gravité orientale dans Calderon, à la fantaisie dans Tirso de Molina, à la beauté morale dans Alarcon, à l'ironie dans Moreto, à la suavité dans François de Rojas, à la férocité dans Bermudez! et encore, dans chacun de ces hommes, combien d'hommes différens! Au moment où j'essaie de les caractériser, j'aperçois chez eux une qualité opposée; ils prennent plaisir à déconcerter toujours la règle et l'opinion reçue. Dans cette variété inépuisable, il faut se contenter d'abord de partager ces œuvres spontanées en familles et en espèces, comme on fait dans l'histoire naturelle pour ces plantes qui poussent à profusion dans une terre vierge nouvellement découverte.

L'originalité que les écrivains espagnols ont atteinte dans le drame, ils sont loin de l'avoir conservée au même degré dans l'histoire. C'est même une chose frappante de penser que les mêmes hommes qui ont rejeté avec tant d'audace le joug de l'antiquité dans la poésie, l'ont accepté si docilement dans le récit des faits réels. Si habiles écrivains qu'ils puissent être, Mendoza, Moncada, Melo, ont les yeux attachés sur Salluste et sur Tacite.

Plus ils ont de puissance, mieux ils réussissent à briser cet orgueilleux génie des Espagnes et à fondre son idiome dans le moule de la prose romaine. Des historiens de la Péninsule je ne connais qu'un seul qui ait su marier tout ensemble l'ingénuité rapide des chroniques du moyen-âge et la majesté savante de la renaissance : c'est le Portugais Jean Barros. Dans son récit véritablement épique de la découverte des Indes orientales et occidentales, le sentiment des merveilles accomplies au nom du christianisme le ramène constamment au vrai. L'étoile de l'Évangile, qui brille toujours à la proue de ces vaisseaux lancés à la découverte de l'océan chrétien, sauve Jean Barros de l'imitation de Tite-Live. C'est véritablement le souffle du Dieu de la Bible qui pousse ces navires de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, de Magellan, au-devant de l'inconnu, de tous les côtés de l'horizon, sur la face de l'abîme. Vous respirez dans ce magnifique récit, tout imbu de croyances et de prières, cette haleine, cet esprit de l'Éternel, qui creuse la vague à travers les golfes de Guinée, du Malabar et du Brésil, sous la barque du Christ. Quels tableaux que ceux de la partance de ces navires pavoisés en rade de Lisbonne, l'émotion de tout un peuple agenouillé sur la côte, autour de l'église des pélerins, la procession des moines, la confession générale, la bénédiction solennelle à la face du ciel, puis les pleurs de ceux qui s'embarquent, les pleurs de ceux qui restent sur ce rivage que l'auteur appelle depuis ce temps-là le champ des larmes, et enfin le son des cloches, les litanies des matelots au moment où, maîtrisés par une nécessité surhumaine, ils lèvent l'ancre, hissent la voile et tournent le cap, vers quelle contrée? ils l'ignorent; peut-être vers le vide infini, peut-être aussi vers un monde nouveau! Ces tableaux-là manquent à Camoëns, et souvent, par la vérité des sentimens chrétiens, l'historien du Portugal est ainsi plus poétique encore que son poète.

Où chercherons-nous la philosophie originale de l'Espagne au moment de la renaissance? Dans sa théologie. Sa pensée est tellement identifiée avec le génie du christianisme, qu'elle ne peut s'en détacher sans se dissiper; au contraire, sa gloire, c'est de s'engloutir avec transport, de se perdre, de s'anéantir dans les mystères de l'Évangile rallumé au souffle de l'Afrique. Ses penseurs les plus profonds, les plus éloquens, les plus entraînans, ce sont ceux qui font profession de ne pas penser; c'est saint Jean-de-la-Croix, c'est sainte Thérèse, c'est ce poète et ce prosateur accompli, frère Luis de Léon; ce sont ces grandes ames qui se plongent en Dieu comme en une mer infinie, où ils découvrent l'un après l'autre de nouveaux horizons du monde intérieur. Enthousiasme, ivresse de l'amour divin, magnificence de ce ciel invisible, qui jamais les a rendus présens, vivans, palpables, si ce n'est sainte Thérèse? Tout me semble froid et glacé auprès de ces miracles de la parole de feu. Que sont toutes les psychologies de l'école, à côté des révélations de la vie intérieure qui s'échappent d'un cœur héroïque? Et il ne faut pas croire que cette fièvre, cette faim dévorante de l'esprit s'allie mal avec la correction, la majesté, la beauté des formes du discours; car voici l'originalité de l'éloquence religieuse

et mystique de l'Espagne : c'est que tout ce que le langage peut renfermer de pompe et de richesse sert là à consacrer, à exprimer l'humilité de la raison humaine. Le mysticisme, dans le Nord et même en France, n'a pas ce caractère. Lorsque vous lisez l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous êtes naturellement frappés de la ressemblance qui éclate entre ces sentimens de macération, de dépouillement intérieur, et cette langue latine altérée, délabrée, qui semble sortir du milieu de ruines amoncelées. Au contraire, en Espagne, jamais l'homme n'a parlé un langage si magnifique et si pompeux que lorsqu'il a voulu se dépouiller et se démettre devant Dieu; on ne connaît pas le génie de l'Espagne si on ne l'a pas vue ramasser dans sa langue tout ce qu'elle a de majestueux pour faire un acte d'humilité. Je compare à cet égard ce grand écrivain mystique, frère Luis de Léon, à l'un des rois mages, qui apportent l'encens et la myrrhe d'Arabie au pied de la crèche; il réunit, dans une prose formée de l'or le plus pur, tout ce que l'idiome castillan renferme de joyaux et de pierrerles ciselées pour venir déposer cette orgueilleuse offrande au pied du Christ enfant.

Dans cette esquisse des sujets qui doivent nous occuper, n'avez-vous pas remarqué combien cet âge de gloire, lentement préparé, a été rapide pour l'Europe méridionale? Qu'elles ont passé vite, ces fêtes de l'intelligence! De ces hommes que j'ai nommés à la hâte, combien ont survécu à leur pays! Et ce jour de gloire, par quel lendemain a-t-il été suivi! Chose étrange! on voit un jour un peuple se lever, plein de grandes ambitions et de pensées accumulées; il tient dans sa main les Indes et les deux Amériques; son génie dans les lettres est si fécond, que vous diriez que des siècles de siècles ne pourront l'épuiser; et cependant, le soir venu, il s'endort, il s'endort du sommeil de l'esprit, et ceux qui étaient accoutumés à l'admirer sont tout prêts à l'insulter. En vain de nouvelles voix amies cherchent à le réveiller; quand l'engourdissement est entré jusqu'à l'ame, les paroles ne s'entendent plus; les mots ne vont plus du cœur au cœur; ils frappent comme un son, ils ne pénètrent plus; lassés, découragés, les artistes, les écrivains, les poètes, se taisent peu à peu. A la place du bruit qu'on entendait autour de ce peuple, il se fait un grand silence. Comme un homme plongé dans le sommeil laisse encore échapper çà et là quelques paroles sans suite, de même il poursuit par intervalles le rêve de sa gloire passée; mais ce rêve, contrarié par la réalité, n'arrête plus personne; ses mouvemens désordonnés restent sans effet; chacun le traverse, le heurte en passant; on finit par se le disputer comme un corps sans volonté, sans loi, sans droit.

Vous savez si ce tableau est véritable; et bien que l'on m'assure que dans les choses humaines la leçon de la veille ne doit jamais servir au lendemain, je vous dirai, comme le résultat de l'enseignement qui ressort de ce spectacle du Midi : Préservez-vous, défendez-vous, gardez-vous du sommeil de l'esprit; il est trompeur; il pénètre par toutes les voies, cent fois plus difficile à rompre que le sommeil du corps. Ne croyez pas (car c'est là une des idées

par lesquelles il commence à s'insinuer), ne croyez pas, avec votre siècle, que l'or peut tout, fait tout, est tout. Qui donc a possédé plus d'or que l'Espagne, et qui a les mains plus vides que l'Espagne? Ne reniez pas, au nom de la tradition, la liberté de discussion, l'indépendance sainte de l'esprit humain. Qui donc les a reniées plus que l'Espagne, et qui est aujourd'hui plus durement châtiée que l'Espagne dans la famille chrétienne? Vous qui entrez dans la vie, ne dites pas que vous êtes déjà lassés sans avoir couru, que vous respirez dans votre époque un air qui empêche les grandes pensées de naître, les courageux sacrifices de se consommer, les vocations désintéressées de se prononcer, les hardies entreprises de s'accomplir; qu'un souffle a passé sur votre tête, qu'il a glacé par hasard dans votre cœur le germe de l'avenir, que vous ne pouvez résister seuls à l'influence d'une société matérialiste, et qu'enfin ce n'est pas votre faute si, jeunes, vous avez déjà le désabusement et l'expérience de l'âge mûr. Ne dites pas cela, car c'est le conseil le plus insidieux du sommeil de l'esprit. Par quel étrange miracle vous trouveriez-vous fatigués du travail d'autrui? Pendant que vos pères couraient sans relâche d'un bout à l'autre sur tous les champs de bataille de l'Europe, où étiez-vous? que faisiez-vous? Vous reposiez tranquillement dans le berceau; éveillez-vous maintenant aux combats de l'intelligence, pour ne plus vous rendormir que dans la mort! Le monde est nouveau aux hommes nouveaux, et c'est un bonheur que beaucoup de gens vous envient d'appartenir à un pays qui, suivant les instincts que feront prévaloir les générations les plus jeunes, peut encore opter entre le commencement du déclin ou la continuation des jours de gloire.

E. QUINET.

V. DE MARS.

